

62e année, No 13

Montréal, 12 août 1950

Le Samedi

REVUE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

DANS CE NUMERO :

a-e. LeBel

- HONFLEUR ET LE CANADA
- LA LIBERTÉ SYMBOLISÉE PAR LA DANSE
- MARÉE MONTANTE
- Roman policier : LA CIGARETTE ROSE, par J. Voussac

PER
S-400
EX. 2



IID904

EDUCATEURS!... EDUCATRICES!...

TOUTES les personnes qui ont une mission à remplir auprès de la jeunesse de 16 à 20 ans ne méritent-elles pas le beau nom d'éducateurs, d'éducatrices? Lequel d'entre vous n'a pas très souvent l'occasion d'apporter un conseil à un jeune homme ou à une jeune fille de cet âge? Vous serez donc heureux de connaître le «Service d'Orientation dans la Vie» du Centre Catholique de l'Université d'Ottawa; il offre un cours dont vous pourriez facilement disposer pour connaître vous-mêmes les principes directeurs qui doivent présider au choix d'une vocation.

La vocation! N'est-ce pas un angoissant problème parfois? Nombreux sont les jeunes qui nous écrivent, (et plus nombreux encore sont ceux qui le disent sans l'écrire): «Rendu à mon âge, 17 ans, je ne sais trop quoi faire plus tard; je bute sur le problème de ma vocation. Je voudrais que ma vie soit un succès et je la veux grande!»

COURS ORAL :

Plusieurs centaines d'élèves suivent nos cours par correspondance; mais la plupart les reçoivent de leurs éducateurs ou éducatrices qui l'introduisent dans leurs cours réguliers. Préparé par le révérend Père André Guay, o.m.i., à l'aide des notes manuscrites du regretté Cardinal Villeneuve, ce cours constitue une solide et très limpide documentation sur tout le problème de la vocation; il fournit les bases d'une orientation vraiment théologique de la vie. Ne pourrait-il pas avoir sa place logique dans tous les cours d'études supérieures? Y aurait-il un plus beau couronnement à donner aux études? Parfois même, il est très avantageux de donner le Cours avant la dernière année: les élèves eux-mêmes nous le disent. D'ailleurs, nos jeunes ont le droit de voir clair dans la vie et nous avons le devoir de leur faciliter cette tâche; de leur dire toute la vérité surnaturelle concernant leur destinée.

Voici l'idée générale que renferme chacune des 10 leçons des «Cours d'Orientation dans la Vie».

- 1ère leçon: *Voir clair*: pour orienter sa vie, il faut voir clair. Comment voir clair?
- 2ème leçon: *La Vraie Vie*: Où va la vie? Qu'est-ce que la vie (avec un petit v, et la Vie avec un grand V)?
- 3ème leçon: *Donner la vie*: C'est le propre de la Vie surnaturelle comme de la vie naturelle, de se donner.
- 4ème leçon: *Un état spécial m'attend*: Dieu a voulu, dans sa science et sa sagesse, assigner une vocation à chacun. La famille, la patrie, l'Eglise ont besoin d'hommes.
- 5ème leçon: *Comment découvrir sa vocation divine*? Les principes théologiques et les aptitudes particulières dont chacun dispose.
- 6ème leçon: *Le sublime état du sacerdoce*: Pour sauver le monde, Dieu a besoin de prêtres! — Conditions pour désirer le sacerdoce. — Devoirs de la femme envers le sacerdoce.
- 7ème leçon: *La Vie religieuse*: L'Etat de perfection. Signes de cette vocation spéciale. L'Etat religieux et à la vie chrétienne.
- 8ème leçon: *Le célibat dans le monde*: Sa vertu fondamentale: la chasteté. Notre Seigneur a conseillé le célibat. L'apostolat du célibat.
- 9ème leçon: *Le saint état du mariage*: Les devoirs, les sacrifices, du mariage. Il faut se préparer à cette vocation.
- 10ème leçon: *Conclusion*: Vue d'ensemble. Orientation professionnelle. Suggestions et impressions de l'élève sur le Cours d'Orientation dans la Vie.

VOICI QUELQUES EXTRAITS DE LETTRES DE PERSONNES AUTORISEES :

«La raison de ma demande du «Cours d'Orientation dans la Vie» est la suivante: Je suis Directeur Spirituel ici, au collège, et comme vous le supposez bien, plusieurs de nos grands jeunes gens sont indécis; ils ne savent s'ils iront dans le sacerdoce, la vie religieuse ou dans le monde. Nous faisons notre possible, nous prions pour eux... mais je crois que votre travail nous serait d'un précieux secours pour la Gloire de Dieu»...

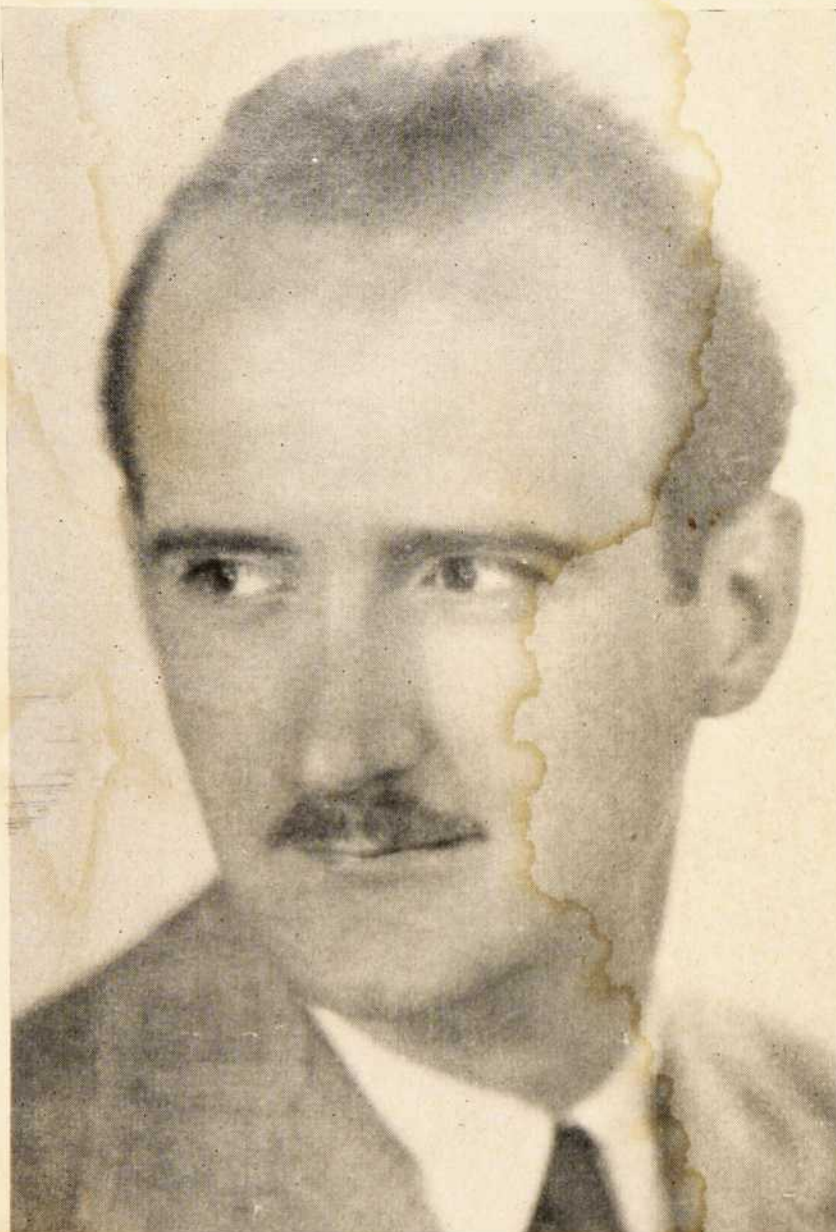
«Vous avez préparé des cours spéciaux d'«Orientation dans la Vie» pour les grandes élèves de nos couvents. En plus d'une réunion pour les étudiantes, on a fait l'éloge de ces leçons pratiques autant qu'attrayantes».

«Voulez-vous avoir la bonté de me faire parvenir 50 copies des 1ère et 2ème leçons du Cours d'Orientation dans la Vie».

CONCLUSION :

Les éducateurs et éducatrices peuvent commencer ces cours à n'importe quel temps de l'année. Pour eux et leurs étudiants nous avons un prix spécial. Qu'ils demandent donc dès maintenant les règlements et renseignements complets en s'adressant au :

«Service d'Orientation dans la Vie»,
Centre Catholique,
Université d'Ottawa, 1, rue Stewart,
OTTAWA, Ontario.



JEAN-MARIE BEAUDET

L'ARLESIENNE

L'ÉVÈNEMENT le plus impatiemment attendu par les amateurs de musique et de théâtre, qui assisteront au Festival d'été, est sans contredit la présentation de *L'Arlesienne* qui, à date, n'a jamais été jouée à Montréal. Elle sera entendue au complet, telle que présentée en France. Les artistes du Théâtre d'Arlequin (section des Compagnons) assumeront la partie dramatique de l'oeuvre. L'orchestre sera dirigé par Jean-Marie Beaudet, les danses exécutées par les Ballets Québec, et le chef des chœurs sera, comme pour *Faust*, Marcel Laurencelle.

L'Arlesienne est un drame, en trois actes et cinq tableaux, du célèbre romancier, Alphonse Daudet, avec symphonies et chœurs de Georges Bizet, le compositeur de la musique de *Carmen*.

La première de *L'Arlesienne* eut lieu au Vaudeville de Paris, le 1er octobre 1872. C'est une oeuvre inégale, un peu pauvre d'invention, mais charmante en ses détails et animée par un souffle de poésie. La partition est tout empreinte de sentiment agreste et de couleur locale. Petit chef-d'oeuvre de grâce et de fraîcheur, elle reste, avec celle de *Carmen*, le plus beau titre de son auteur à la reconnaissance des artistes et du public. Plus tard, Bizet forma avec les principaux morceaux de cette partition, et en en complétant l'instrumentation, une délicieuse suite d'orchestre, qui obtint partout un immense succès.

La trame de la pièce est la suivante. Un jeune paysan de la Camargue, Frédéric, est amoureux d'une belle Arlésienne. Au moment de l'épouser, il apprend qu'elle est indigne de son amour. Des lettres révélatrices, produites par un autre amoureux, lui font presque perdre la raison. Après avoir durement repoussé la tendresse d'une charmante jeune fille à laquelle on veut le marier, après avoir refusé de s'unir à l'Arlésienne, quand sa mère au désespoir a fini par lui donner son consentement, il va se précipiter du haut d'une tourelle, sous les yeux de la malheureuse femme.

On le devine aisément, ce n'est pas là du meilleur Daudet. Ce dénouement cruel et tragique cadre mal avec la mélancolie voilée, les sentiments d'une tendresse nuancée auxquels le romancier du *Petit Chose* nous avait accoutumés et qui constituent son charme le plus authentique.

NOTRE COUVERTURE:

Un amarrage réussi demande la collaboration de toutes les mains et même notre jeune navigatrice y va de tout son élan pour lancer le câble d'attache. Une promenade en yacht par un bel après-midi d'été est le passe-temps idéal des citadins en vacances, et le capitaine ne refusera jamais passagère aussi jolie, et au sourire aussi charmeur. Photo Harold M. Lambert.

ABONNEMENT
CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Vacances impromptu

Sans projets, sans programme, sans réservation aucune, j'ai décidé, cet été, de prendre ma petite quinzaine de vacances à la belle aventure, sans plus de soucis ni complications que le brave rentier déambulant paisiblement à travers les rues de son village ou de son quartier. L'idée n'est pas si bête et je vais tenter de vous le démontrer.

L'avantage immédiat d'entrer en vacances ainsi qu'un écolier, c'est qu'on n'a pas, des semaines à l'avance, à se creuser la tête pour savoir si l'endroit choisi (après combien d'hésitations) vous plaira, si la cuisine ne sera pas décevante, si l'entourage sera de bonne compagnie. Et puis, il y a ceci de merveilleux que la hantise des préparatifs disparaît *ipso facto*: pas de correspondance, pas de téléphones, pas d'emplettes, pas de bagages. La bousculade du départ, dans toute sa misère, est une idée qui ne se suggère même pas: on partira ou on ne partira pas, attendu que c'est tout comme. Voilà qui se dessine, n'est-ce pas? car ainsi conçues, les vacances sont véritablement synonymes de *dolce farniente*, de *bon plaisir*, et cela, je serais en passe de l'oublier comme tant d'autres si je n'avais pas eu cette fantaisie du *nowhere holidays*, fantaisie toute pleine de charme et d'imprévu.

Donc, je suis passé, sans transition, du travail à l'état béatifique d'une paresse bien méritée, d'une paresse non organisée. Deux ou trois jours pour me retourner, m'étirer, me rendre bien compte de ma liberté provisoire, ne furent pas de trop. La musique étant en fête dans la métropole, vers ce temps, je suis allé voir et entendre l'opéra sous les étoiles, ce qui, entre nous, valait bien l'atmosphère de n'importe quelle guinguette, ou même encore, de n'importe quel *resort* de grand luxe. Un beau matin que je me trouvais encore sous le charme de cette féerie, je décidai, tout en prenant le café, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, d'aller faire un petit tour dans l'Estrie de mon enfance. Il faut dire qu'à cause de toutes sortes d'empêchements, j'avais depuis longtemps différé cette tournée dans les Cantons de l'Est que des raisons sentimentales, à tout le moins, me font trouver aussi beaux, aussi prenants que les *Hauts* d'ailleurs justement chantés par Claude-Henri Grignon et son oncle. Le moment était donc tout indiqué de faire un petit pèlerinage intime. Quelques heures plus tard, n'ayant pas eu à consulter Pierre, Jean ou Jacques, muni, pour tout bagage, de ma serviette contenant mon Montaigne et mon nécessaire à barbe, je me promenais, les bras ballants, dans cette ville sympathique que mes jeunes pas avaient naguère explorée en tout sens. Ce n'était pas tellement les gens que les choses que je tenais à revoir, car, dans cet état particulier d'esprit, les choses ont véritablement une âme: celle que veulent bien leur donner nos souvenirs, et il est bien rare qu'elle refuse les invites d'un muet et éloquent colloque. Au passage, l'étranger que je tenais à être aux yeux des humains, a salué tel parc, souri à telle maison amie, contemplant avec recueillement tel monument aux morts de la Grande Guerre (une banalité que des yeux d'enfant rendaient merveilleuse), noté que tel *ice cream parlor* avait, depuis lors, fait place à un garage...

Une intersection, l'inscription d'un nom de rue évoquent soudainement en moi l'image de cette bonne vieille école où j'usai mes premières culottes. Je sais, j'ai appris que la modeste maison du savoir n'est plus, mais je m'engage quand même sur la rue en pente raide. Je tiens à constater par moi-même, *de visu*. En effet, le démolisseur est passé par là. Le vieil immeuble en briques rouges a fait place à un édifice moderne destiné aux mêmes fins. Un gosse du quartier que j'interroge en est tout fier, et comme il se souvient d'avoir connu l'autre, il me vante la supériorité de celle-ci. Dans son enthousiasme, il ne se rend pas compte que je suis abstrait, que nous ne parlons plus la même langue, que l'image ancienne, dans mon esprit, se superpose à la réalité actuelle. Et qui sait, ce petit bavard que j'ai devant moi est peut-être le fils d'un ancien condisciple? Je crois d'ailleurs noter le même regard, la même volubilité monotone, et je le quitte sur un sourire qui n'est pas sincère et qui fait semblant de lui donner raison en tout...

Retour. Il fait très beau. Le train m'emporte dans le clair matin et je me promets de me retirer dans quelque coin de banlieue où, tout à mon aise, je pourrai me replonger dans cette *Recherche du temps perdu* de Proust que je n'étais jamais par-

venu à explorer entièrement durant mes précédentes vacances. Qui fut dit fut fait... ou presque car, ainsi que je le disais au début, le *dolce farniente* ou paresse non organisée s'accommode de tous les imprévus, à la seule condition qu'ils correspondent à l'idée de *bon plaisir*. Comme ils se présentèrent, en dernier lieu, sous forme d'une fête champêtre et d'une excursion dans les îles de Sorel couronnée d'une pantagruélique "gibelotte", je puis donc conclure que ma petite quinzaine de vacances se termina en beauté. Quant au dernier livre de Proust, je le fermerai peut-être cet automne ou l'hiver prochain, à moins que je ne le garde sur la planche pour l'été 1951, car il n'est pas dit que je ne répéterai pas l'expérience.

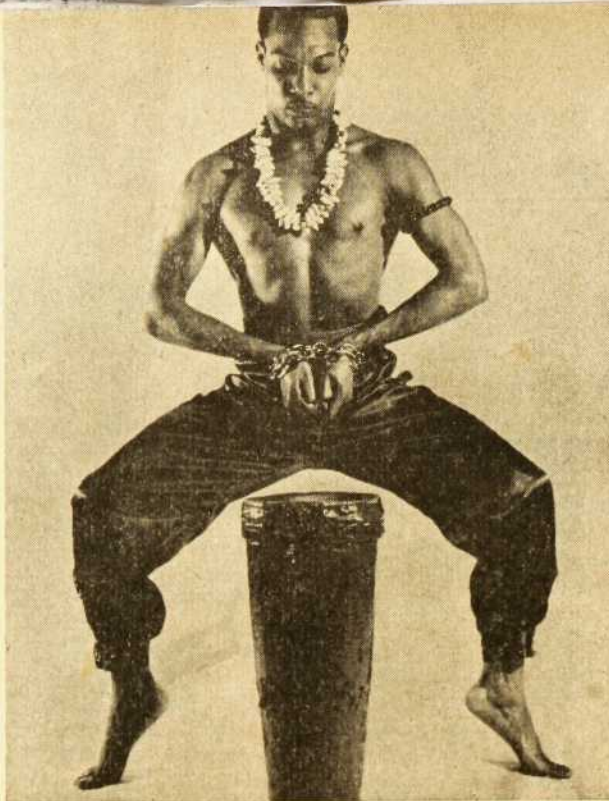
Heureux, va sans dire, celui qui possède en propre son "Vert-Feuille", son "Ile-de-Calypto". Egalement veinard l'estivant à galette qui passe la belle saison dans quelque Shangri-la-en-Québec, mais ne vous mettez pas martel en tête si, comme moi, vous entrez en vacances sans projets, sans programme, sans réservation. Il suffit d'un peu d'imagination et de quelques souvenirs (qui n'en a pas?) pour trouver prétextes à musarder çà et là au gré de sa fantaisie pendant ce sursis toujours trop bref que, par ironie, on appelle grandes vacances d'été. — G. D.

Vite et bien, S.V.P!

Le conflit d'Extrême-Orient, bien que n'étant pas une guerre au sens précis où la terminologie de la diplomatie internationale l'entend, est tout de même une chicane armée où les coups se donnent plus durement que durant la "drôle de guerre" que les Anglais appelaient aussi la "sitting war". Quoi qu'il en soit, on se bat en Corée, personne ne l'ignore, et, en attendant l'issue de l'inquiétante aventure, il faut bien que la presse et la radio en parlent. Or, la guerre, ou malentendu armé de Corée a ses côtés, comme tout événement d'importance, et celui qui relève de la phonétique (il faut bien savoir comment se prononcent tous ces noms d'endroits à peu près inconnus de nous) ne manque pas de piquant. A ce sujet, le magazine *Time* a jugé à propos, ces derniers temps, de dresser un petit tableau d'exemples-types devant servir de guides, non seulement aux soldats, mais aussi aux speakers de la radio qui se vouent à tous les saints du ciel pour savoir au juste comment prononcer des noms comme *Taejon*, *Kum Yechon*, *Yongdock* et combien d'autres. On ne saurait assurer que cette petite table phonétique confèrera aux langues occidentales (américaines, notamment) la prononciation même des Coréens du Nord ou du Sud, mais on compte, à tout le moins, qu'elle parviendra à donner quelque chose d'approchant ou, si l'on veut, une uniformité de l'erreur susceptible d'amoinrir les ambiguïtés. Les Américains eux-mêmes admettent, du reste, que dans la prononciation des noms étrangers, ils n'ont pas la langue très souple. On se souvient très bien du président Truman, absolument incapable de prononcer le nom de *Petelieu*, cette île du Pacifique si âprement disputée pendant la dernière guerre, et qui dut revenir si souvent dans l'actualité.

Et chez nous aussi, au moment où Hitler faisait des siennes, le puriste eut pu chercher noise à certains de nos journalistes et speakers. D'excellents traducteurs ont ignoré que la ville italienne, Livorno, se traduit, en français, par Livourne et non par Leghorn, à la manière anglaise. Ainsi, la ville allemande, Regensburg, devait donner, en français, Ratisbonne. Certains, aussi, nous ont parlé d'Aachen, l'ancienne capitale de l'Empire de Charlemagne qui s'appelle si joliment, en français, Aix-la-Chapelle. Nous ne serons pas méchants et ne mentionnerons pas le nom de ce speaker très populaire qui mit bien deux ans à apprendre que la Yougoslavie n'était pas la Yougoslavie.

On répondait, dans le temps, que ces subtilités de prononciation ne donnaient pas une plus belle jambe à nos soldats alliés. Soit, il fallait aller au plus pressé. Après tout, une querelle de traducteurs ou de maîtres ès-phonétique était de bien peu d'importance, comparée à la grande querelle tout court. Mais on pouvait noter quand même que le traducteur ou le commentateur, tout pressé qu'il se trouvait, ne travaillait pas dans un abri anti-bombes et qu'il avait bien le temps de consulter les bons dictionnaires qu'il a toujours à sa disposition. A preuve de quoi, la guerre, comme disait la bonne vieille Normande, dérange bien des gens, y compris journalistes, traducteurs et speakers... — G. St-O.



Cette jeune fille est la vedette de la première Exposition internationale d'après-guerre. JANE RAMON remporte un succès prodigieux au Théâtre de Verdure de Port-au-Prince, Grandes Antilles, dans ce rôle de la paysanne au marché.



Voici un danseur qui incarne dans d'innombrables pays, le symbole de l'homme avide de liberté et cherchant à briser les liens de la servitude. Une belle attitude dramatique de JEAN LEON DESTINE, chorégraphe et maître de ballet de la Troupe folklorique nationale haïtienne dans sa célèbre création: "La Danse de l'Esclave".

4

La Liberté Symbolisée par la Danse

DANS tout le monde occidental, des millions de personnes admirent chaque jour cette affiche peu ordinaire: un homme de couleur au puissant torse nu, paré d'un bracelet de corail et d'un collier de coquillages, tend ses poignets enchaînés au-dessus d'un « tambour Rada », l'instrument magique du culte Vaudou amené dans les Antilles par les esclaves de l'Afrique lointaine.

Exécutée pour le compte des lignes aériennes Pan American World Airways par Robert Hills, ancien employé de cette compagnie devenu dessinateur à Miami, cette affiche s'inspire d'une photographie du danseur haïtien Jean Léon Destiné. Le photographe, un New-Yorkais croit-on, n'a jamais revendiqué la paternité de son chef-d'oeuvre.

"MA DANSE DE L'ESCLAVE M'ARRACHE TOUJOURS DES LARMES!"

A eux seuls, les services diplomatiques et consulaires de la République d'Haïti ont distribué plus de 400 copies de la fameuse affiche à travers le monde. On la retrouve partout, notamment dans plus de 50 villes d'Amérique latine?

Ancien partenaire de la célèbre Catherine Dunham, Destiné reconnaît avec un sourire modeste qu'à ses propres yeux, sa « Danse de l'Esclave » est plus qu'une simple performance chorégraphique.

— Je ne sais pas ce qui se passe en moi, dit-il. Je souffre réellement, en suppliant les anciens dieux de mes ancêtres de briser mes chaînes... Je me débats, au rythme du tambour millénaire, je bondis, j'oublie complètement que je suis sur une scène, devant des milliers de spectateurs, et lorsqu'enfin je me retrouve libre, à la fin de la danse, je m'aperçois que mon visage ruisselle de larmes!...

UNE AFFICHE PORTE-BONHEUR

Le ministre haïtien du Tourisme, M. Jean Briere, a décrit l'affiche de Robert Hills, qui est à peine âgé de 30 ans, comme « une magnifique

Les spectateurs venus de tous les horizons font une véritable Tour de Babel de l'Exposition internationale d'Haïti. Le plus grand succès a été remporté par la troupe de danseurs de JEAN LEON DESTINE, un merveilleux messager de l'art national haïtien. Nous le voyons ici avec sa partenaire, Mlle JANE RAMON, accompagné au tambour dans "Choucoune", une danse charmante.

oeuvre d'art. » Du jour au lendemain, le dessinateur a acquis une réputation mondiale.

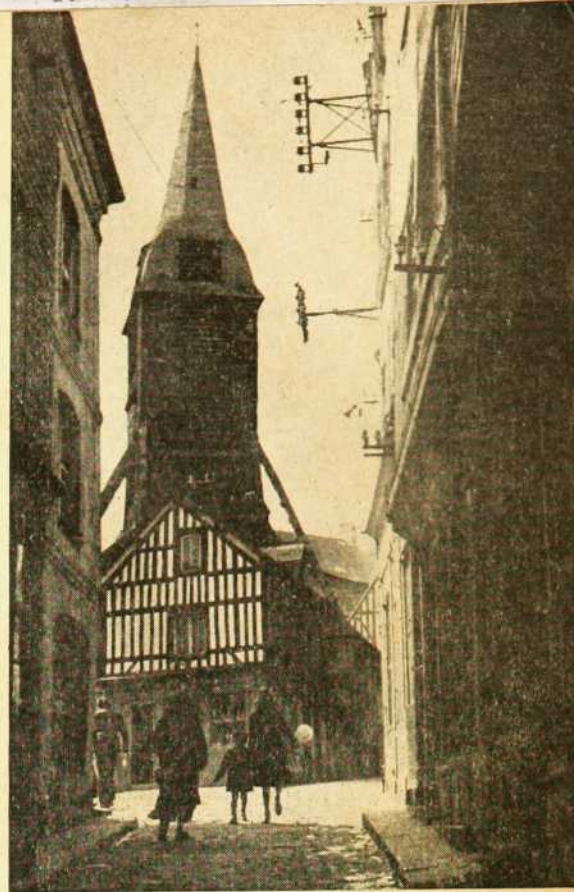
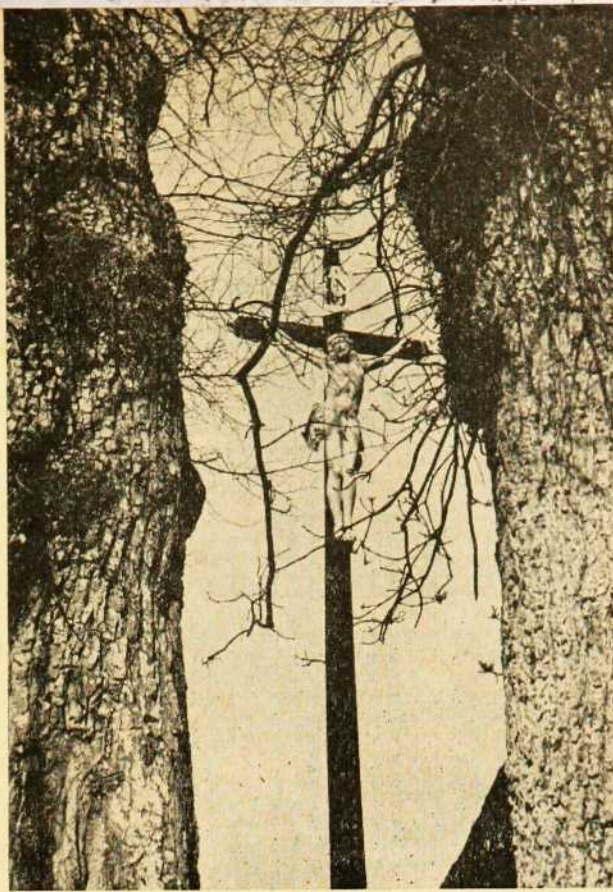
Si celle de Jean Léon Destiné n'était plus à faire, après ses succès remportés à travers tout l'hémisphère occidental, « son » affiche ne lui a pas moins valu de nouvelles offres de contrats mirifiques, notamment pour faire du cinéma. Il a d'ailleurs dû les refuser, étant engagé pour toute la

durée de l'Exposition internationale de Port-au-Prince.

Le seul auquel l'affiche de la « Danse de l'Esclave » ne semble pas avoir porté bonheur est le photographe anonyme qui a su capter Jean Léon Destiné dans une des attitudes les plus belles et les plus émouvantes de toute sa carrière!

(Canada Diffusion)





HONFLEUR ET LE CANADA

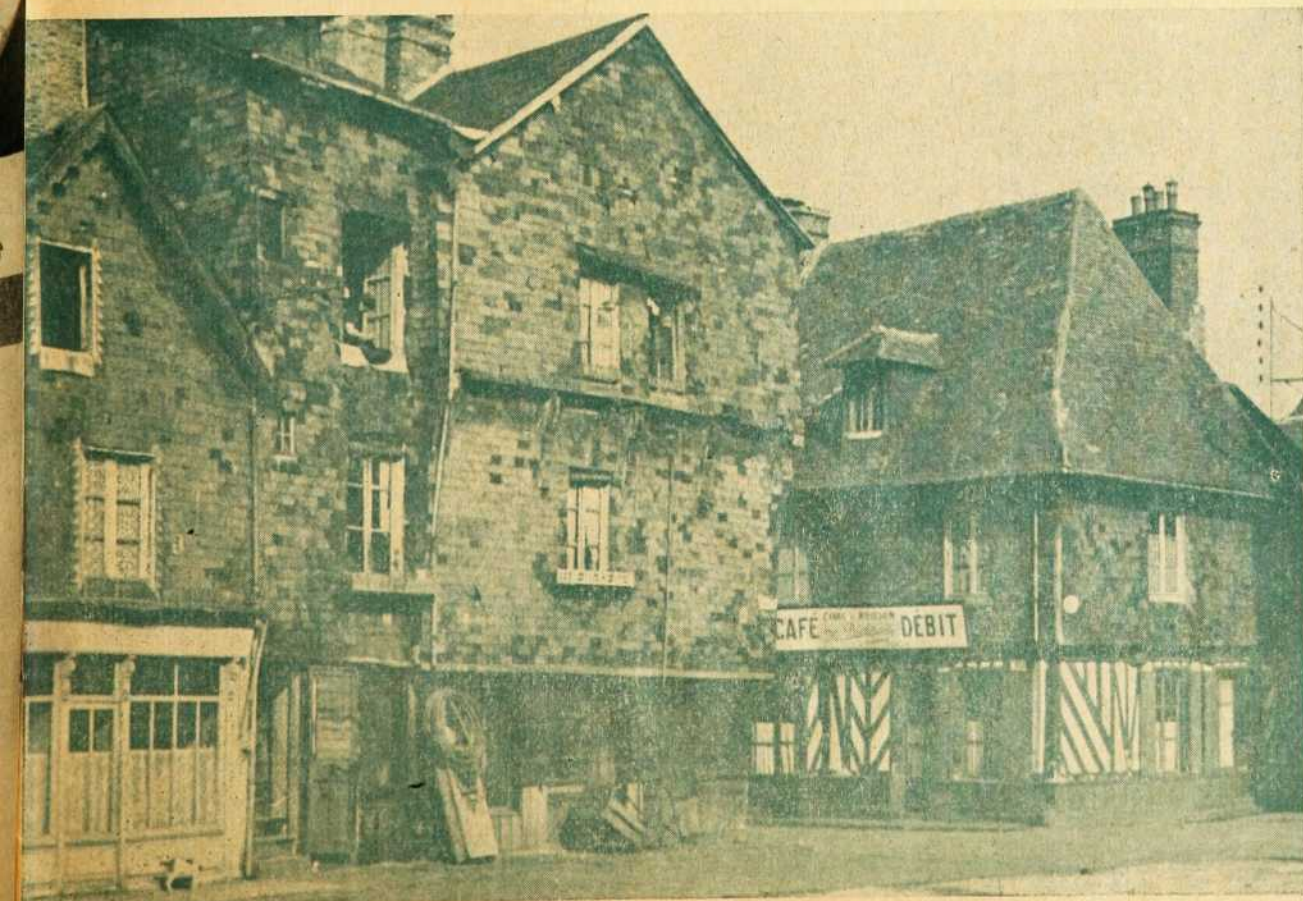
Par JEAN ALBERT-SOREL

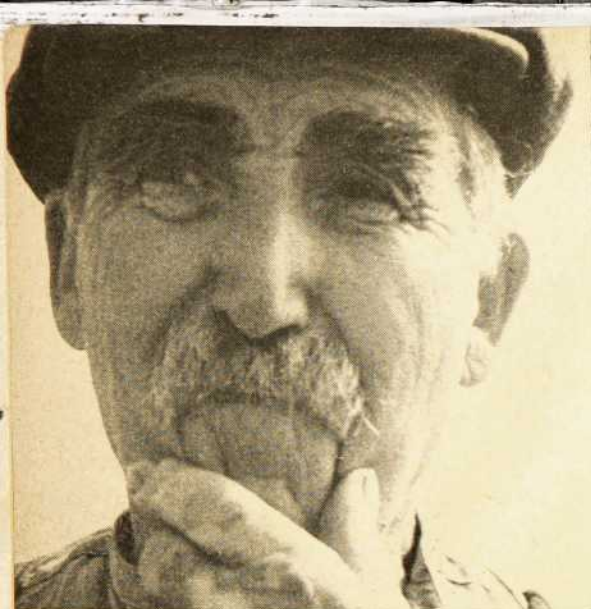


LORSQUE, le 29 mars 1947, vers onze heures du matin, l'automobile du Major Général Vanier, Ambassadeur du Canada, en France, s'arrêta, sur la Place Sainte-Catherine, à Honfleur, les cloches se mirent à sonner, la foule se découvrit, et le Clergé, en grande pompe, vint accueillir son hôte illustre au seuil de l'Eglise. Sous ces mêmes voûtes, un peu plus de trois siècles plus tôt, un jeune enfant, Guillaume Vanier, issu d'une humble famille, avait reçu le baptême. Parti à vingt ans pour la « Nouvelle-France », il s'y était établi, y avait fait souche et c'est son descendant direct qui accomplissait maintenant un pèlerinage au pays de ses ancêtres. Présence émouvante et symbolique s'il en fût, dont nous saisissons tous le caractère en souhaitant au Général notre bienvenue dans sa ville.

Entre Honfleur et le Canada, les liens ne datent pas d'hier. Ils remontent loin dans le passé; ils sont nés avec l'histoire Canadienne. Nos amis de [Lire la suite page 31]

En haut, de gauche à droite, la maison du corsaire Jean Doublet. — Un calvaire comme on en voit le long des routes du Québec. — La rue Sainte-Catherine, à Honfleur, qui donna son nom à une rue de Montréal. — Au centre : La chapelle de Notre-Dame de Grâce, un lieu de pèlerinage célèbre. Ci-contre : Une vieille maison de bois dans une des rues qui bordent le Vieux-Bassin. Photos S.F.T.





Non ! Ça ne valait plus la peine !



Au rancart les barques et les filets ! Adieu la tradition et l'amour du métier.



"Aux Maritimes, c'était la ruination !"



Alors à l'université St-François-Xavier, à Antigonish, on organisa les coopératives.



Un message d'espoir, une raison de vivre, une garantie de sécurité.

MARÉE MONTANTE

UN DOCUMENTAIRE DE L'O.N.F. SUR
LES COOPÉRATIVES DE PÊCHERIES DES
PROVINCES MARITIMES ET DE LA GASPÉSIE

Photos de l'Office national du film. — Marée Montante



Non ! Ça ne valait plus la peine !
Depuis près de trois cents ans qu'ils travaillaient sans relâche, qu'ils parcouraient la mer en tous sens comme le cultivateur son champ ; depuis dix générations qu'ils accomplissaient le même rite, de l'aube au crépuscule, marée après marée ; depuis toujours qu'ils se léguaient de père en fils les secrets du métier, les traditions du pêcheur, le goût du large et de la vie rude...

Non ! Ça ne valait plus la peine !

Tant qu'ils étaient leurs propres maîtres et que la pêche leur servait de gagne-pain, ils ont tout enduré sans rien dire, le travail ardu, les inquiétudes, les privations, la misère. Mais aujourd'hui qu'il leur fallait travailler pour d'autres, aujourd'hui qu'à l'avarice de la mer était venue se joindre la cupidité des hommes, non, ça ne valait vraiment plus la peine !

Finie la pêche ! Au rancart les barques et les filets ! Adieu la tradition et l'amour du métier ! Ça ne valait plus la peine !

Et les uns après les autres, ils partaient. Ils s'en allaient vers les moulins à papier, vers les mines de charbon, vers les Etats-Unis. Ils abandonnaient leur métier, parce que ça ne payait plus de faire la pêche, parce qu'ils n'avaient même plus de linge pour envoyer les enfants à l'école, parce qu'ils étaient écoeurés de manger de la morue, toujours de la morue, rien que de la morue. Ils quittaient parce que, disaient-ils, personne ne voulait les aider, personne ne pourrait plus les aider.

"Oui, comme le disait l'un d'entre eux dans son savoureux accent d'Acadien, aux Maritimes, c'était la ruination !"

Mais voici qu'en 1927, un modeste curé de village, l'abbé Tompkins, décida de mettre un terme à ce pénible état de choses. Il commença d'abord par relever le courage des pêcheurs : "Tenez bon, dit-il, tâchez de vous aider [Lire la suite page 31]"

Les pêcheurs reprirent la mer. Dorénavant, ça valait la peine !



Les frères Rumpelstiltschen sont très forts, d'autant plus qu'ils n'égalent qu'une seule personne, Cilli Wang.



Sur un rideau noir, Cilli Wang anime une girafe dans une danse aux entrechats très marqués.



La partenaire de Cilli Wang n'éprouve aucune difficulté à danser un tango langoureux.

7

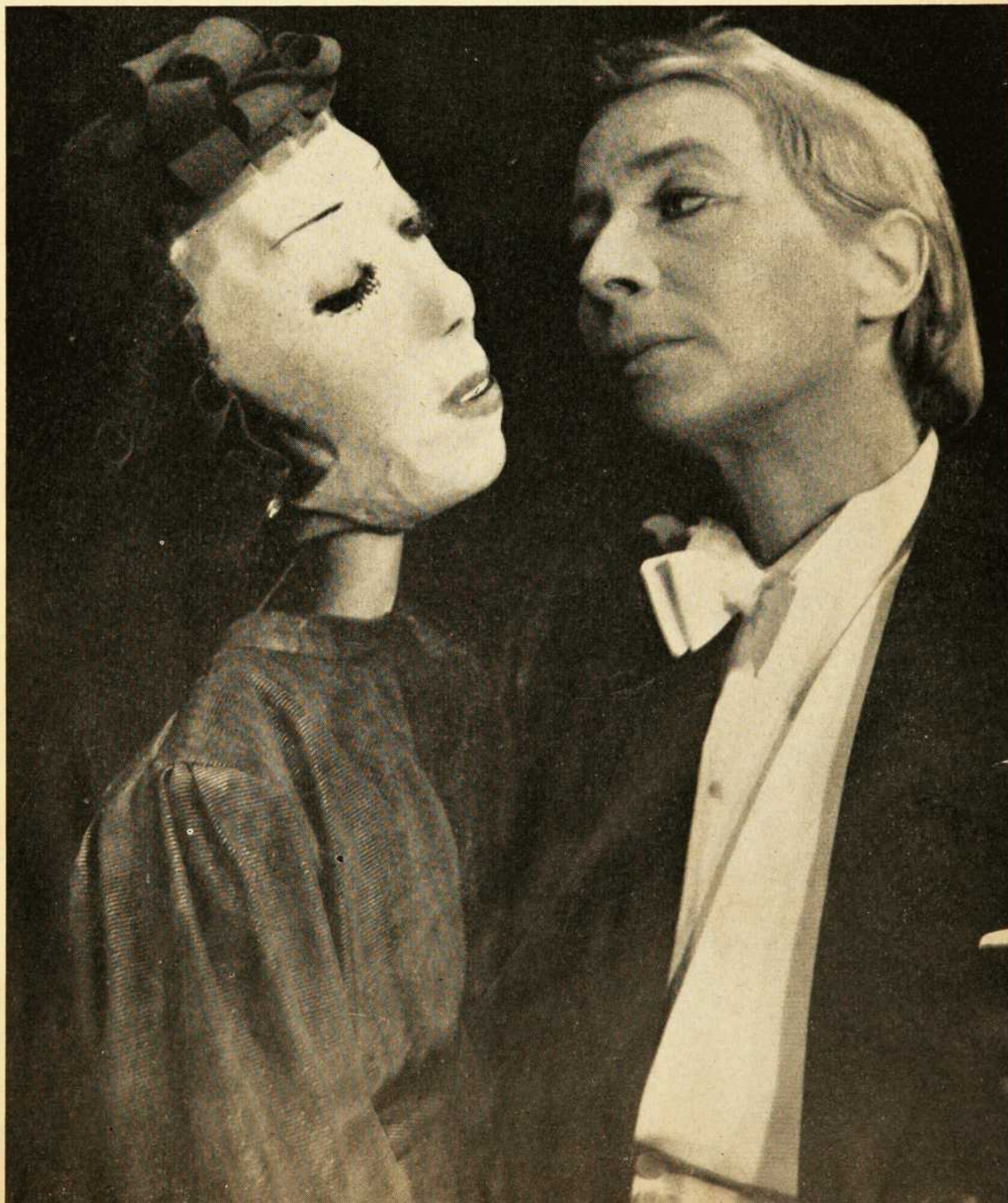
UNE ARTISTE CRÉE TOUT UN MONDE

CEUX parmi nous qui ont eu l'avantage d'assister à une représentation de l'admirable artiste qu'est Ruth Draper, savent qu'elle a le don de retenir l'attention du public pendant trois heures sans qu'il éprouve la moindre lassitude et en lui donnant l'impression que les personnages imaginaires auxquels elle s'adresse sont vraiment sur la scène.

Ce tour de force, une danseuse viennoise, Cilli Wang, est en train de le répéter dans les cabarets des grandes capitales d'Europe.

Cilli Wang est née à Vienne, a étudié la danse et a fait partie du corps de ballet de l'Opéra de Vienne. Puis, elle mit au point un acte dans lequel elle joue simultanément plusieurs rôles et se transforme avec une rapidité qui tient de la magie. Nouveauté, variété, adresse, autant de qualités qui contribuent à l'intérêt créé par la danseuse. En un clin d'oeil, la scène se peuple de personnages originaux et animés, tels un danseur russe, un Tyrolien en costume national, une agile danseuse de Can-Can, un couple de grotesques petites acrobates, une girafe au long cou. Voilà quelques-unes des plus réussies parmi les créations de la danseuse dont les gestes et les mouvements donnent vie aux brillants costumes qu'elle revêt tour à tour et qu'elle a elle-même dessinés. Elle est donc vraiment l'unique créatrice et interprète de ses danses.

Cilli Wang a fait ses débuts, à l'étranger, à Londres en 1939; elle y retourne volontiers où les spectateurs de l'Arts Theatre se pressent pour la voir et lui réservent toujours un chaleureux accueil. Quand elle n'est pas en tournée, elle demeure en Hollande, car elle a été naturalisée hollandaise.



"Bal", tel est le titre de la saynète que joue l'amusante Cilli Wang. Elle porte cravate blanche et habit noir et sa "demoiselle" est sa propre réplique. (Canada Wide)



Dessin
JEAN
MILLET

LA CIGARETTE ROSE

*Diane tient au bout de cette cigarette
rose qui se consume lentement, le sort
des êtres qu'elle chérit de toute son âme.*

Roman Policier par JEAN VOUSSAC

I — La villa des montagnes bleues

Vous avez tort de plaisanter ainsi, Diana! La décision que vient de prendre votre père en s'installant ici, dans ce coin perdu des Montagnes Bleues, me paraît de la plus extrême imprudence! — En vérité, Richard, vous avez une bien piètre opinion de votre fiancée!

Diana Arbelle éclata d'un rire frais et envoya vers le plafond une volute de fumée bleue de sa cigarette à bout doré; ensuite, elle désigna de la main le décor qui l'entourait. La pièce où discutaient les deux jeunes gens présentait un aspect à la fois hétéroclite et exotique. Des panoplies d'armes étranges, de masques et de diadèmes de plumes multicolores que Paul Arbelle, le père de Diana, avait rapportées de

ses multiples explorations à travers l'Amérique du Sud se détachaient sur les murs. Il flottait une odeur bizarre où la forte senteur du cuir se mariait à celle du discret parfum d'oeillet que la jeune fille emportait toujours avec elle.

— Vous oubliez que mon père a couru les pires dangers! insista-t-elle.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Votre père, sans doute, mais vous c'est différent? Je sais fort bien que vous étiez à l'Université de Los Angeles, pendant que le voyageur remontait le cours de l'Amazone, affrontant les pires obstacles.

— Bon sang ne saurait mentir, Richard! Croyez-moi, non seulement je ne redoute pas le danger, mais il m'attire de façon irrésistible! Combien de fois, il m'arrive de regretter de n'être pas née au bon vieux

temps des pionniers, quand il était de bon ton de faire le coup de feu contre les Indiens sauvages qui peuplaient ces territoires perdus. Maintenant, la civilisation nous a prodigué ses bienfaits. On circule partout en complète sécurité, mais, hélas, combien avons-nous perdu en pittoresque et en imprévu!... Combien je trouve l'existence monotone!

Les regards de la jeune fille étincelaient pendant qu'elle s'exprimait de la sorte. Richard ne put s'empêcher de se sentir à la fois impressionné et charmé par l'assurance qui émanait à cet instant de sa gracieuse et charmante personne. Diana était adorablement jolie, et sa blondeur pouvait rivaliser avec celle des plus célèbres stars d'Hollywood. Pourtant on ne remarquait pas la moindre coquetterie dans sa mise. Elle arborait un simple costume de cheval à pantalon très ample. La couche de poussière qui s'amassait encore sur ses bottes de cuir fauve chaussant ses pieds aux fines attaches, démontrait qu'elle était allée tout à l'heure chevaucher à travers les bois qui entouraient la villa, sorte de bungalow édifié sur le contrefort de la montagne d'où l'on découvrait un magnifique panorama.

Cependant, la parfaite sérénité de son interlocutrice ne parut pas avoir complètement convaincu Richard:

— Excusez-moi d'insister, *darling*, reprit-il, mais un bon mois nous sépare encore de notre mariage. Je ne vis plus en pensant que vous demeurerez ainsi isolée à plus de dix milles de mon *home*!

— Et Suzanna ? Qu'en faites-vous ? N'est-elle point une fidèle gardienne ?

Suzanna était une accorte négresse qui avait élevé Diana. La femme de l'explorateur étant morte en donnant le jour à la fillette, Suzanna avait veillé sur elle maternellement. A cinquante-cinq ans, elle demeurerait fidèle au poste...

— Evidemment, je ne saurais mettre en doute un seul instant le dévouement de cette excellente femme, rétorqua Richard, mais votre père s'absente un peu trop souvent ces temps-ci. Il fait des conférences, publie des rapports, fait des exposés aux différentes Sociétés de Géographie, relatant ses randonnées périlleuses si fructueuses en découvertes... Pendant ce temps, vous restez là, exposée aux pires dangers!...

— Mon Dieu, fit la jeune fille en esquissant un nouveau geste d'insouciance, je ne vois pas en quoi ma modeste et insignifiante personne pourrait éveiller la cupidité ou la curiosité des malfaiteurs... Notre villa ne recèle point, que je sache, les trésors fameux de Golconde!...

— Tout m'incite à le croire en effet, *darling* : néanmoins, je suppose que vous avez lu tout comme moi les journaux, ces jours-ci...

— Si vous croyez maintenant comme parole d'Évangile tout ce que racontent les journaux, vous voilà décidément tombé bien bas ! plaisanta Diana dont le rire argentin fusa de nouveau dans la pièce. N'affirment-ils pas que papa aurait découvert un diadème orné de merveilleux diamants ? De plus, certain reporter en mal de copie n'a-t-il point assuré que Paul Arbelle s'était adjugé le trésor d'un chef jivaro ?...

— Et c'est justement pour cela que je m'inquiète, insista la jeune femme. De telles déclarations peuvent éveiller les pires convoitises. Suzanna m'a déclaré ce matin même qu'elle avait surpris des ombres suspectes rôdant autour de votre demeure au cours de la nuit dernière...

— Suzanna voit des fantômes partout !... Elle ne fait rien sans conserver sur elle une patte de lapin dans la poche de son tablier... Et vous allez croire tout ce qu'elle vous rabâche ! Vraiment, je vous croiais plus sensé !...

Richard Benton secoua tristement la tête :

— Si je parle ainsi, fit-il, c'est uniquement parce que je vous porte un immense intérêt, *darling* ; votre père est encore absent pour deux jours. Actuellement il se trouve à Spokane où il doit faire demain une conférence sur les tribus indiennes du Grand Chaco. La plus élémentaire prudence exigerait que vous acceptiez l'invitation de mes parents en attendant son retour et que vous vous rendiez à notre cottage de Blue Fair...

— Pour la dernière fois, mon petit Richard, je vous remercie infiniment de votre gentille invitation, mais je préfère encore vivre dans cette demeure en attendant le grand jour... Laissez-moi goûter tout à loisir la fin de mon existence de « vieille fille ». Je veux jouir du merveilleux décor de la Nature, chevaucher solitaire à travers nos bois de sapins, surprendre castors, écureuils, ours, daims en liberté et assister sous le couvert, à leurs curieux ébats... C'est là une liberté que vous pouvez bien me concéder avant que je devienne votre femme, Richard... Et, si jamais un danger quelconque venait me menacer, soyez sans crainte, je serai toujours à la hauteur des circonstances...

Puis, sans laisser à son interlocuteur le loisir d'ouvrir la bouche, la jeune fille conclut :

— Vous allez donc revenir tout tranquillement chez vous dans une demi-heure, mon petit Richard. Et vous passerez une bonne nuit en rêvant aux beaux projets d'avenir que nous n'avons cessé d'échafauder au cours de la journée et en particulier à ce tour du monde qui constituera notre voyage de noces !

Cette fois, le jeune homme arrêta net la discussion ; il comprenait qu'il se dépensait en pure perte. Alors, il sourit de bonne grâce, et la conversation s'orienta vers un autre sujet. Non sans ennui Richard voyait l'aiguille avancer sur le cadran. Il allait se disposer à prendre congé de sa fiancée jusqu'au lendemain, quand deux coups furent frappés à la porte...

— *Come in!* fit Diana.

L'huis s'écarta aussitôt, livrant passage à l'imposante Suzanna à qui Richard venait de faire allusion tout à l'heure. Coiffée d'un madras et vêtue d'un corsage d'une couleur écarlate as-

sez peu discrète, la fidèle domestique semblait passablement effarée :

— Eh bien, que se passe-t-il donc ? interrogea aussitôt la jeune fille...

— Miss Diana... Un journaliste demande à vous voir...

Les sourcils de Richard se froncèrent à cette déclaration :

— Un journaliste, à cette heure tardive ? Décidément, ces gentlemen exagèrent.

Diana avait pris la carte que lui tendait la négresse ; pendant quelques instants elle attarda ses regards sur le nom gravé qui s'y étalait :

— Francis Gardner, murmura-t-elle. Vous connaissez ce reporter ?...

— Pas le moins du monde !... Les reporters sont si nombreux. Vous avez dû vous en apercevoir d'ailleurs depuis le retour de votre père. En attendant, j'imagine que vous allez interdire votre seuil à cet encombrant intrus ?...

— *Good gracious!* Que vous êtes rigide, *darling!*... Eh bien, ne serait-ce que pour vous taquiner, je m'en vais le recevoir, et en votre présence !

Ces dernières paroles rassurèrent le jeune homme. Il s'inclina, déferant au désir de sa compagne. Diana fit un signe à Suzanna, qui attendait à trois pas de là, paraissant peu rassurée :

— Tu peux introduire le gentleman, mais tu spécifieras que je ne puis accorder plus d'un quart d'heure d'entretien !

La négresse sortit. Pendant quelques instants les deux fiancés demeurèrent sans mot dire ; toutefois, au masque contracté et au regard absent de son compagnon, Diana put se rendre compte que cette visite tardive ne le séduisait que fort peu. Insouciance, elle promena ses yeux sur les panoplies qui décoraient les murs, puis elle prit une nouvelle cigarette et l'alluma.

Un bruit de pas pressés annonça l'arrivée du visiteur. Précédé de Suzanna, Francis Gardner fit son entrée dans la pièce. Richard, qui s'était reculé un peu à l'écart, le dévisagea avec une insistance qui n'était point exempte d'inquiétude.

L'apparence du nouveau venu ne présentait pourtant rien qui pût justifier les appréhensions du fiancé de Diana. Élégamment vêtu d'un imperméable gris clair, il semblait âgé d'une trentaine d'années ; ses cheveux bruns ramenés en arrière, la coupe irréprochable de ses vêtements trahissaient un certain souci de bonne tenue et de coquetterie qu'on ne rencontre pas toujours chez les reporters uniquement soucieux de « chasser » des nouvelles ou des images sensationnelles...

— C'est bien à Miss Arbelle que j'ai l'honneur de parler interrogea le visiteur après s'être respectueusement incliné devant la jeune fille...

— A elle-même, repartit la jeune fille en prenant la main que lui tendait le nouveau venu et en la serrant avec vigueur. Toutefois, permettez-moi de vous dire que ce n'est point à moi mais à mon père que vous eussiez dû vous adresser.

— Je sais, coupa le reporter avec un sourire... Mais je viens de Spokane et là-bas, j'ai eu la chance de rencontrer Monsieur votre père. Il m'a d'ailleurs remis ce mot à votre intention.

Francis Gardner sortit de sa contrepoche une enveloppe qu'il tendit à la jeune fille. Diana s'en empara aussitôt et la déchira d'une main fébrile. Sur

la feuille qu'elle en tira s'étaient quelques lignes de l'écriture de l'explorateur. Il ne pouvait subsister aucun doute à ce sujet. Par cette courte missive, Paul Arbelle pria sa fille de montrer quelques-unes des pièces les plus caractéristiques de la collection qu'il venait de rapporter d'Amérique du Sud afin que Gardner pût prendre quelques photos au magnésium pour illustrer l'interview qu'il venait de lui prendre.

Cette lettre suffit à dissiper les dernières inquiétudes que pouvait conserver la jeune fille à la suite de l'entretien qu'elle venait de poursuivre avec son trop méfiant fiancé. Elle tendit le papier en souriant à Richard qu'elle présenta au journaliste.

— Permettez-moi de vous féliciter, vous êtes un heureux mortel, déclara le visiteur en gratifiant le jeune homme d'un chaleureux *shake-hand*. Combien ils doivent vous envier de devenir à brève échéance l'époux d'une aussi charmante et aussi délicieuse *sportswoman!*...

Richard ne parut goûter que médiocrement le compliment si galant qu'il fût ; il s'efforça de sourire pourtant. En dépit des apparences, les allures du reporter l'agaçaient terriblement, pourtant il tenta de se raisonner. Peut-être s'agissait-il là de jalousie et s'offusquait-il de l'empressement que manifestait Francis Gardner auprès de celle qu'il aimait... La voix claire de la jeune fille vint mettre un terme à ses pensées :

— Eh bien, parlez, monsieur. Suzanna a dû vous dire que je ne pouvais vous accorder qu'un quart d'heure... Que désirez-vous savoir et quelles pièces voulez-vous photographier ?...

II — Interview-express

FRANCIS GARDNER ne s'attarda point en inutiles considérations :

— Allons droit au but... Je voudrais avant tout des renseignements concernant le diadème de diamants et le trésor des Jivaros...

Diana sourit, et ce fut d'une voix très calme qu'elle répondit :

— J'attendais cette question, Mr. Gardner... Pourtant, si vous avez obtenu une interview de mon père à Spokane, il a dû certainement vous dire que l'existence de ce diadème et de ce trésor n'était due qu'à l'imagination un peu trop fertile de certains de vos confrères... En fait de trésors, mon père n'a rapporté de la région de l'Amazonie que ces armes aussi nombreuses que curieuses, arcs, casse-têtes, sarbacanes... Les plus remarquables spécimens sont actuellement réunis dans cette pièce et vous pouvez les photographier comme bon vous semble !...

Le reporter regarda les trophées que lui désignait son interlocutrice ; pourtant les détails qui venaient de lui être fournis ne semblèrent pas le convaincre définitivement :

— Vous connaissez le proverbe, Miss Arbelle, il n'y a pas de fumée sans feu. Si certains de mes confrères ont hasardé d'aussi sensationnelles déclarations, c'est que certains propos leur étaient parvenus... Allons, Miss Arbelle, soyez gentille... Puisque j'ai obtenu de votre père, parlez-moi en toute sincérité !

— Croyez que je suis toute disposée à vous être agréable, Mr. Gardner ; cependant mon père ne saurait m'autoriser à vous exhiber des richesses qui n'existent pas ! Vous voulez admirer ses collections, les voilà, et si vous désirez voir d'autres spécimens, vous n'avez qu'à me suivre dans les pièces voisines !...

Francis Gardner eut un geste dépité ; toutefois il s'efforça de dominer la déconvenue qu'il éprouvait ; il venait en effet de surprendre les regards clairs de Richard qui demeuraient attachés sur lui...

— *Excuse me*, Miss Arbelle... J'aurais mauvaise grâce d'insister...

— *All right!*... Voyez plutôt ces sarbacanes. Ne les trouvez-vous pas remarquables ? Elles ont été rapportées de chez les tribus Tobas, vous savez bien, ces Indiens féroces qui, naguère, massacrèrent la mission française du docteur Crevaux ?...

— Je me rappelle parfaitement cet abominable attentat...

Diane étendit la main et s'empara d'une sarbacane ; c'était un tube qui mesurait plus d'un mètre de longueur, soigneusement décoré au fer rouge, d'une extrême légèreté...

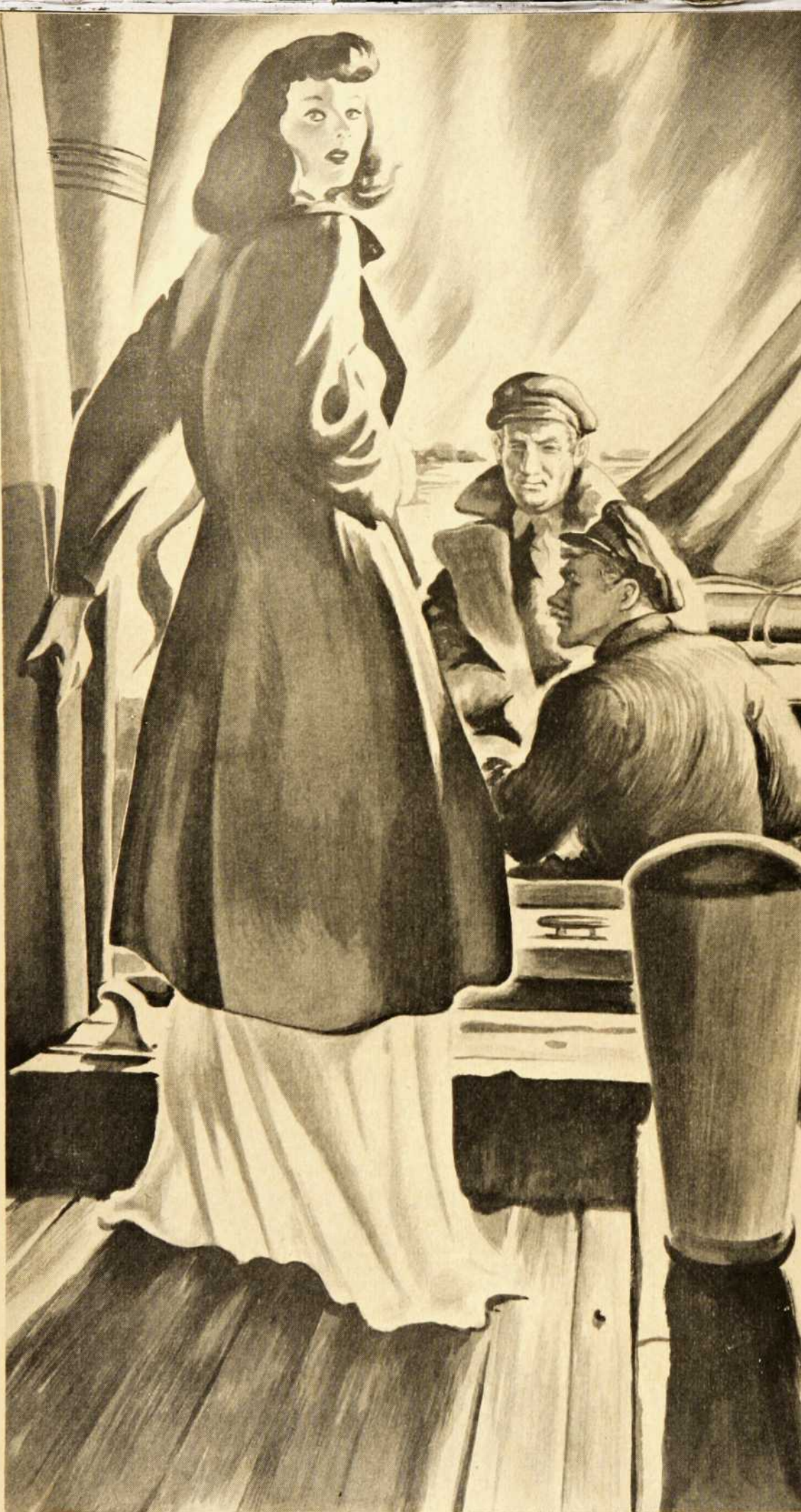
— Jamais arme n'entraîne mort plus foudroyante que la sarbacane, fit la jeune fille... C'est extraordinaire ce que

BLONDS NUAGES

*Blonds nuages couleur de nos illusions,
Vous qui contez fleurette aux crêtes des montagnes
Et donnez de l'essor à nos évasions ;
Vous qui faites rêver de riantes campagnes,
Et, drapés de splendeurs et flous d'immensité,
Vagabondez l'azur de vos formes légères
Belles comme des nus, et daignez vous prêter
Aux indiscretions des subtiles rivières ;
Souffles de liberté parfumés d'idéal,
Oh ! que n'emportez-vous, aux plis d'or de vos ailes,
Nos fragiles désirs, nos rêves de cristal,
Que nous nous envolions vers des choses plus belles !...*

ROSARIO VENNE

Ste-Geneviève de Pierrefonds, Qué.



Dessin de JEAN MILLET

UNE PÊCHE DE NUIT

Nouvelle par MAURICE - CH. RENARD

Le père Thin était peut-être maître
après Dieu à bord de son navire
mais survint une femme et...

LE PICOTEUX était amarré au bout de la jetée, prêt à déhaler pour la pêche de nuit. Bien que la mer fût déjà haute, on n'apercevait que son unique mât qui, au clapotis de la lame, battait dans le ciel étoilé comme un bras de métronome. Mais dès qu'on se penchait sur le parapet de granit, le pont rebondi du navire s'étalait comme le dos d'une pouliche, couvert de mannes aux lignes lovées, entrelacs bruns o. luisait parfois, sous la lune, l'éclair d'un hameçon déjà boëtté.

— Elle y met le temps ! grommela le père Thin, maître après Dieu. Minuit, que j'avais dit. V'là le quart qui sonne au clocher. Si elle n'est pas là dans cinq minutes, on largue. La mer n'attend pas. Moi non plus...

— Embarquer une femme pour la pêche, c'est pas du travail.

— Tais-toi, le mousse, t'as pas la parole.

L'hôtelier, le mousse, marchait bien sur ses cinquante ans. Il faut croire que le patron en comptait davantage. Et il savait compter, le bougre :

— C'est p't-êt' pas du travail, mais la mouquère a voulu s'offrir une fantaisie. Et comme elle a payé d'avance...

— Alors, tu risques rien à pas l'attendre.

Mais le père Thin n'aimait pas les marchés malhonnêtes : il hésitait encore avant de larguer l'amarre.

— Ces fumelles, toutes les mêmes ! Pas moyen de leur apprendre à lire une montre.

— Surtout les Parisiennes : les leurs sont si petites !

Soudain, un pas résolu claqua sur le quai. Une ombre blanche apparut au mitan de la jetée. De loin, le père Thin s'inquiéta.

— A c'tte heure, la v'là qui s'embarque pour la pêche en costume de bal, à ce qu'i semble !... Après tout, si elle prend froid, c'est pas mes oignons.

Le costume de bal n'était qu'un imperméable sortant tout droit de chez Burberrys. Là-dessous, la made paraissait chaudement rembourrée et plus dodue qu'à la lumière du jour, bien que du côté gauche le costume fit de drôles de plis.

D'une main gantée de gros cuir, elle s'appuya sur le poing que lui tendait le père Thin pour l'aider à embarquer, plutôt par mesure de sécurité — on est responsable, quoi ! — que par galanterie.

— Des fois que la dame se fouterait au jus... Pas facile à repêcher, du bout d'une gaffe, entre le paroi de granit et le flanc du bateau !

Avant de détacher le filin de poupe, le patron crut tout de même opportun de rappeler les conditions du marché :

— Tout ce qu'on vous demandera, ma belle dame, c'est de rester bien sagement de votre bord et de ne pas gêner la manoeuvre. La brise est bonne, le mazout rare. On naviguera au moteur, mais on tirera le trait à la voile. Attention à ne pas vous faire étêter par le gui, quand on changera de bordée !

— O. K. ! dit la dame d'un ton décidé, en prenant place, assez nerveusement, à côté de la barre.

Une Parisienne, sans nul doute. Élégante, autant qu'on en pouvait juger sous l'ample surtoit qui la coiffait et ombrail tout son visage. Tant de lignes appétissantes. Mais le père Thin n'avait plus jamais faim et, pour ce genre de travail, son compagnon ne semblait guère apprécier les « horsaines ».

Le patron lança son moteur, en tournant à bras la manivelle. La pétrolette se mit à pétailer, puis à cogner sec, ce qui fit tout de suite vibrer les membrures.

— Comment coupe-t-on l'allumage ? demanda la dame, alors qu'on n'avait pas encore doublé la jetée.

— Vous inquiétez pas, c'est m'n affaire. Votre pêche de nuit, votre toquade, vous l'aurez. Mais pour deux mille francs, vous n'attendez tout de même pas une leçon de pilotage par-dessus [Lire la suite page 18]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

ROLAND GLADU, GERANT DU SHERBROOKE EST UN MAGNIFIQUE EXEMPLE DE TENACITE

TOUT joueur de baseball professionnel consciencieux retrouve, lorsqu'il arrive à la fin de sa carrière, une mentalité d'amateur. C'est le cas du vétérán joueur canadien-français de Montréal, Roland Gladu, aujourd'hui domicilié à Sherbrooke, où il dirige les destinées de l'entrée sherbrookoise de la Ligue Provinciale, du président Albert Molini. Et pourquoi ne pas dire qu'il est le meilleur gérant de cet important circuit ?

On peut diviser la vie d'un joueur de baseball professionnel en trois stades : Primo, il débute. Il a toutes ses illusions, des forces neuves, un grand désir de percer. Il ne songe qu'à gagner... Pour les bénéfiques, qui sont la conséquence directe de toute victoire ? Peut-être... mais surtout parce qu'il veut faire éclater aux yeux de tous ce qu'il croit être une certitude : sa classe, sa valeur, etc. Il veut imposer son nom, devenir quelqu'un. La gloire et le renom l'intéressent alors plus que l'argent...

Secundo, il a percé. Il est devenu joueur régulier d'une ligue organisée de fort calibre. On l'admire. On recherche sa présence. Il est un peu grisé. Malheur à celui qui se grise trop... Ses succès flatteurs lui ont donné la notion de sa valeur marchande. Il émet, à tort ou à raison, des exigences. Il est ou il se croit quelqu'un. Il est prêt à tout pour rester ce quelqu'un.

Tertio, vingt ans ont passé. Il a collectionné des triomphes. Il a assuré son avenir matériel. Il joue encore, mais il songe à la retraite. Va-t-il admettre que les résultats puissent devenir de plus en plus médiocres ? Va-t-il se contenter de gains plutôt basés sur sa réputation que sur sa forme physique ? Peut-être. Mais, plus souvent, il n'aura qu'une obsession : jouer jusqu'à l'âge de 40 ans, si possible, s'attachant beaucoup plus à ne pas ternir sa réputation qu'à arrondir son magot de \$30,000 ou \$40,000. Il redeviendra un amateur, en quelque sorte. Voici, justement, un magnifique exemple qui s'offre à nous. Roland Gladu, à force de courage, de ténacité, de bonne conduite, a assuré son existence future et celle des siens. Il ne cache pas être arrivé à un âge où il est permis de songer à se retirer sous sa tente. Dans son esprit, s'en aller ne doit pas être : déchoir. C'est pourquoi il se tient en bonne forme, toute l'année durant.

Quelle merveilleuse leçon il donne, une fois de plus, aux nouveaux venus, dont l'esprit est parfois faussé par des théories aussi trompeuses que pernicieuses !...

Dans un autre domaine, Gérard Thibault, député de Mercier au gouvernement provincial, actif président de la Ligue Royale Montréal Junior et Walter Alston,

le débonnaire gérant des Royaux de Montréal, sont dans le même cas. A force de persévérance, d'une ténacité à toute épreuve, ils ont réussi à mener leur barque à bon port, en dépit de toutes les bûches et les embûches qu'ils eurent à aplanir et à surmonter.

Reçoivent-ils tout le mérite qui leur revient ? Nous en doutons quelque peu. Pourquoi ? La raison est des plus simples. D'ordinaire, les idées qui donnent de bons résultats ne sont pas toujours celles qui font le plus de bruit, car le bruit ne fait pas de bien et le bien se fait sans bruit, la majorité du temps... Il y a des idées qui germent, tout doucement, jusqu'au jour où les réels avantages en découlant sont pris pour acquis. Et on ne se soucie pas assez d'en accorder les mérites à ceux qui, avec patience et clairvoyance, les ont cultivées au prix de combien d'efforts.

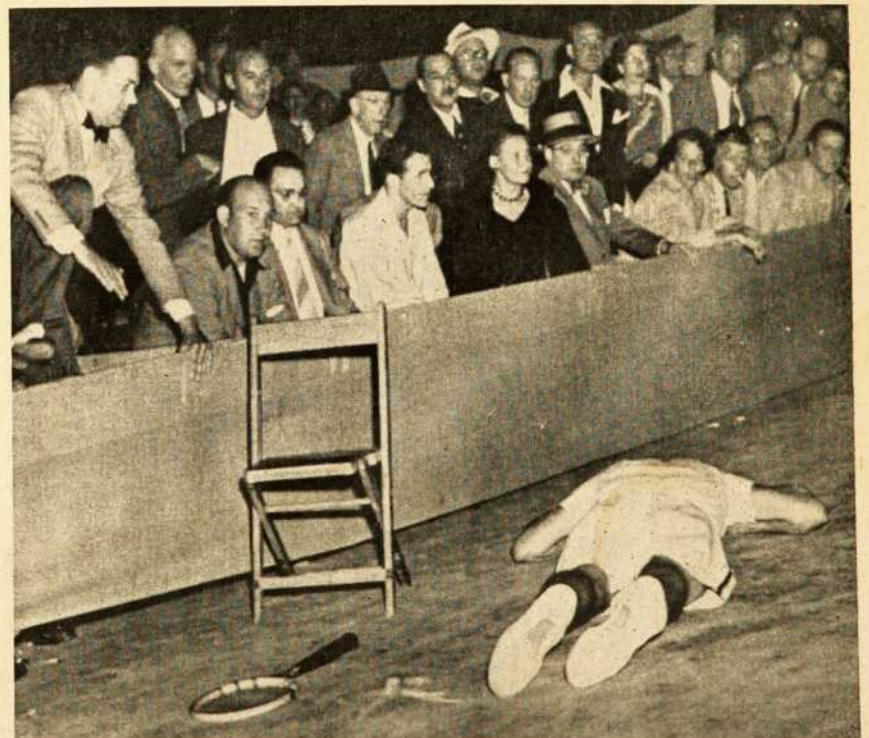
Photo de gauche : Voici une scène prise, lors d'une joute de football (soccer) disputée récemment sur le terrain du club américain contre les Turcs, à St-Louis. Il est possible que les Montréalais assistent à une rencontre entre un club français, tel le Racing de Paris, ou un club d'étoiles contre les meilleurs joueurs locaux, au début de la saison prochaine, au Stadium des Royaux... Il est à remarquer qu'au soccer les joueurs ne doivent pas toucher le ballon avec leurs mains. Ils accomplissent des prodiges d'habileté, en dribblant avec leurs pieds. Les nombreux spectateurs qui ont assisté au match Suède-Angleterre, au Stadium, le mois dernier, furent émerveillés devant les exploits de Stan Matthews, le Maurice Richard du soccer anglais... Fait remarquable, Michel Normandin, le meilleur commentateur sportif que nous ayons à la radio française, dont les émissions du Baseball-Dow sont des plus goûtées un peu partout dans la province, était un fervent adepte du soccer, dans les premiers temps de sa jeunesse. Il grandit à Ville St-Pierre, où le soccer était alors en vogue. Il rêva de devenir une étoile au soccer. Dieu voulut qu'il devint l'As des commentateurs sportifs sur les ondes. Il ne s'en plaint aucunement !

Photo de droite : Le tennis de compétition, surtout durant les joutes classiques de la Coupe Davis, la tension nerveuse étant formidable sous un soleil ardent, est un sport très violent, contrairement à ce que pensent certaines gens. Sur cette photo, l'on voit le fameux joueur américain Frank Kovacs, d'Oakland, Californie, étendu sur le terrain. Il fit une chute après avoir manqué une balle frappée durement par le tennisman espagnol Pancho Segura. Frank, exténué, ne put se relever et concéda, ipso facto, la victoire à son adversaire.

A notre avis, nous devons attribuer les succès que connaît cette Ligue Junior au président Gérard Thibault et à Arthur Prince, un ancien excellent joueur semi-professionnel local, aujourd'hui l'un des bras droits de Georges Mantha, ayant à coeur l'amélioration physique et morale des jeunes de 13 à 20 ans. Edifiant, n'est-ce pas ? Si tout le monde avait les mêmes bonnes intentions, nous n'aurions jamais de guerre en perspective ! Mais, tel n'est pas le cas, de nos jours, malheureusement...

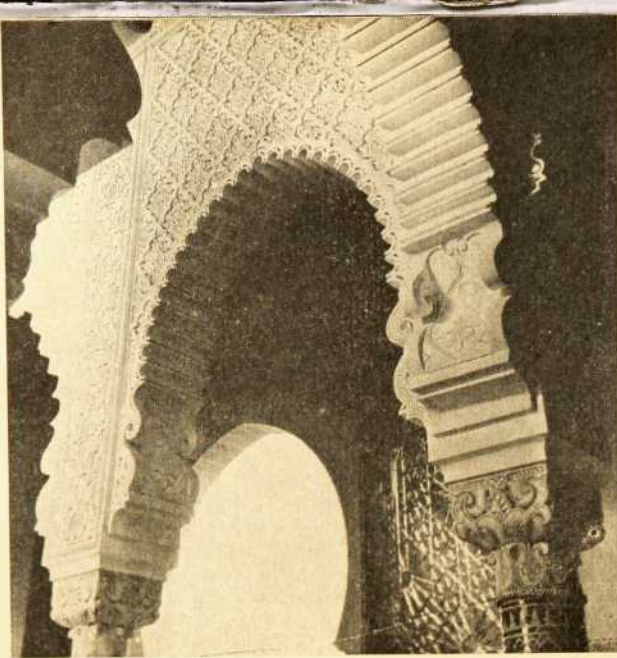
CHOSSES ET AUTRES

■ "Sugar" Ray Robinson, 29 ans déjà, qui devrait être, au mérite, le seul champion du monde des boxeurs de 160 livres, s'appelle, de son vrai nom, Walter Smith. D'où vient son surnom de "Sugar" ? Comme il boxait aussi habilement que le sucre est bon, on l'affubla du sobriquet de "Sugar", dans un gymnase de New-York, où sa maman, séparée de son mari, prit domicile, après avoir vécu plusieurs années à Détroit. Dans le Harlem de New-York, où demeurent un grand nombre de gens de couleur, le jeune Robinson, à l'âge de 13 ans, au lieu de fréquenter l'école, jouait aux dés un peu partout, au coin des rues. De temps à autre, il lui arrivait de se rendre au Times Square, où il encaissait des pièces de 10 et 25 sous, en dansant les claquettes, histoire de distraire les milliers de badauds qui fréquentent, quotidiennement, cette place achalandée de la métropole américaine. C'est en dansant ainsi que le jeune Robinson, comme le dit spirituellement notre estimé confrère Maurice Desjardins, de la revue sportive « LE SPORT ILLUSTRÉ », gagnait assez d'argent pour faire danser les dés sur les trottoirs. Chose peu recommandable à qui que ce soit de cet âge, même aux plus vieux !... Un jour, un pasteur méthodiste, rempli de compassion, voyant ce jeune négrillon en train de se perdre à perdre son argent à ce jeu de hasard défendu, le conduisit au gymnase Salem Crescent de New-York. Il le mit dans les mains d'un bon entraîneur — ces bibites-là sont très rares, même à New-York. L'entraîneur George Gainford lui apprit les notions élémentaires de l'art pugilistique. Le jeune négrillon possédait, naturellement, un bon coup de poing de la main droite. Pour lui procurer une bonne gauche, il lui donna, tout bonnement, ce précieux conseil : « Petit, si tu ne te sers pas de ta gauche plus souvent, tu te feras sonner avant la prochaine lune ! » Depuis ce temps, Robinson se sert de ses deux mains et, à notre avis, peut battre Jake Lamotta, Laurent Dauthuille et Robert Villemain, au cours de la même semaine. [Lire la suite page 31]





Tout dernièrement, un charmant sourire de femme descendait du ciel pour notre émerveillement. C'était celui de la ravissante artiste anglaise, PATRICIA ROC, venue parmi nous pour tourner plusieurs scènes du film franco-canadien, "Son Copain" dont les derniers tours de manivelle seront prochainement donnés en France. Miss Roc a laissé chez nous le meilleur souvenir. Photo Air France.



Détail architectural du Palais du Sultan, à Rabat, capitale du Maroc français. On notera ici cette remarquable illustration de la fine sculpture où se retrace l'évocation de feuillages entrelacés ou motifs linéaires tout pleins de caprices. Depuis des siècles, les Arabes y sont passés maîtres, d'où le terme arabe que le musicien français, Claude Debussy a si admirablement traduit ou suggéré par les sons. Noter aussi l'absence de traits humains qui sont proscrits dans ce style.



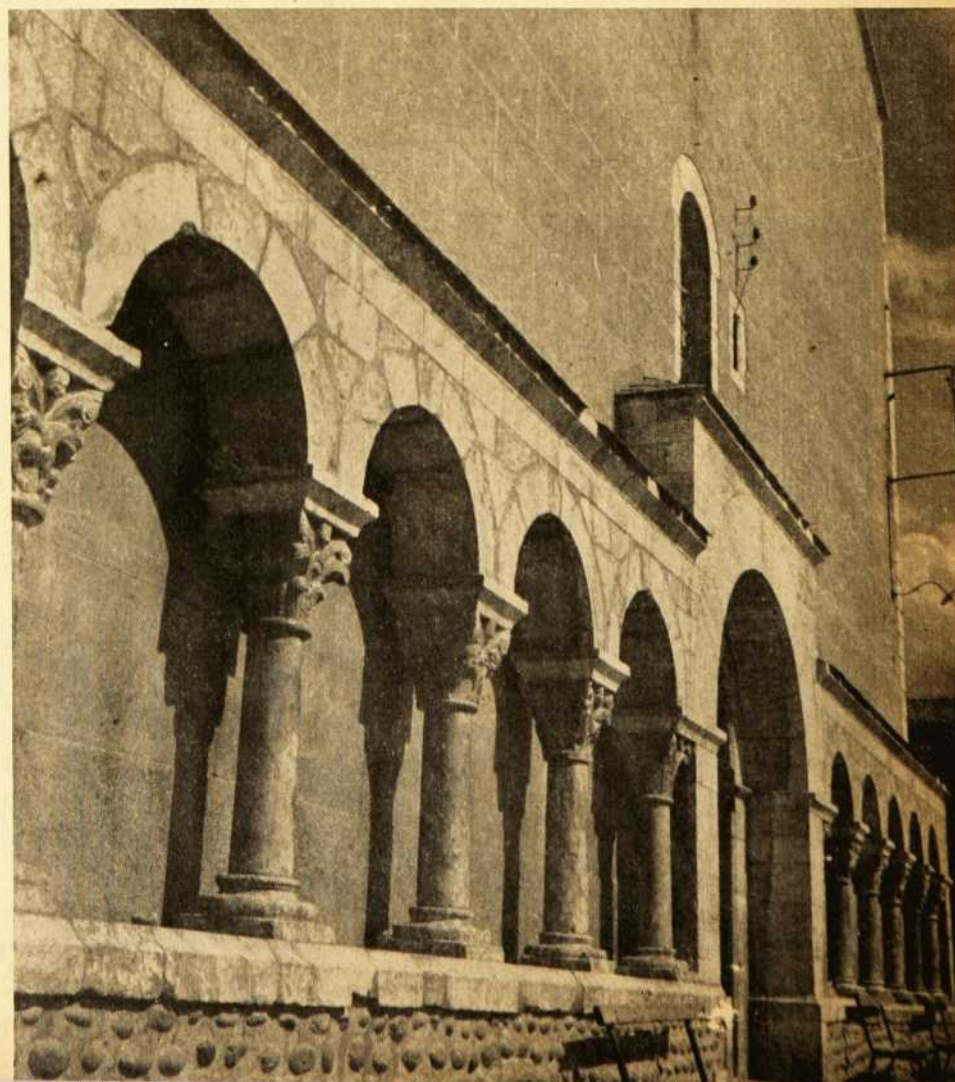
Voici une bonne humeur qui n'est pas de commande, ah, que non, pour dire comme ce bon Marius. La raison? Elle est toute simple et vous l'avez devinée: cette charmante enfant travaillant "aux foins" est une citadine en villégiature chez de braves fermiers. Sans doute, une copine la fait rire pour le besoin de la pose, mais croyez bien qu'elle le fait sans effort et que vous en feriez autant.

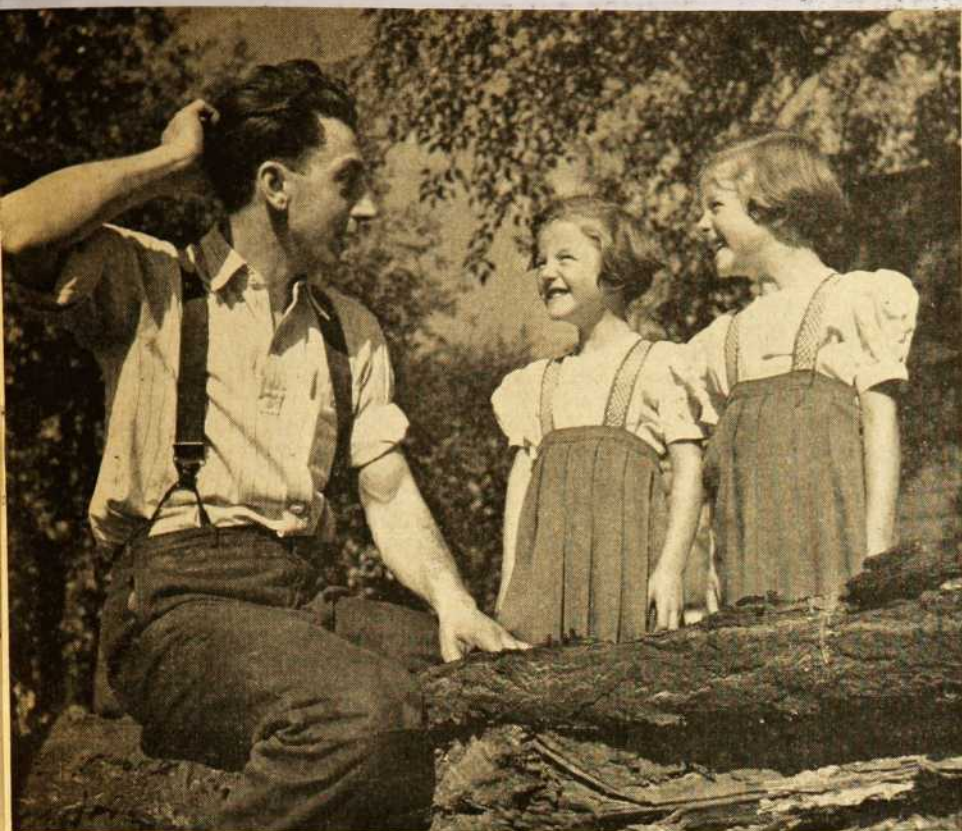
Ci-dessous, une jeune femme, Mme DORIS MERRILL de Los Angeles, atteinte de poliomyélite, donnait récemment naissance à un bébé de six livres et demie alors même qu'elle se trouvait dans le poumon d'acier. La patiente avait été transportée à l'hôpital vingt-quatre heures à peine avant l'événement. La garde-malade A. LOOK est vue ici montrant le bébé à la jeune mère qui n'a que dix-neuf ans.



ÇA et LA L'IMAGE

Ci-dessous, il fut question, ces derniers temps de la petite ville de Prades, en France, dans les Pyrénées orientales, pour une raison qui suscita un intérêt universel dans les milieux artistiques du monde entier: le célèbre violoncelliste Pablo Casals, décidant de rompre son silence, accepta de participer à un festival qui eut lieu en l'église même de l'endroit dont nous voyons ici la façade principale. Les chapiteaux du péristyle proviennent de St-Michel de Cuxa et datent du XIIe siècle.





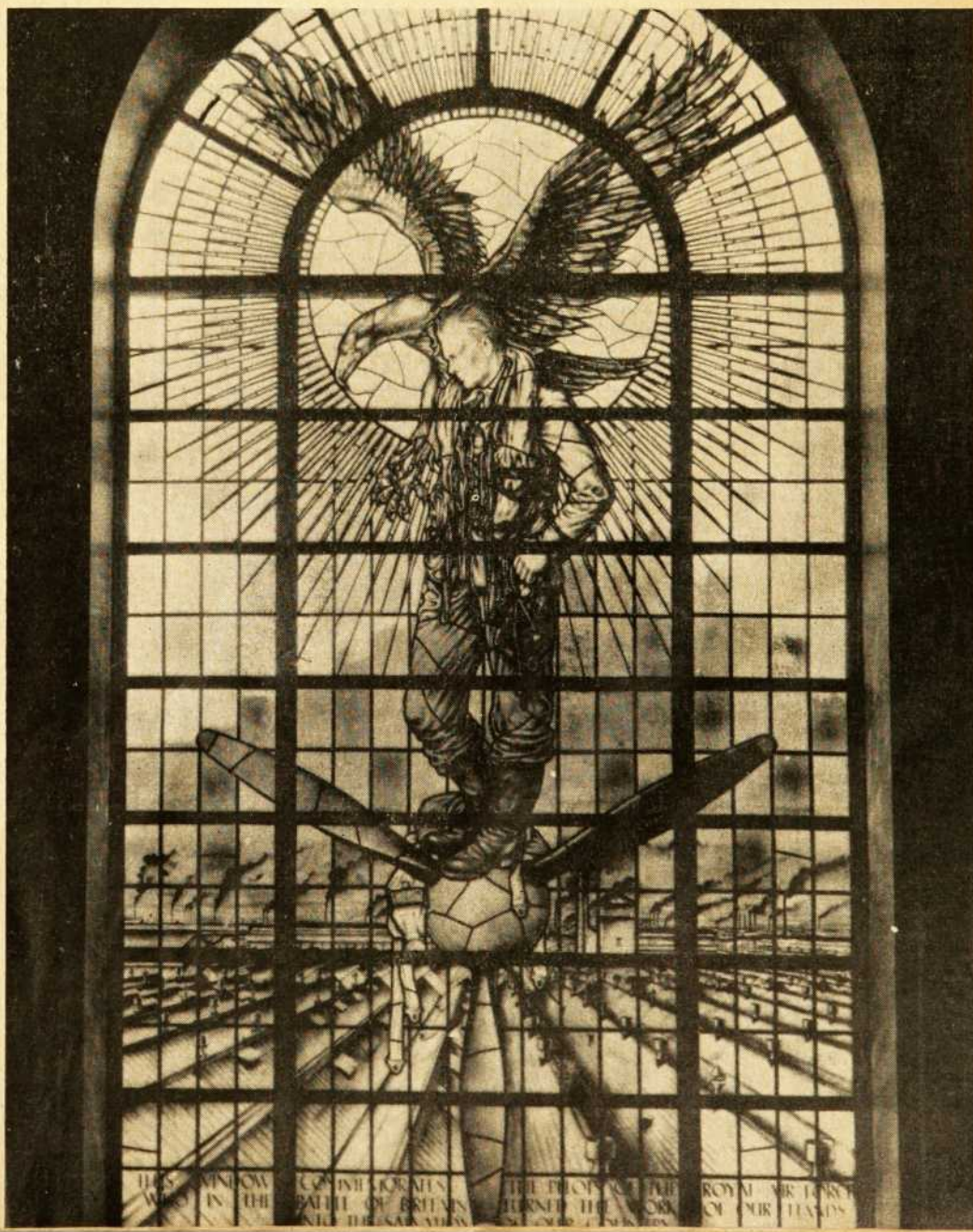
Supposons que le Monsieur, ci-dessus, soit un estivant prenant possession de la villa dont il vient de se porter acquéreur. Tout naturellement, les deux petites demoiselles d'à côté viennent, selon l'usage, souhaiter la bienvenue au nouveau voisin. Mais il arrive que les deux jumelles soient si parfaitement semblables que notre homme se demande s'il n'est pas en proie à une illusion d'optique... La légende n'affirme pas que c'est ainsi que la scène s'est produite, mais tout porte à le croire. — Ci-dessous, la baie circulaire de Cove, à Lulworth, en Angleterre, qui servit autrefois de refuge aux contrebandiers. Le poète Keats a chanté les beautés de l'endroit.



Ci-dessus, une vue originale de Paris, prise du quai d'Orléans avec, à l'arrière-plan, la silhouette de Notre-Dame. En y flânant, le touriste féru d'histoire aime à évoquer les grands événements qui s'y sont déroulés. Ici, rien de vertigineux, rien d'écrasant, tout n'est que symétrie, harmonie, et beauté. S'il est une image qui puisse susciter l'idée de capitale de l'esprit, c'est bien celle-ci. — Ci-dessous, la firme Rolls-Royce qui a si étroitement participé à la guerre aérienne de Grande-Bretagne a fait poser ce superbe vitrail dans son usine de Derby en hommage aux pilotes de la R.A.F. qui ont fait le sacrifice de leur vie aux heures les plus sombres de la dernière guerre.



Ci-dessous, mirage des palmiers et des huttes à toit de chaume au bord de l'estuaire du fleuve Congo. Bien avant l'arrivée de Stanley, les chaudrons que l'on voit à présent abandonnés servaient à la préparation de l'huile de palme par l'une des premières compagnies commerciales sur la côte africaine. Ce village indigène a nom Banane, et on conviendra qu'il ne manque pas de pittoresque.



THIS WINDOW WAS IN THE CASUALTY ROOMS OF THE ROYAL AIR FORCE WHICH SERVED THE PATH OF BRITAIN IN THE DARKENED NIGHTS OF OUR HISTORY.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Salade d'asperges

2 bottillons d'asperges
1 concombre
2 oeufs cuits durs
3 tomates
laitue et mayonnaise

Ratisser les asperges et les couper en bouts de 5 pouces de longueur en partant de la pointe. Faire cuire dans l'eau bouillante salée juste le temps qu'il faut pour les attendrir. Bien égoutter et faire mariner dans la sauce française. Dresser en couronne dans un plat rond à salade de façon à ce que les pointes soient toutes à l'extérieur. Tailler les tomates et les concombres en rouelles et déposer sur les asperges alternant tomates et concombres. Faire cuire les oeufs durs, écaler, hacher finement au tamis. Garnir d'une touffe de persil. Servir avec crème fouettée acidulée. 6 services.

Salade perfection

le jus et le zeste d'un citron
1 c. à tb. de gélatine
1 c. à tb. de vinaigre de cidre
1 c. à tb. de sucre
2 tasses de chou haché finement
1 tasse d'eau chaude
3 c. à tb. d'eau froide
1 c. à thé de sel
1 tasse de carottes crues râpées
4 olives farcies hachées

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Verser au-dessus l'eau bouillante, brasser pour la faire dissoudre, ajouter le jus et le zeste de citron, le vinaigre, le sel et le sucre. Quand le mélange a la consistance d'un sirop épais, y incorporer les carottes, le chou et les olives. Verser dans de petits moules individuels préalablement passés à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler et servir avec laitue et mayonnaise.

Ces petites salades accompagnent bien les viandes froides. 6 à 8 services.

Salade vita

2 oranges
1 ananas
1/4 de tasse d'amandes râpées
2 pêches
1/2 tasse de raisin

Peler les oranges et les tailler en rouelles épaisses en triangles. Ebouillanter les pêches pour les peler et les couper en minces quartiers. Préparer l'ananas (à défaut d'ananas frais, prendre des ananas en conserve), le couper en cubes, ajouter les raisins. Dresser sur feuilles de laitue croquante, saupoudrer au-dessus les amandes râpées et servir avec mayonnaise au jus de citron. 6 à 8 services.

Salade italienne

2 tasses de macaroni en coudes
1/2 tasse de carottes cuites coupées en dés
tomates
1/2 tasse de haricots jaunes coupés en bouts d'un 1/2 pouce
1 c. à tb. d'oignon râpé ou 2 c. à tb. d'échalotes
1/2 tasse de céleri taillé en filets
mayonnaise
1/2 tasse de pois verts bien égouttés
laitue
1/2 tasse de sauce française

Faire cuire 3/4 de tasse de coudes dans l'eau bouillante salée 25 à 30 minutes. Egoutter, rincer à l'eau froide pour éviter que le macaroni colle. Mettre dans un bol avec tous les légumes et faire macérer dans de la sauce française. Servir sur feuilles de laitue croquante avec tomates tranchées et mayonnaise au fromage. 6 services.

Salade au poulet

3 tasses de poulet cuit et coupé en cubes
1 tasse de concombre taillé en dés sans les graines
1 tasse de céleri coupé en minces filets
le jus d'un citron
1/2 c. à thé de sel
tomates
1/2 tasse de pois bien égouttés
4 c. à tb. d'huile à salade
1 c. à thé de zeste râpé
laitue
mayonnaise

Placer dans un bol le poulet, le concombre, le céleri et les pois. D'autre part, mettre dans un bol qui ferme bien l'huile, le citron, le zeste, le sel et les olives. Agiter fortement pour bien mélanger le tout et verser sur les fruits. A l'aide de 2 fourchettes, remuer pour que le tout soit imprégné de sauce et servir très froid sur des feuilles de laitue croquante. Garnir de tranches de tomates. 6 à 8 services.

Soupe aux pois à la canadienne

2 tasses de pois
1 oignon
1/4 de livre de lard salé
sel, poivre et sarriette
1 pinte d'eau

Faire tremper les pois la veille au soir. Le lendemain, faire cuire dans la même eau et ajouter une autre pinte d'eau puis l'oignon haché finement, 2 c. à thé de sel, 1/4 de c. à thé de poivre et le lard. Laisser cuire à petit feu jusqu'à ce que les pois soient réduits en purée.

La soupe aux pois réussie doit être réduite en purée. Ajouter quelques brindilles de sarriette séchée.

LA CIGARETTE ROSE

[Suite de la page 9]

les indigènes de l'Amazonie se montrent habiles à employer cet instrument redoutable. Il leur suffit d'introduire un dard minuscule avec un duvet, puis, d'un simple souffle, ils envoient ce projectile en direction de l'animal ou de la personne qu'ils désirent abattre. Mon père a vu ces Indiens à l'oeuvre, il m'a assuré qu'ils réussissaient quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent à atteindre leur cible. Leur habileté au tir à la sarbacane tient du prodige...

Pourtant ces intéressantes explications que venait de lui fournir la jeune fille ne semblaient procurer qu'un médiocre intérêt à Francis Gardner... Richard qui l'observait encore put se rendre compte qu'il promenait fréquemment un coup d'oeil furtif aux alentours, absolument comme s'il espérait découvrir une des merveilles auxquelles il venait de faire allusion au début de l'entretien...

— Vous pouvez photographier ces pièces, insista Diana...

Le reporter prit l'appareil qu'il portait en bandoulière et se munit de la lampe à magnésium qui ne le quittait jamais pour prendre ses clichés d'intérieur... A plusieurs reprises, en passant devant les panoplies et les collections qui remplissaient les vitrines des pièces voisines, une lueur aveuglante accompagna le déclin de la caméra, aussitôt suivie d'une insupportable odeur... A demi asphyxié, Richard ouvrit les fenêtres toutes grandes, le magnésium se répandant à travers la villa... Un moment suffoquée, Diana toussa à plusieurs reprises...

— Je suis navré de me montrer aussi importun, fit Francis Gardner... Mais les photos que je viens de prendre suffiront à illustrer mon article. Maintenant, il ne me reste plus, Miss Arbelle, qu'à prendre congé de vous et à m'excuser de vous avoir dérangée...

Un *shake-hand* à la jeune fille, un autre à son fiancé, beaucoup plus réservé celui-là. Le reporter se trouvait déjà sur le seuil. En moins de deux minutes il rejoignit le perron du bungalow...

— Comment! vous êtes venu à pied? s'étonna Diana pendant qu'il descendait rapidement les marches...

— J'ai laissé ma moto à moins d'un mille de là, Miss Arbelle!... J'adore faire du *footing*!...

— Le *footing* n'est pourtant pas un sport bien indiqué pour les journalistes pressés, objecta non sans raison Richard...

Francis Gardner ne parut pas avoir entendu les paroles que venait de hasarder le jeune homme, il s'en fut rapidement le long de l'allée centrale qui aboutissait à la grille. Immobiles sur le perron, les deux fiancés le virent atteindre l'entrée, puis disparaître entre les sapins qui entouraient de toutes parts la villa des Montagnes Bleues...

Alors Richard n'y put plus tenir. Pendant un long moment il n'avait dominé que difficilement son impatience: — Ecoutez-moi, Diana, cet individu ne me dit rien qui vaille... J'ai de plus en plus l'impression qu'il n'est pas plus journaliste que je ne le suis moi-même!

— Encore vos suppositions absurdes!...

— Vous avez tort de manifester une telle confiance, *darling*, insista le jeune homme... Excusez-moi, je vais essayer de filer le *gentleman*. Peut-être parviendrai-je à surprendre quelles étaient exactement les intentions qui l'ont poussé à venir vous rendre visite...

— Voyons, Richard, vous n'allez tout de même pas mettre en doute la signature de papa... Je connais son écriture...

Diana conservait toujours dans sa main la lettre qu'elle montra une fois de plus à son fiancé, mais ses arguments ne réussirent pas à convaincre le jeune homme:

— A demain, *darling*!... Je viendrai déjeuner avec vous... Mais soyez prudente et tenez-vous sur vos gardes!...

Un énorme chien-loup s'approchait en ce moment et s'en fut se frotter gentiment contre la fille de l'explorateur:

— Avec un gardien tel que Tom, vous voyez bien que je n'ai absolument rien à craindre, assura-t-elle. Il m'avertirait au moindre danger, son flair est véritablement merveilleux!

— Evidemment, je ne mets pas en doute un seul instant la vigilance de Tom, surenchérit Richard, mais on peut s'attendre au pire avec des gaillards de l'acabit de votre visiteur...

Puis, sans laisser seulement à sa fiancée le loisir de lui répondre, Richard s'en fut d'un pas rapide dans la même direction que venait d'emprunter le reporter... Sur la dernière marche du perron, Diana le vit disparaître entre les sapins... Un léger sourire où se lisait une certaine ironie effleura ses lèvres, puis, enfouissant la lettre d'introduction de son père dans son corsage, elle s'en retourna et referma la porte derrière elle, laissant le chien-loup vagabonder tout à loisir à travers le jardin.

Toutefois, la sérénité qu'affectait la jeune fille n'était sans doute point aussi complète qu'elle voulait bien le faire supposer. A peine se trouva-t-elle de retour dans le bureau où elle venait de recevoir le journaliste qu'elle ouvrit le tiroir de la table et s'assura qu'un revolver demeurerait là. Elle s'en empara, puis, lentement, elle étendit la main et retira un étui à cigarettes en argent...

Pendant quelques instants les doigts aux ongles roses de la jeune fille se promènèrent sur la surface lisse de l'étui, puis, brusquement, elle l'ouvrit... Une douzaine de cigarettes se trouvaient alignées là; pourtant un détail qui n'eût pas manqué de surprendre un étranger qui se fût trouvé à cet instant dans la pièce: ces cigarettes étaient entourées de papier rose, et leurs bouts étaient dorés...

L'arrivée de Suzanna annonçant que le dîner était prêt, vint arracher la jeune fille à ses réflexions. Elle se dirigea vers le *dining-room* tout proche et s'assit devant la table.

Au cours du repas, la négresse put s'assurer que sa maîtresse était plus pensive, et beaucoup plus absorbée que d'habitude... Parfois ses sourcils se fronçaient légèrement, elle répondait d'une voix distraite à ses questions. Sans doute son imagination vagabondait-elle vers Richard qui, dans la nuit commençante, devait continuer de suivre le journaliste. Et Diana de se sentir étreinte par une lancinante inquiétude. Son insouciance de tout à l'heure était bien morte. A plusieurs reprises, même, elle se surprit en train de prêter anxieusement l'oreille aux bruits du dehors. La nuit était déjà tombée qu'elle demeurait encore à sa place, dans une obscurité presque complète. Suzanna avait voulu allumer l'électricité. Elle s'y était opposée... Elle aimait rester à goûter la paix du soir et à respirer l'odeur balsamique des sapins que le vent apportait par la porte grande ouverte...

Dix heures sonnèrent à la pendule quand Diana se décida à secouer sa torpeur... Elle se leva et s'en fut s'accouder à la balustrade de la galerie qui entourait la villa de toutes parts... Sous le ciel étoilé, les taches sombres des sapins se plaquaient aux alentours. Au

clair de lune la jeune fille aperçut la silhouette familière de Tom qui continuait de parcourir les allées... Alors, tranquillement, Diana se reprit à goûter pleinement la paix du soir. Elle s'abandonna à la fraîche caresse de la brise...

Une heure passa... Le rectangle lumineux de la mansarde s'éteignit. Suzanne était allée se coucher comme chaque soir, laissant à sa maîtresse le soin de fermer étroitement les portes. Désormais Diana demeurait seule en face de la merveilleuse Nature qu'elle savait si fort apprécier et qui lui faisait préférer ce coin perdu des montagnes aux artères, brillamment illuminées mais combien bruyantes, de New-York ou de San Francisco!

— Comme je plains les malheureux qui préfèrent à cela les vaines agitations des villes!... murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

Un léger tressaillement la secoua pourtant et elle se redressa. Depuis un assez long moment, elle n'apercevait plus le chien-loup... A trois reprises elle siffla Tom, mais l'animal fidèle ne répondit pas comme de coutume à son appel... Alors, brusquement, la jeune fille se sentit une fois de plus obsédée par la crainte. Abandonnant la galerie, elle s'en fut vers le jardin, empruntant la direction qu'avait prise Tom la dernière fois qu'elle l'avait aperçu. Trois nouveaux appels demeurèrent sans effet. Elle allait atteindre les limites du jardin, quand, soudain, un léger cri lui échappa... A quelques pas devant elle, dans l'allée, une forme sombre et immobile se découpait sur le sable...

— Tom!... murmura la jeune fille en reconnaissant son compagnon à quatre pattes... Allons, réveille-toi, paresseux!...

Ce nouvel appel ne s'affirma pas plus efficace que les précédents, le chien-loup demeurait immobile, couché sur le flanc droit. Alors, envahie par une appréhension de plus en plus vive, Diana esquissa deux pas en avant, se pencha, puis étendant la main, elle la passa tout doucement sur le pelage de l'animal...

Tom ne frissonna pas sous la caresse de sa maîtresse. Son corps demeurait raidi et froid. Et l'anxiété de Diana s'accrut quand elle se rendit compte que le chien-loup avait cessé de vivre...

— Mon Dieu!... Ce n'est pas possible! Je suis victime d'un abominable cauchemar!...

La jeune fille put s'assurer pourtant qu'elle ne rêvait pas, c'était bien un cadavre qui gisait sous ses yeux et qu'elle s'efforçait sans succès de ramener. Alors Diana se releva... L'émotion l'oppressait. Elle se demandait pourquoi son fidèle gardien, tout à l'heure si plein de vie, avait été aussi terriblement foudroyé. Le cœur battant, elle se dit que les craintes de son fiancé se réalisaient. A peine venait-elle de se lever qu'un froissement de branches se fit entendre dans un massif voisin. Alors, sans plus attendre, pressentant un imminent péril, la fiancée de Richard Benton s'empara de son revolver, puis, le braquant dans la direction de l'endroit où elle avait perçu le bruit suspect, elle murmura d'une voix que l'inquiétude faisait légèrement trembler:

— Qui que vous soyez, sortez, ou je tire!...

III — Une filature qui finit mal

RICHARD BENTON venait à peine de s'engager sous le couvert des sapins qu'il prit son revolver. Pas une seule fois il ne s'était retourné pour regarder Diana qui le suivait des yeux. Une seule pensée accaparait son esprit: rejoindre dans le plus bref délai le journaliste suspect et s'assurer de ses véritables intentions.

Le jeune homme s'arrêta quelques secondes pour attarder un coup d'oeil autour de lui. La sente s'enfonçait en-

tre les arbres, le visiteur avait laissé derrière lui, sur l'épais tapis d'aiguilles sèches qui recouvrait le sol, des traces toutes fraîches de son passage; toutefois Richard était prudent et ne tenait pas le moins du monde à être surpris, il ne reprit sa marche qu'avec une extrême circonspection. Il connaissait admirablement les alentours et savait qu'il s'était sensiblement rapproché d'un rond-point situé au centre même du bois de sapins. Sans doute était-ce à cet endroit que le reporter avait laissé sa moto...

Une force mystérieuse incitait Richard à s'assurer par lui-même si le visiteur de la villa n'avait point menti. Il conservait toujours des doutes sévères concernant la sincérité de ses intentions; le profond dépit qu'il avait surpris sur son masque quand Diana avait démenti les bruits absurdes répandus dans certains journaux, la fébrilité qu'il apportait à explorer les pièces où se trouvaient rassemblées les collections de l'explorateur, tout cela donnait évidemment fort à réfléchir.

Richard interrompit ses pensées; il apercevait en effet la silhouette de celui qu'il cherchait à rejoindre. Francis Gardner continuait de marcher d'un bon pas. Il ne soupçonnait point, certes, qu'il fût suivi; néanmoins, l'insistance qu'il mettait à se retourner et à promener autour de lui un coup d'oeil empreint de méfiance démontrait à Richard qu'il se trouvait assailli, lui aussi, par des craintes impérieuses.

L'inquiétude du fiancé de Diana ne fit qu'augmenter quand il approcha du rond-point... Dans l'obscurité commença, dissimulé derrière un sapin, il s'aperçut que plusieurs silhouettes se détachaient sur la verdure; quatre individus étaient là qui attendaient sans doute le retour du journaliste, car, à peine l'eurent-ils vu qu'ils se portèrent à sa rencontre...

Profondément intrigué, Richard reprit sa progression entre les arbres; il aperçut Francis Gardner qui rejoignait les inconnus et qui se mettait à discuter avec eux en esquissant de grands gestes... Un peu en arrière, il surprit la silhouette d'une auto grise rangée auprès du talus, à l'extrémité de la route carrossable qui venait aboutir au rond-point...

— *By Jove!* se dit le jeune homme, voilà déjà la moto transformée en conduite intérieure!... Gardner a menti, et comme un mensonge en entraîne toujours d'autres, il y a gros à parier que mes pressentiments étaient fondés...

Le jeune homme reprit son avance en rampant, les cinq hommes continuaient de s'entretenir et ne se doutaient toujours point de sa présence. Usant de prudence, il parvint donc à atteindre un des grands pins situés autour du rond-point. Se collant contre le tronc et se faisant tout petit, conservant son Colt dans sa main, il prêta attentivement l'oreille...

Tout d'abord, Richard ne put saisir qu'un murmure confus; pourtant à mesure que la conversation se poursuivait, les cinq individus, rassurés par la quiétude persistante, se mettaient à parler plus fort:

— Attention! Il y a le chien! fit l'un d'eux...

— Le chien ne pèsera pas lourd avec cette arme, objecta le journaliste...

Francis Gardner tira de la poche de son imperméable un minuscule objet que Richard ne put distinguer, mais il comprit tout de suite ce dont il s'agissait quand il entendit Gardner expliquer:

— Pendant ma visite à la villa j'ai pu mettre la main sur cette minuscule sarbacane et sur le dard empoisonné qu'elle contient... Diana Arbell et son fiancé n'y ont vu que du feu... Il suffira donc de s'approcher à peu de distance de l'animal et de lui envoyer le dard... La moindre égratignure est mortelle...



Super-délectable!
SUCCULENTE TRESSE FARCIE DE CONFITURE

Faites cette exquise pâtisserie avec la nouvelle levure SÈCHE rapide!

Voici un dessert succulent! N'attendez pas d'avoir des invités: faites-le tout de suite—facilement, rapidement, avec la nouvelle Levure Sèche Fleischmann qui lève vite. Cette merveilleuse levure conserve toute sa vigueur dans votre armoire!

Imaginez la commodité! Finis ces gâteaux de levure qui se détériorent et perdent trop vite leur activité!

Plus besoin de garder la levure au réfrigérateur. La nouvelle Levure Sèche Fleischmann's Royal garde toute sa vigueur jusqu'au moment de servir!

Vous verrez comme c'est facile de cuire avec de la levure et vos résultats seront merveilleux. Achetez aujourd'hui une douzaine d'envolopes de Levure Fleischmann's Royal qui lève vite et gardez-les dans votre armoire!

SUCCULENTE TRESSE FARCIE DE CONFITURE
(Recette pour deux grosses tresses)

- Portez au point d'ébullition
- 3/4 tasse lait
- 1/4 tasse sucre granulé
- 1 1/2 c. à thé sel
- 3 c. à soupe shortening
- Retirez du feu et laissez tiédir. Entre temps, mesurez dans un grand bol
- 1/2 tasse eau tiède
- 1 c. à thé sucre granulé
- et brassez jusqu'à dissolution du sucre. Parsemez le contenu de
- 1 enveloppe de Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite.
- Laissez reposer 10 min., PUIS brassez bien. Incorporez-y le mélange refroidi de lait et sucre et
- 1 oeuf bien battu
- Incorporez
- 2 tasses farine à pain tamisée une fois
- et battez lisse. Ajoutez
- 2 1/4 tasses (environ) farine à pain tamisée une fois
- Versez la pâte sur une planche légèrement farinée et pétrissez-la lisse et élastique. Mettez-la dans un bol graissé; badigeonnez-en le dessus de beurre fondu. Couvrez et laissez lever au double du volume dans un endroit chaud, à l'abri des courants d'air. Dans l'intervalle, combinez ensemble
- 1 oeuf légèrement battu
- 2 c. à soupe crème
- 3/4 c. à thé vanille
- 1 1/4 tasse cassonade (légèrement pressée)
- 1/4 tasse miettes de pain sec tamisées
- 1 tasse d'avelines hachées fin
- 1/3 tasse d'écorces confites hachées

Abattez la pâte, divisez-la en 2 portions égales et formez en boules lisses. Abaissez au rouleau chaque boule en un morceau de 10" x 7"; détachez la pâte. Badigeonnez chaque morceau de

2 c. à soupe de beurre mou et parsemez du mélange dans lequel entrent les avelines. Commencant sur le sens de la longueur, enroulez chaque morceau de pâte à la manière d'un gâteau roulé; fermez les bords et les bouts. Roulez maintenant en morceaux de forme oblongue mesurant 12" x 6"; détachez la pâte. Coupez chaque morceau en 3 bandes sur le sens de la longueur, jusqu'à un pouce d'un des bouts. Tressez ces bandes, fermez-en les bouts et repliez-les sous les tresses. Placez sur tôles graissées. Graissez le dessus, couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez à four modéré (375°F.) environ 25 minutes. Laissez refroidir et remplissez les interstices des tresses avec de la confiture épaisse ou de la crème de butterscotch. Glacez et parsemez d'avelines hachées gros.



Une fois débarrassés du chien-loup, vous savez ce qui nous reste à faire. La négresse n'est pas bien redoutable, nous la réduisons au silence...

— Et nous contraindrons la petite à nous avouer l'emplacement de la cachette où son papa a dissimulé ses trésors, fit un troisième personnage qui tournait le dos à Richard...

Le fiancé de Diana frissonna. Il comprenait combien ses inquiétudes s'affirmaient fondées. Les pires perspectives qu'il avait envisagées tout à l'heure se réalisaient. Pendant quelques instants, il eut l'idée de revenir rapidement en arrière et de prévenir la jeune fille du terrible danger qui la menaçait; pourtant la curiosité qu'il éprouvait de connaître plus exactement les intentions et les plans des malfaiteurs, le clouèrent sur place. Il s'immobilisa encore contre le tronc d'arbre, l'oreille au guet... Maintenant, la voix de Francis Gardner se faisait entendre, très nette :

— La petite reconnaissance que je viens d'effectuer m'a permis de m'assurer que nous pourrions agir avec le minimum de risques. La négresse une fois hors d'affaire, la petite se trouvera à notre complète discrétion...

— Reste à craindre qu'elle se montre un peu trop discrète, objecta l'un des gredins... Somme toute, tu es revenu bredouille...

— Sans doute, mais si la belle Diana refuse de satisfaire la curiosité d'un reporter en quête d'interview, je suis bien persuadé qu'elle n'hésitera pas à nous confier la vérité quand elle saura les désagréments qui l'attendent en cas de désobéissance. Nous connaissons les moyens de faire parler les moins bavards...

— Evidemment, quand nous la menacerons de lui chauffer un peu les pieds, j'imagine qu'elle se montrera plus docile ! fit le cinquième forban avec un gros rire. Il n'y a rien de tel que la chaleur pour convaincre les récalcitrants !...

Richard eut grande envie à cet instant de se précipiter revolver en main contre les misérables; pourtant il comprit que son intervention ne pourrait être efficace. A cinq contre un, Francis Gardner et ses acolytes conservaient sur lui des chances sérieuses. Le faux reporter se retourna d'ailleurs brusquement, et déclara :

— Attention... Soyons prudents !... On pourrait nous surprendre !...

— Pas de danger, boss !... Austin monte la garde !... Si jamais il découvrait quelque chose de suspect, il s'empres-serait certainement d'intervenir et de nous donner l'alarme !...

Ces nouvelles déclarations accrurent les angoisses du fiancé de Diana. Furtivement, il regarda autour de lui. Pourtant il n'aperçut nulle part ce veillard à qui les bandits venaient de faire allusion.

— Alors, c'est bien entendu, reprit Francis Gardner après un bref silence. Je me charge du chien... Ensuite, après une petite escalade, nous nous introduirons dans la place... La petite ferme bien les portes, mais je sais qu'elle dort les fenêtres ouvertes...

— Tu m'as dit qu'il y avait un gentleman avec elle ? objecta un des gredins.

Francis Gardner sourit :

— Je sais, mais j'ai pris mes renseignements en conséquence. Le gentleman en question s'appelle Richard Benton... C'est le fiancé de Diana Arbelle. Il habite avec ses parents un cottage situé à plus de dix milles des Montagnes Bleues... Et, chaque soir, il retourne au logis paternel. En ce moment il doit être loin !...

— J'aime mieux ça !...

— En tout cas, nous n'avons pas de temps à perdre !... Arbelle revient demain de Spokane. Celui-là est un adversaire d'envergure. Il nous faut donc profiter du suprême répit qui nous est accordé... Après, la tentative s'affirmerait beaucoup plus délicate... C'est

donc bien entendu : à la faveur de la nuit, nous allons nous rapprocher de la villa. Une fois le chien supprimé nous avons les chances les plus sérieuses d'aboutir...

Maintenant, Richard se sentait suffisamment édifié. Rompant avec l'immobilité qu'il observait depuis un moment, il se rejeta sans bruit en arrière. Sa décision était arrêtée, il alerterait dans le plus bref délai sa fiancée; ensuite, quand le groupe se présenterait à la villa, il serait reçu avec tous les égards nécessaires.

Le jeune homme battit tout d'abord en retraite à reculons, ses pieds glissaient sans bruit sur l'épaisse couche végétale qui recouvrait le sol; procédant par bonds successifs, Richard allait rejoindre une sente où la marche lui serait rendue plus facile, quand, soudain, une silhouette surgit de derrière un buisson. Un individu qui se trouvait là aux aguets bondit hors de sa cachette en brandissant un cassetête. Avant même que Richard ait pu l'apercevoir, le malheureux ressentait une violente douleur à la nuque...

Le fiancé de Diana poussa un gémissement étouffé... Il tenta pendant quelques instants de réagir, mais la douleur avait été trop forte. Le décor sylvestre qui l'entourait parut exécuter une ronde frénétique autour de lui. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il tomba lourdement... Dans une demi-inconscience, il entrevit encore une silhouette grimaçante qui se penchait au-dessus de lui...

— Diana... Darling !... murmura-t-il dans un suprême effort...

Le jeune homme se dressa sur son séant... Son agresseur allait lui porter un nouveau coup. Il n'en eut pas le loisir... Richard s'effondra, évanoui. Alors, une féroce sourire se dessina sur le masque de l'agresseur, portant deux doigts à ses lèvres, il modula un sifflement strident...

Ce signal provoqua immédiatement la panique parmi le petit groupe qui arrêtait les dernières dispositions de son opération nocturne auprès du rond-point. D'un commun accord Francis Gardner et ses acolytes s'emparèrent de

leurs revolvers et bondirent dans la direction où leur camarade avait sifflé. Ils se sentirent rassurés quand ils aperçurent le coquin agenouillé auprès du corps inerte de Richard...

— Rassurez-vous, my boys. Il a son compte ! Mais nous l'avons échappé belle. Le rascal avait réussi à nous surprendre !

— C'est le fiancé ! déclara Francis Gardner en se penchant à son tour et en examinant attentivement le visage contracté de l'infortuné.

Et comme ses complices attendaient sans mot dire, Gardner leur commanda :

— Bâillonnez-moi et ficelez-moi solidement ce gaillard, vous le mettez dans un fossé... quand on le découvrira là nous serons loin et nous aurons eu tout le temps de faire notre petite visite à la gracieuse Diana !

Trois des malfaiteurs s'empresèrent d'exécuter les ordres de leur boss. D'ailleurs Richard, plongé dans la plus complète inconscience ne s'avisa point d'opposer la moindre résistance. Au bout de cinq minutes, incapable d'effectuer un seul mouvement, il était étendu dans un fossé que protégeait un épais taillis...

— S'il revient à lui demain, dans la matinée, il aura de la chance, ricana Francis Gardner.

Le misérable ne s'attarda pourtant pas à contempler la forme inerte de sa victime. La nuit tombait rapidement. Il n'y avait plus de temps à perdre; il proféra un ordre bref, et rapidement, sans bruit, les six hommes disparurent dans les ténèbres commençantes et se replièrent en rampant en direction de la villa solitaire.

IV — Seule contre six

DIANA n'était pas encore remise de l'angoisse que provoquait chez elle la mort subite et mystérieuse de son fidèle Tom. A pas rapides elle continuait de replier vers la villa. Tout à l'heure, personne n'avait répondu à sa sommation, alors, sans plus insister, désireuse avant tout de se mettre en lieu sûr, elle se mit à courir...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	8	4	7	2	6	5	3	7	2	6
0	0	A	S	E	U	P	N	N	D	M	O	N	V	A	P
5	8	4	7	2	6	5	8	3	7	6	2	8	5	7	4
Y	E	V	O	P	L	E	R	E	U	O	T	S	Z	S	O
5	8	2	7	3	6	8	4	7	2	6	5	3	7	2	8
P	E	E	R	V	I	V	U	E	Z	R	L	I	M	V	E
7	4	7	5	2	6	4	8	3	7	6	2	8	5	6	2
B	S	O	U	O	E	C	R	V	U	N	U	E	S	U	S
2	8	5	7	3	6	8	2	7	5	3	6	2	7	4	5
A	Z	I	R	E	M	E	C	S	N	J	E	E	E	R	D
8	4	7	2	6	5	8	3	7	2	6	5	3	6	2	5
N	A	R	T	R	U	C	O	A	T	A	L	I	T	E	G
5	2	6	4	8	3	6	5	2	8	6	4	5	2	8	4
E	V	E	I	O	E	U	N	I	R	R	N	T	E	E	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez de 4 et vous aurez comme clef de chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par Willam J. Miller, King Features, Inc.

Une centaine de pas séparait encore la promeneuse nocturne de sa demeure; dans sa précipitation, elle avait laissé la porte du perron entr'ouverte. Elle allait donc la rejoindre et se barricader étroitement, ensuite elle irait donner l'éveil à la négresse et elles s'efforceraient toutes les deux de téléphoner à la police et d'attendre les événements...

Tandis qu'elle achevait sa retraite, Diana croyait encore entendre la voix de son fiancé qui lui prodiguait ses prudents conseils. Elle se blâma de ne les point avoir pris en considération peu de temps auparavant. Elle était brave certes et ne s'était pas vantée quand elle avait déclaré à Richard que le danger ne lui faisait pas peur, pourtant, pour la première fois, elle éprouvait de l'angoisse, elle avait le sentiment de plus en plus certain qu'une menace pesait sur elle...

En quelques instants, la jeune fille atteignit le perron. Agile, elle gravit les marches. Elle se disposait à s'engager dans le couloir et à refermer la porte derrière elle, quand une exclamation d'effroi lui échappa. Un homme l'avait déjà précédée dans sa demeure, un individu qu'elle reconnut tout de suite au clair de lune qui filtrait à travers la verrière du vestibule :

— Comment, balbutia-t-elle... C'est vous, monsieur Gardner ? Que signifie...

— C'est moi, en effet, repartit le nouveau venu, et vous comprendrez les raisons de ma présence dans quelques instants. Pour le moment, avant d'engager un indispensable entretien, je vous serais reconnaissant de jeter sur ce canapé, qui se trouve à votre gauche, le mignon mais bien dangereux joujou que vous conservez encore entre vos doigts.

Ces paroles furent prononcées sur un tel ton que Diana songea d'instinct à se défendre; elle se raidit, mais la voix du misérable s'amplifia :

— Prenez garde, Miss Arbelle ! En ce moment je tiens braqué contre vous un Colt... Si profonde que soit l'admiration que m'inspire votre charme et votre beauté, je suis au regret de vous déclarer que je n'hésiterais pas à tirer sur vous si vous m'y contraignez !... Et je conviens que ce serait de votre part une déplorable imprudence, car je n'en veux aucunement à votre existence, pas plus que votre honneur et votre réputation ne courent le moindre danger... Je suis venu simplement pour obtenir de vous un petit supplément d'information et pour vous faire sortir de la fâcheuse réserve au milieu de laquelle vous vous cantonnez tout à l'heure. Gageons que la présence de votre fiancé en était la cause. Ce gentleman vous intimidait, mais maintenant, nous sommes tous les deux en tête à tête, nous allons bavarder comme deux bons amis !...

Lentement, Diana baissa la main et jeta son arme sur le canapé. L'infortunée comprenait toute la gravité de la situation, pourtant, s'armant de tout son courage, elle se mit à crier :

— Suzanna !... Au secours, Suzanna !...

— Pourquoi vous donner tant de peine, Miss Arbelle ! coupa Gardner, sarcastique. Actuellement votre moricaude a suffisamment à faire pour songer à s'occuper de vous ! Trois de mes amis lui rendent visite et la réduisent à une indispensable impuissance !

Gardner venait à peine de prononcer ces mots que Diana entendit des pas lourds qui rententissaient au premier étage :

— Alors, tout va bien, Ben ? interrogea Gardner sans cesser une seule seconde de tenir la jeune fille en respect avec son Colt.

— La négresse est ficelée sur son lit comme un saucisson, boss ! repartit une voix.

— O.K. ! Dans ces conditions, nous allons pouvoir causer tout à loisir ! Mais, je vous en prie, Miss Arbelle, ne restez

pas debout... Donnez-vous la peine d'entrer dans le bureau où nous nous sommes déjà entretenus dans la soirée. Nous aurons certainement des choses intéressantes à nous confier!

— En vérité, je ne vois pas quelles relations je pourrais entretenir avec un misérable de votre acabit, riposta Diana d'une voix coupante.

La jeune fille revenait peu à peu de sa surprise. Elle parvenait à dominer l'émotion profonde qui l'avait étreinte au début. Déjà les complices de Gardner refermaient leur cercle menaçant autour d'elle. Aux trois hommes venus de la chambre où ils avaient garrôté l'infortunée Suzanna se joignirent les deux autres coquins qui venaient d'entrer par la grande porte. Tous avaient les mains dans leurs poches, mais Diana devina bien vite aux mouvements qui se dessinaient au bas de leurs vestons, qu'ils s'armaient chacun d'un revolver, prêts à parer à toute tentative de fuite ou de résistance de sa part.

Pas à pas, à reculons, la jeune fille regagna le bureau, immédiatement suivie par Gardner qui modelait son allure sur la sienne et qui ne la quittait plus des yeux. Avisant un fauteuil voisin de la table, elle s'y assit. Le forban poussa un grognement approbateur et fit signe à ses acolytes de se poster dans le vestibule.

— Evidemment, je comprends parfaitement que mon attitude n'a rien de celle d'un gentleman, déclara enfin Gardner en se penchant sans façon vers sa prisonnière, mais avouez que vous avez fait preuve vis-à-vis de moi, d'une discrétion beaucoup trop grande quand je suis venu vous demander une interview.

Gardner s'arrêta pendant quelques secondes, puis se plantant carrément devant Diana et la regardant avec fixité, comme s'il voulait deviner ses plus secrètes pensées, il déclara :

— Trêve de bonnes paroles, Miss Arbelle, vous savez fort bien ce que nous sommes venus chercher ici!

— Je suis au regret de vous contredire, monsieur Gardner, mais je vous avoue humblement que je n'en ai pas la moindre idée!

— All right! Vous avez du cran, Miss Arbelle. J'aime les femmes qui ont du cran! Mais croyez-moi, votre insistance pourrait fort bien vous attirer les plus fâcheux désagréments. *Business is Business*. A quel endroit votre père a-t-il caché le diadème et le trésor des Jivaro?

— Je vous ai déjà dit, monsieur Gardner, que ce diadème et ce trésor n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelques journalistes en quête de copie. Faut-il vous le répéter avec autant de force au risque de provoquer chez vous de sévères désillusions?

Gardner eut un sourire plein de scepticisme :

— Evidemment, c'est de bonne guerre, vous n'avez aucun intérêt à propager la nouvelle. Mais, sachez-le bien, vous ne vous trouvez plus, cette fois, en face d'un journaliste désireux d'écrire un reportage sensationnel, mais en présence d'un homme qui a l'habitude d'atteindre toujours son but, quelles que soient les difficultés et les résistances qu'il rencontre sur son chemin!

Et comme sa voix menaçante ne semblait point contraindre son interlocutrice à résipiscence, Francis Gardner s'envenimait :

— Je vais être plus franc que vous, Miss Arbelle, je vais vous dire la vérité. Mon nom n'est pas Gardner. Je m'appelle Luke Grimson!

— Luke Grimson! Le gangster dont la capture est mise à prix cinquante mille dollars dans les états de Washington et d'Orégon?

— Je constate avec plaisir que vous me connaissez déjà et que vous avez entendu parler de moi. Les quelques

mots que vous venez de prononcer me prouvent nettement que vous êtes désormais fixé. Luke Grimson n'a jamais toléré qu'on se moquât de lui. Jouons donc cartes sur table, indiquez-nous la cachette, et je vous donne ma parole qu'il ne sera pas touché à un seul cheveu de votre tête!

— Fort bien! Et si je refuse? objecta la jeune fille que cette stupéfiante révélation n'avait pas paru émouvoir outre mesure.

— Si vous refusez, je me verrai contraint, la mort dans l'âme, de recourir à certains moyens de coercition. Je déteste, maltraiter le beau sexe, pourtant, quand la nécessité m'y contraint...

— Monsieur Grimson, vous êtes un misérable. Laissez-moi vous dire que vous vous leurrez en vous imaginant que la souffrance pourrait m'arracher un aveu! Une fois encore je vous assure que le diadème et le trésor n'existent pas, mais se trouveraient-ils en notre possession, que les pires supplices ne parviendraient point à me faire proférer le moindre mot.

— Hum! ricana le gangster. On est toujours très brave en paroles, mais quand il s'agit de passer aux actes, c'est une autre affaire. J'imagine que si mes camarades appliquaient un fer chauffé à blanc sur la plante d'un de vos jolis petits pieds, vous sentiriez votre belle assurance fondre comme la neige sous la caresse des chauds rayons du soleil!

Diana ne cilla point devant l'horrible menace, et pourtant, elle comprit à l'expression farouche de son interlocuteur qu'il était décidé à ne reculer devant aucun moyen pour la contraindre à la soumission. Elle se borna à déclarer d'une voix toujours très calme :

— En vérité, vous ne vous êtes pas creusé la cervelle pour trouver un supplice original! Celui que vous m'annoncez est vieux comme le monde!

— N'empêche qu'il est très douloureux et qu'il suffirait certainement que je tente cette petite expérience pour vous faire changer de ton. Vous comprendrez alors, mais trop tard, et vous souffrirez horriblement pour des bêtises...

— Pour des bêtises, vous l'avez dit, monsieur Grimson! coupa la jeune fille. Vous pouvez fouiller partout, vous découvrirez peut-être quelques *banknotes*, mais non point les richesses fauleuses auxquelles vous venez de faire allusion et qui n'existent que dans l'imagination des romanciers d'aventures! Mon père est un ethnographe il travaille pour l'amour de la science, il n'a rien de commun avec les prospecteurs ou les chercheurs de trésors. C'est dire que vous perdez un temps précieux à vouloir atteindre une chimère!

— C'est effrayant ce que vous savez mentir, Miss Arbelle! insista le gangster. Vous rendriez des points à une vedette d'Hollywood. Mais, croyez-moi, la comédie a suffisamment duré. Je vous ai parlé très amicalement, ne me forcez point à employer d'autres arguments plus décisifs.

Un furtif sourire passa sur les lèvres de la jeune fille!

— Décidément, on ne peut rien vous cacher, monsieur Grimson! Vous êtes un fameux psychologue!

La physionomie du gangster se rasséréna. L'attitude affable de Diana, le changement subtil qui se produisait chez elle le déconcertaient à la fois et le ravissaient. Il se sentait près du but.

— A la bonne heure! Je constate que vous vous décidez heureusement à entendre la voix de la sagesse, Miss Arbelle. Vous consentez à parler?

— Je parlerai peut-être, monsieur Grimson, mais auparavant, me permettez-vous de prendre une cigarette?

— Avec plaisir!

Le bandit portait déjà la main à sa contrepoche, mais Diana l'arrêta d'un geste, et lui désignant l'étui qu'elle avait

placé peu de temps auparavant sur la table voisine, elle déclara :

— J'ai horreur de cet affreux tabac que fument les hommes, monsieur Grimson! J'ai là des cigarettes d'une saveur particulière; ce sont des cigarettes roses que père me fait envoyer de Perse. Elles ont un arôme très spécial que je sais apprécier... Voulez-vous m'en donner une, please?

Le gangster ne surprit pas à cet instant la lueur malicieuse qui faisait pétiller les prunelles de sa prisonnière. Sa grosse main velue s'empara de l'étui qu'il ouvrit et qu'il tendit à Diana. Sans grande hâte la jeune fille regarda les cigarettes roses à bouts dorés qui s'aliginaient sous ses yeux, puis elle en choisit une qu'elle porta aussitôt à ses lèvres.

— Merci infiniment! fit-elle avec un sourire.

— Quelles singulières cigarettes fumez-vous là, grommela Grimson, c'est bien la première fois que j'en vois de semblables!

— Evidemment, et sans doute serez-vous plus étonné encore quand vous apprendrez certaines de leurs propriétés... En attendant, donnez-moi du feu, please!

Luke Grimson, toujours aussi empressé, s'empressa de prendre son briquet dans son gousset de gilet et de l'allumer, mais à peine la petite flamme vacillante allait-elle lécher l'extrémité de la cigarette que venait de choisir la jeune fille, que Diana murmura entre ses dents, d'une voix assez basse pour n'être point entendue des forbans qui attendaient dans le vestibule tout proche :

— Attention, monsieur Grimson! Pas un mot, pas un geste, ou vous êtes mort!

Le gangster ouvrait de grands yeux effarés. Il s'attendait si peu à une semblable injonction de la part de cette captive qu'il croyait à son entière merci.

— Vous plaisantez, Miss Arbelle...

Diana ne laissa pas le misérable achever :

— Vous entendez bien, poursuivait-elle, la cigarette que vous venez de me donner est une sarbacane en miniature... Un dard empoisonné au *curare* se trouve dissimulé à l'intérieur. Il suffirait d'un seul souffle pour qu'il vous atteigne en pleine joue. Alors, en quelques secondes, vous passeriez de vie à trépas. Rappelez-vous les explications que je vous ai fournies dans la soirée concernant les effets de ces armes étranges. Et surtout, ne vous avisez pas de donner l'alerte à vos complices et de les appeler à la rescousse. Le dard serait certainement plus rapide que vos paroles et la plus minuscule égratignure suffirait à vous conduire droit chez Satan!

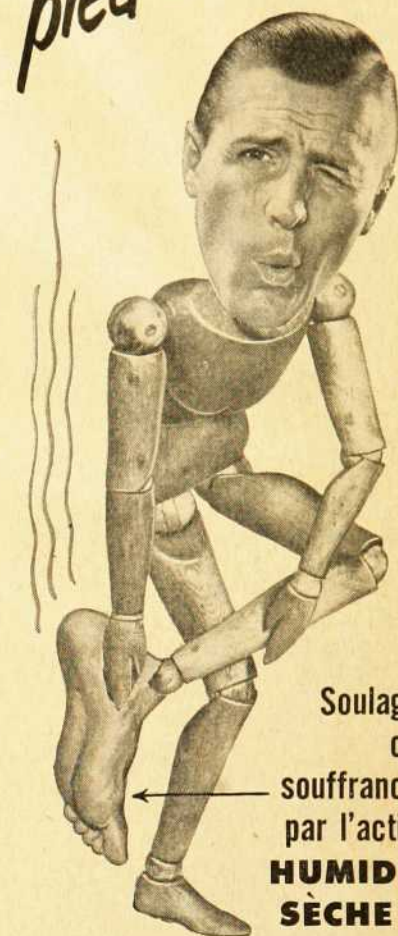
V — Diane mène le jeu

L UKE GRIMSON était devenu blême. Ses regards ne quittaient plus l'extrémité de la cigarette que Diana dirigeait vers lui, il s'aperçut alors, mais un peu tard, que le tube était creux... Alors, il ne tenta plus d'esquisser un seul mouvement. Il voyait le masque résolu de sa voisine, prête à souffler la mort à la première incartade, il savait qu'elle était décidée à accomplir sa menace jusqu'au bout. Pourtant, au bout de quelques instants, il essaya de plaisanter, une sueur froide coulait à ses tempes :

— C'est une blague, Miss Arbelle, vous n'oseriez pas...

— Nécessité oblige, monsieur Grimson! Ne m'assuriez-vous point vous-même tout à l'heure que vous n'hésiteriez pas à me griller les pieds si les circonstances l'exigeaient? Maintenant la roue a tourné. C'est moi qui tiens entre mes mains votre existence... A vous donc de vous exécuter si vous ne voulez pas être foudroyé!

Oh! mon pied d'athlète!



Soulagez ces souffrances par l'action HUMIDE-SÈCHE de

L'Absorbine Jr.

• Lorsque la torture de la dysidrose ou "pied d'athlète" vous surprend, recourez vite à l'Absorbine Jr. Son action "humide-sèche" aide à cicatrifier les crevasses, à favoriser la croissance d'une peau saine et lisse qui s'oppose au retour de l'infection. Oui, l'Absorbine Jr. est l'ennemi n° 1 de la dysidrose en Amérique!



◀ HUMECTEZ la peau entre vos orteils avec une ouate imbibée d'Absorbine Jr. Son action "humidifiante" enlève la peau morte et dissout les produits de la transpiration dont s'alimentent les micro-organismes de la dysidrose.



Rincez ensuite avec l'Absorbine Jr. Son action "asséchante" et fongicide enrayer toute croissance des fungus infectieux qu'elle peut atteindre. Achez l'Absorbine Jr. éprouvée par le temps. Aux pharmacies, \$1.25 la bouteille... Format d'essai 15¢.

Ah! mon Absorbine Jr.



W. F. Young, Inc. Lyman House, Montréal.

Le gangster fit la grimace. Il ne pouvait se consoler de se sentir si magistralement joué par la fille de l'explorateur. Comment, il avait remis lui-même à la prisonnière l'engin de mort avec lequel elle le tenait actuellement à son entière discrétion. L'aventure devenait bouffonne si elle ne s'était annoncée pour lui aussi grosse de risques!

— O.K. !... Vous êtes la plus forte, balbutia-t-il. Transigeons!

— Il n'y a point de transaction possible entre nous, coupa Diana. Vous m'obéirez, sinon, je vous le répète, vous êtes un homme mort!

La jeune fille était fermement déterminée à profiter des atouts qu'elle venait de mettre dans son jeu si dangereux; elle s'imaginait bien d'ailleurs que son adversaire, fût-il seulement libéré de la terrible menace qu'elle faisait peser sur lui, s'empressement d'appeler ses acolytes. Il convenait donc de faire vigilance et d'agir avec toute la rapidité possible. Ce tête à tête pouvait devenir exténuant à la longue; en cherchant à parlementer, Grimson pourrait trouver une occasion propice de passer à la riposte et de lui enlever la cigarette rose. Il fallait profiter de l'avantage acquis et de l'ignorance dans laquelle se trouvaient les gangsters de la déconcertante situation de leur boss.

— Déposez votre Colt sur la table devant moi, enjoignit Diana...

Grimson hésita, mais la jeune fille gonflant ses joues et faisant mine de souffler dans sa sarbacane improvisée, le bandit s'empressa de s'exécuter. De grosses gouttes de sueur perlaient à ses joues et coulaient le long de son visage, ses yeux ne quittaient toujours pas l'extrémité de la cigarette...

Diana étendit rapidement la main et s'empara de l'arme qu'avait abandonnée son adversaire. Quelques secondes encore et Grimson se trouva exposé à une double menace, celle de la cigarette et celle de l'arme à feu. Le doigt crispé sur la détente, la jeune fille dirigeait le canon du Colt contre son agresseur, puis, lui désignant le téléphone qui se trouvait à gauche, sur la même table:

— Vite! Maintenant, vous allez demander le 334 à Pendleton!...

— Le 334? Mais c'est la police! grommela le bandit...

— Sonnez et demandez, ou sinon, gare à la cigarette!

Cette simple menace suffit à rendre docile le misérable. Alors, d'une voix sourde, sous la dictée de Diana, Grimson demanda du secours à la station. A trois reprises, il s'interrompit, et chaque fois Diana dut gonfler les joues et approcher un peu plus de sa poitrine le revolver...

Un long silence suivit cette communication. Haletant, Grimson espérait toujours que ses acolytes, rendus inquiets par la prolongation de l'entretien, allaient intervenir et le libérer, mais Diana prévenait cette dangereuse éventualité, et au moment où il toussotait pour mettre ses voisins en éveil:

— Dites à vos acolytes de rester assis et d'attendre tranquillement...

Le gangster fit la grimace, mais l'attitude de son adversaire demeurait toujours aussi décidée. De sa grosse voix qui tremblait un peu, il cria:

— Attendez-moi, *my boys!*... E: surtout, ne cherchez pas à nous déranger!...

— Alors, la petite fait des confidences? hasarda Austin, gouailleur...

— Je vous dirai tout dans un moment!...

Grimson voulut profiter d'un moment où Diana semblait regarder à droite pour s'élançer contre elle... Sa main se détendit comme un ressort, du plat, il réussit à envoyer rouler la cigarette rose au bout de la pièce, mais à peine venait-il d'agir ainsi, qu'il sentit

le canon du Colt s'appuyer durement contre sa poitrine:

— Silence!... *Hands up!*...

Puis, tandis que le gredin déconfit, s'exécutait une fois de plus, la jeune fille poursuivit, ironique:

— Maintenant que vous m'avez si bien enlevé ma cigarette, monsieur Grimson, permettez-moi de vous avouer qu'elle était absolument inoffensive... Elle ne contenait pas le moindre dard... Je l'avais mise entre mes lèvres à l'envers, voilà tout, et le bout de carton doré qui l'agrémentait d'ordinaire se trouvait dirigé contre vous... C'est ce qui m'a si bien permis de réussir ma supercherie.

Le bandit esquissa un geste de révolte, il voulut se lever, mais la voix riieuse de la jeune fille insista:

— Soyez prudent, M. Grimson! Si la cigarette rose était inoffensive, il n'en est certainement pas de même de ce Colt que vous avez eu l'obligeance de me confier! Vous devez savoir qu'il se trouve soigneusement chargé. A la moindre résistance de votre part, je demeure plus décidée que jamais à vous brûler la cervelle, c'est bien compris?

Grimson, cette fois, était devenu écarlate. A la seule pensée qu'il avait été si magistralement joué, le gangster sentait sourdre en lui une colère furieuse, mais le canon du revolver s'attardait toujours contre lui. Le petit doigt de Diana caressait la détente, prêt à opérer une légère pression à la moindre tentative de résistance de sa part...

Trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi, trois quarts d'heure qui parurent plus longs qu'un siècle au gredin. A plusieurs reprises, les gangsters qui commençaient à s'impatiser et qui s'étaient mis à jouer aux cartes dans le vestibule, interpellèrent leur chef... Le bandit, menacé de mort par sa courageuse voisine toujours en éveil, ne put leur répondre que par des paroles vagues.

Et la conclusion que Grimson n'avait pas prévue se produisit. Un fort contingent de policiers, venu de Pendleton, envahit la villa. Surpris, les bandits ne purent opposer qu'une faible résistance à ces assaillants imprévus. Les uns après les autres, ils durent se rendre à merci. Quand le chef des *constables*, le sergent O'Kelly, pénétra dans le bureau, une scène peu banale l'attendait, celle de Diana maintenant toujours en respect le gangster déconfit...

— Vite, demanda la jeune fille. Passez-lui les menottes... Je me sens tout engourdie à force de jouer au « tableau vivant »!...

— *By Jove!* C'est notre ami Grimson! s'exclama O'Kelly en reconnaissant le gangster... Vous pouvez vous vanter d'avoir accompli du bon travail, miss Arbell! Vous avez gagné la prime promise pour la capture de ce forban!...

Lorsque toute la bande fut mise dans l'impossibilité de nuire, Diana raconta à la suite de quelles circonstances elle avait pu procéder à un aussi déconcertant changement de la situation. Son récit déclencha l'hilarité générale, hilarité qui se poursuivit quand Suzanna, que deux *constables* venaient de délivrer de son bâillon et de ses liens, apparut au milieu du vestibule, les cheveux ébouriffés, poussant des cris à fendre l'âme... La jeune fille dut se fâcher pour la convaincre qu'elle n'avait plus rien à craindre...

Retrouvé à la suite des aveux des bandits, Richard fut arraché à son tour à sa pénible situation et libéré... Quatre semaines après, il épousait Diana. L'histoire de l'arrestation de Grimson fit un bruit énorme dans les journaux, et l'on parle encore dans l'état de Washington, de l'histoire du gangster insaisissable qu'une simple petite cigarette rose permit de conduire au fauteuil électrique pour y subir le juste châtement de ses crimes...

JEAN VOUSSAC

UNE PECHE DE NUIT

[Suite de la page 10]

le marché! Faut pas apprendre le même jour. Si le coeur vous en dit, ça sera pour un autre coup...

— A eu tort de payer d'avance, ricana *in petto* L'hôtelier, le mousse aux cheveux gris. Le père Thin, elle le connaît pas encore.

Et un diable en jupons, la fin de tout!

La dame n'insista point, comme si elle eût eu une idée de derrière la tête.

Vivement intéressée, semblait-il, par ce sport si nouveau, elle se contenta de surveiller la manoeuvre.

Dès qu'on eut dépassé le lazaret de l'île Tatihou, et le vent durcissait peu à peu, le patron arrêta le moteur, par souci d'économie, et hissa la voile, puis le foc et le tape-cul. Le picoteux, dont la course avait un brin molli et qui ne courait plus guère que sur son erre, se remit à fendre la lame d'une étrave frémissante, en soulevant une double crête d'écume que la lune argentait. On commençait à approcher des lieux de pêche, du côté de la pointe du Hommet.

Bien qu'étrangère au pays, la dame semblait s'orienter parfaitement et s'étonnait de la direction prise.

— Dites, mon ami, nous filons vers le nord-ouest, si je ne m'abuse? Ce n'est pas ce qui avait été convenu.

Le père Thin tenait bon la barre, pour rester dans le vent. Il vérifia son cap.

— On peut rien vous cacher, ma belle dame. V'là le feu de Jonville bâbord arrière, à c'tte heure.

— Il était pourtant entendu que vous pêchiez le maquereau entre Tatihou et Saint-Marcouf, à la hauteur d'Aumerville, et même plus au sud?

— C'est tout ce qu'il y a de vrai, à part que c'est la roussette, vu que le maquereau ne se pêche que de jour. Mais, depuis à matin, les vents ont tourné, imaginez-vous... Au fond, ce qui vous intéresse c'est de pêcher du poisson. On va filer les lignes, et vous allez en voir, je vous le promets. Et plus que vous n'en mangerez jamais de votre vie, je l'jure!

Mais l'inconnue ne l'entendait pas de cette oreille. Elle commença à élever la voix.

— Et si ça me plaît, à moi, de voir pêcher la roussette où nous avions dit?

— En ce cas, fit placidement le père Thin, faudra vous mettre d'accord aussi avec le baromètre, vu qu'il a viré de l'eau au sec et que la roussette a aussitôt tourné de bord, comme de juste. Ça sera pour une autre fois, faut vous faire une raison...

La dame s'impatisa soudain et, avec un nuance de menace:

— Chose convenue, chose due. Je n'ai pas discuté votre prix pour embarquer. Aussi je vous conseille de respecter vos engagements sans plus tarder. Dans votre propre intérêt...

Le bonhomme avait assujéti sa barre au double noeu et il filait déjà ses lignes, en compagnie de son aide. Il se retourna, avec un gros rire.

— C'est-i' vous qui commandez l'Espérance, des fois? Ou bien...

Il n'acheva point, le rire cloué dans la gorge. Lâchant soudain ses lignes, il commençait à lever les bras en l'air, imité tout de suite par son matelot, sans comprendre. Droit sur eux, le canon d'une mitrailleuse luisait dans le bleu clair de la nuit. Une mitrailleuse que braquait fort gaillardement la dame.

— Pour l'instant, je crois que ça va être moi, déclara la passagère d'une voix tranquille, sans dévier d'un pouce son axe de tir.

Elle s'était dressée, debout, à l'arrière, prête à arroser les deux hommes d'une salve brutale.

— Et maintenant, veuillez exécuter mes ordres, avec exactitude. Demi-tour, moteur en marche, et direction des îles Saint-Marcouf, tout de suite!

Le père Thin parut hésiter. Pour le convaincre, l'inconnue lâcha immédiatement un peu plus haut que sa tête, une rafale qui déchira l'air comme une soie.

— Vingt dieux! gémit le bonhomme. En plein dans ma voilure! Une toile toute neuve!

— C'est un avertissement. Le prochain coup, je tire dans le tas.

Mais le patron avait compris. Une folle sûrement, une folle dangereuse, à laquelle il fallait pour le moment céder. Il se dépêcha d'amener la voile, aidé par son marin qui n'avait plus un poil de sec, puis de remettre le moteur en route.

— Allumez la lampe de pont! commanda la dame, qui tenait maintenant à y voir clair.

Une vive lumière éclaira tout de suite la barque. Le vieux découvrit alors que sous le suroît, la dame s'était masqué le visage d'une sorte de cagoule, ce dont il ne s'était pas aperçu au moment de l'embarquement. Cela lui donna bien davantage à réfléchir que la mitrailleuse, en même temps que cela lui fit un peu peur.

— Une femme gangster, pensa-t-il. Mes deux mille balles me coûtent cher...

— A présent, montrez-moi comment on coupe le gaz et comment on met le moteur en marche.

Le vieux marin s'exécuta, sans discuter.

— Bon! Il ne vous reste plus qu'à filer tous les deux par l'écoutille et à faire les morts. Je vous préviens charitablement: le premier qui risque un oeil sur le pont, maintenant, je le brûle!

Les deux hommes s'enfourmèrent précipitamment par la trappe.

— Et n'essayez pas d'attirer l'attention de quiconque! Au premier geste, au premier cri, je coule la barque, et vous avec!

Le démon! C'est le démon! marmonna le père Thin. Ah ben, on m'y reprendra à embarquer des inconnues!

A voix basse, assis sur un tas de toiles et de lignes qui encombraient l'étroite cambuse, le matelot ricana.

— Je te l'avais-t-i' pas dit, patron? Emmener une fumelle pour la pêche, c'est pas du travail sérieux. Nous v'là ben, à c'tte heure, avec c'tte saprée gouine qui va nous coller au sec, ou nous couler comme des rats!

Le vieux réfléchissait.

— J'crois guère, parce qu'elle y passerait aussi. Mais Dieu sait qu'elle peut avoir dans le tintouin, cette enragée!

— Pour moi, estima L'hôtelier, je parie qu'elle a voulu pirater ton picoteux. Elle va nous débarquer aux îles Saint-Marcouf, qui sont quasi désertes et, ni vu ni connu, les deux couillons sont embeurrés!

— Voler mon picoteux? Pour qui en faire? Un yacht, à la rigueur, on comprendrait... Non. Elle doit avoir d'autres idées en tête. Mais Dieu sait quoi!

Du temps s'écoula. On n'entendait guère que le ronron régulier du moteur et les gifles de plus en plus brutales qu'assénait la lame le long de la carène, au fur et à mesure que le bateau gagnait la haute mer. Dans leur route à rats, les deux hommes n'étaient pas fiers.

— Y aurait-il un moyen, dit Lhôte-lier après un long silence. Le tuyau à mazout qui alimente le moteur passe là derrière juste à la portée de la main. J'vas l'cisailier.

— Avec tes ongles ?

— Nenni. Avec c'te pince, que je trachais depuis tantôt huit jours et que j'avais oublié ici, par providence. Alors, le moteur s'arrête et, comme la coquine est incapable de naviguer à la voile, faudra bien qu'elle nous fasse remonter sur le pont. A ce moment, tu détournes son attention, je l'i saute dessus, vu que je suis le plus souple. Et je la fous à la mer !

Humilié par la double défaite, Lhôte-lier en tenait pour les solutions brutales. Mais le père Thin bénéficiait d'une plus solide pondération d'esprit, comme d'un sens plus aigu de la légalité.

— Jusqu'à présent, ton programme, ça pourrait coller. Mais défense de toucher à un seul cheveu de la garce !

— Je me gênerai, peut-être !

— C'est-i' toi qui commandes ? Ou moi ?

— Ni l'un ni l'autre... C'est le diable !

Ils s'attelèrent à leur besogne, tâchant de dessouder le tube à mazout, tout au moind de la démancher. Ce n'était guère facile de travailler dans cette soute, où ils devaient se tenir en croupetons. Au bout d'un quart d'heure d'efforts, ils durent y renoncer : la mécanique tenait bon. Mais soudain, comme s'il se fût associé à leurs angoisses, le moteur cala net.

— Une panne, par chance.

— A moins que la damnée fumelle n'ait coupé l'allumage...

Dans ce bout de cale noire, où ne pénétrait nulle lumière, pas même la pâle clarté de la lune, ils ne savaient que penser. Ils entendirent d'abord la vague qui déferlait sur un rivage inconnu. Au bruit dispersé des lames, le père Thin conclut qu'on devait avoir accosté quelque havre. Puis des pas résonnèrent bientôt au-dessus de leurs têtes, sur le pont, des pas d'hommes, solides et bien chaussés, mais sûrement point des pas de gens de mer.

— Pas panne, constata le bonhomme qui gardait une ouïe fine. A c'tte heure, v'là qu'elle embarque ses gars. I's vont pas tarder à nous balancer au jus, dès qu'on aura repris la mer et gagné le large... Cette fois, mon pauvre vieux, je crois bien qu'on peut graisser nos bottes et dire le *De profundis*...

Ni l'un ni l'autre n'éprouvait exactement un sentiment de peur, bien sûr, de vieux marins qui bourlinguaient depuis toujours, et avaient écopé de pas mal de coups durs. Mais la mort misérable qui les menaçait à présent les frappait comme une déchéance. S'être laissé jouer par une femme, le père Thin n'en décollerait pas :

— Saprée garce ! L'emportera pas en paradis !

— Faudra prévenir saint Pierre dès qu'on y débarquera, ce qui ne tardera guère.

— i ferai ta commission. Parce que toi, mauvais gars, t'auras d'abord quelques années de purgatoire à tirer...

Ils plaisantaient, pour se donner mutuellement du courage, mais ils auraient payé cher pour être ailleurs.

Soudain, une lueur brève mais fulgurante jaillit par les interstices de l'écoutille. D'instinct, les deux hommes courbèrent davantage encore le dos, attendant une détonation qui ne vint point.

— On dirait un éclair de chaleur. I' ne « câline » pourtant pas.

— L'temps n'est pas à l'orage. Les vents soufflaient d'amont, quand on est parti.

De nouvelles lueurs se succédèrent à court intervalle, flèches silencieuses, des éclairs blancs toutde suite vola-

tilisés. Les deux hommes étaient rudement perplexes.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien f... là-haut ? s'interrogeait le vieux mousse.

— Pourvu qu'i's n'collent pas le feu à la baraque ! On s'rait rôti comme des rats.

— C'est tout de même pas l'eau qui manquerait pour éteindre !

— Oui. S'ils déverrouillaient l'écoutille. Mais ça n'a pas l'air de faire partie du programme.

Le père Thin, malgré tout lucide, tâchait de comprendre.

— Pour moi, c'est aux îles Saint-Marcouf qu'on vient d'atterrir, bien qu'elle y ait mis du temps, la souris...

— Des fois que la dame aurait décidé d'y pêcher le homard ?

— Ou d'y prendre du tabac anglais de contrebande ?

— Tu rêves, mon père Thin. La contrebande ça ne se pratique plus aux îles, mais dans l'arrière-boutique des bistros... Mais quoi, alors ?

— Une idée... Vois-tu que la femme serait en combine avec les danqué-cheunnes ?

— Les Fritz des îles, les démineurs ?

— Dame ! Tout boches qu'ils sont, et même tout volontaires pour le déminage, c'est tout de même des prisonniers. Et un prisonnier, ça ne pense censément qu'à s'évader.

— Du coup, t'as p'êt' mis le doigt dessus, patron !

Plus le père Thin y réfléchissait, et plus l'hypothèse lui paraissait des plus vraisemblables.

— Parbleu oui, ça doit être ça ! L'étrangère, après tout, je l'i jamais vu le portrait. Quand on a traité, c'était déjà la tombée de la nuit, et elle portait voilette. Moi, vieille bête, je m'intéressais plus à ses fafiots qu'à sa goule. Mais t'as remarqué les précautions qu'elle a prises pour qu'on la reconnaisse pas ? La pêche de nuit au clair de lune, c'est pas une fantaisie de Parisienne, comme je l'avais cru. C'est un *prétèque*... Un *prétèque* pour se faire conduire aux abords des îles. Le voilà, le but. Madame est en rapport avec les frisés. A c'tte heure, les gars sont sur le pont, à se fiche de nous, sacrédié ! Elle va les débarquer dans un port au beau mitan de la nuit, et jouer la fille de l'air avec eux ! Je commence à y voir clair. A respirer mieux itou. Parce que, si c'est ça, elle a dû verrouiller l'écoutille par en dessus. On restera enfermée là-dedans comme serins en cage, jusqu'au jour. Il ne nous manquera plus que d'appeler les gars du quai pour qu'ils nous délivrent...

Le compagnon hochait la tête. — On aura l'air fin, nous deux, à l'ouverture...

— Bien sûr, mais on aura gardé sa peau. Et le picoteux avec ! Ça vaut bien quelques sacrifices d'amour-propre et ça ne sera jamais qu'une marée de fichue...

Mais Lhôte-lier ne perdait pas le nord.

— Pour toi. Moi, je suis que le matelot. J'ai rien à voir là-dedans. Faudra bien que tu m'indemnisés de la marée ratée !

Le père Thin eut un haut-le-corps.

— T'es pas fou ? T'indemniser ? Et puis quoi encore ?

— Dame ! Tout ce qui arrive, c'est ta faute ! C'est pas moi qui l'ai embarquée, ta marquise. Tu m'as même pas demandé mon avis... Rappelle-toi, c'est c'ti-là qui casse les oeufs qui les paie...

Ça, c'était le bouquet ! Devant d'aussi exorbitantes prétentions, le père Thin commença à faire feu des quatre fers et à élever la voix. Il ne pensait plus guère aux menaces de tantôt, à la mitraille pointée vers sa poitrine, à la rafale lâchée dans la toile neuve, à la mort par immersion qu'ils venaient d'é-

viter. Ce qui l'exaspérait maintenant, c'était cette absurde mise en demeure de son matelot qui voulait lui laisser sur les reins tous les frais de l'expédition.

— Ah mais, garçon, ça ne se passera pas comme ça ! J'irons devant le tribunal de mer. Un inscrit s'embarque toujours pour le meilleur et pour le pire. On a couru ces risques ensemble ; ensemble on les partagera. Le droit de mer, moi, je connais que ça ! Et je te le ferai bien voir si tu persistes !

Le ton de la discussion s'éleva vite. Ils échangeaient à présent des jurons et des gros mots, prêts à se prendre aux cheveux, sans même s'apercevoir que le moteur avait été depuis longtemps remis en marche et que le picoteux reprenait sa course vers une destination inconnue.

Dans leur cambuse, guère plus grande qu'un apprenti d'ascolier, les deux marins faisaient du bruit comme quatre.

Soudain, l'écoutille s'entr'ouvrit et une voix rude leur tomba du ciel, une voix d'homme, énergique et bien timbrée.

— C'est pas bientôt fini, ce chahut ? Où est-ce que vous vous croyez ?

Une voix pas du tout allemande. Bien française, avec une pointe de gouaille presque parisienne. Le père Thin ne comprenait plus. Mais en même temps, il reprenait confiance, quoique l'accent un brin faubourien de cette voix l'exaspérait un peu, dans la mesure où les Normands n'ont jamais aimé les horsains.

— Où que c'est qu'on se croit ? re-pri-t-il en écho. Mais chez moi, parbleu, sur mon bateau ! C'est plutôt à moi de vous demander ce que vous y faites, à c'tte heure !

— Rien de plus facile, les amis. Sortez de là, si vous voulez qu'on vous explique...

Les deux marins ne se le firent pas dire deux fois. Un peu courbaturés, ils escaladèrent l'échelle verticale, dont quelques barreaux seulement les séparaient du pont. Le jour s'était déjà levé et, là-bas, le soleil émergeait de l'horizon calme, comme une moitié d'orange posée sur un plat de jade.

Pas très rassurés, ils glissèrent un regard prudent autour d'eux. Leur bateau, guidé d'une main habile, celle de la dame inconnue, accostait précisément au bout de la jetée de Saint-Vaast, à l'endroit même où ils avaient six heures plus tôt, embarqué l'étrangère. Et la dame elle-même amarrait le navire à un gros anneau de fer rouillé, pas du tout maladroitement, ma foi. Elle était jolie, la mâtime, presque pimpante malgré la nuit blanche.

Autour d'elle, trois gentlemen, calmes et impassibles, surveillaient la manœuvre et semblaient l'arbitrer. Le père Thin les jaugea d'un rapide coup d'oeil en dessous. Pas du tout l'air de gangsters, du moins tels qu'on les représente à l'écran, même pas des durs. D'allure sportive, et plutôt l'apparence de gens du monde, d'après l'idée que le vieux pêcheur s'en faisait. En tout cas, rudement bien vêtus, de riches étoffes anglaises comme on n'en voyait plus à Cherbourg, depuis trente-neuf. Un type immense d'une quarantaine d'années, maigre comme un cent de clous, rasé comme un clergyman, avec des lunettes en or, ma parole, les deux autres plus jeunes et drôlement trapus. Rien à faire pour tenter de leur allonger un coup de savate ou essayer une de ces prises de lutte enseignées jadis au quartier des fusiliers marins, au temps de son service. Et puis, deux vieux contre trois gaillards dans la force de l'âge, le père Thin avait déjà compris l'inutilité d'un combat.

— Je voudrais tout de même bien savoir de quoi il retourne ? fit-il en s'efforçant de gonfler la voix après un

Protégez vos cheveux et cuir chevelu contre le Soleil d'été!



L'été abîme votre chevelure et votre cuir chevelu. Voilà pourquoi vous avez besoin de la protection supplémentaire de Vitalis et du "Traitement de 60 secondes". Il suffit de 50 secondes de friction revivifiante pour (1) stimuler le cuir chevelu (2) prévenir le dessèchement (3) débarrasser des pellicules libres (4) aider à freiner la chute excessive des cheveux.

Une belle chevelure avive les Plaisirs d'été!



Peignez pendant 10 secondes et admirez les résultats. Vos cheveux sont lustrés... et ils resteront en place. Pas d'apparence "pom-madée" car Vitalis ne contient que de fines huiles végétales. Procurez-vous Vitalis aujourd'hui même. Conditionnez votre chevelure et cuir chevelu pour les mois d'été.

employez
Vitalis
et le "traitement de 60 secondes"

Plusieurs spécialistes de l'épiderme prescrivent deux des ingrédients de base de Vitalis dans les cas de cuir chevelu desséché et pelliculeux. Le traitement "Vitalis" stimule le cuir chevelu, prévient le dessèchement.



TROIS FORMATS
29¢ 54¢ 99¢

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

NOTRE FEUILLETON

LA DUCHESSE INCONNUE

No 10

par PAUL D'AIGREMONT

DEPUIS sa mort, mon fils a voulu le remplacer dans les soins qu'il me prodiguait. Il a trouvé à s'occuper ici, par certaines améliorations qu'il a apportées dans nos étables, et dans la confection de nos fromages, qu'il surveille lui-même chez les bu-ronniers d'alentour; ma belle-fille, de son côté, affirme, par dévouement sans doute, que cette vie lui plaît.

— Vous paraissez fort heureuse, dit Jeannine de sa voix grave; votre regard, votre physionomie me disent, d'un autre côté, combien vous êtes bonne et loyale; votre nature honnête, autant que le calme bonheur dont vous jouissez, doit certainement vous disposer à l'indulgence vis-à-vis de ceux qui souffrent. Voulez-vous en donner une preuve à de pauvres désespérés qui viennent vous implorer comme leur suprême ressource?

La brave femme avait un peu pâli; l'accent profondément triste avec lequel Jeannine avait brusquement prononcé ces paroles l'impressionna vivement.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle, madame, que puis-je faire?... Mais, certainement... vous pouvez être sûre... enfin, de quoi s'agit-il?

— D'une chose fort insignifiante pour vous, et très grave pour nous.

— Insignifiante ou non, qu'importe? Quand la mère Auréjac a un service à rendre, elle ne craint pas de se compromettre, chacun ici sait cela.

— Oh! merci, madame, merci; si vous saviez quel bien vous me faites! Voici de quoi il s'agit:

« Il y a une vingtaine d'années de cela, vous receviez, dans votre hôtel de Paris, une femme du Midi, extrêmement belle et riche qui s'appelait Mme de Lézignac.

Mme Auréjac, assise vis-à-vis de Jeannine, sur un des grands fauteuils, écoutait, les mains appuyées sur ses genoux et les yeux fixés sur la jeune fille.

Au nom que prononça celle-ci, elle fronça les sourcils.

— Mme de Lézignac, reprit-elle, lentement, je ne me souviens pas!...

Le cœur de Jeannine eut un battement capable de l'étouffer.

Elle ne se souvenait pas! L'infernale malchance qui poursuivait Margot ne se laisserait-elle donc jamais?

Mais Etienne, moins impressionnable que la tragédienne, avait eu subitement une idée.

Eglantine, dont les aventures galantes devaient certainement être tout aussi nombreuses à Paris qu'à Violaines, se faisait à coup sûr désigner en voyage par un nom qui n'était pas le sien.

— Madame, dit-il aussitôt, la personne dont nous vous parlons devait très bien, pour des raisons particulières, ne pas vouloir qu'on sût qui elle était; elle peut donc parfaitement avoir remplacé ce nom de Lézignac par un autre; mais voici son portrait, et, en très peu

de mots, ce que nous attendons de vous.

Et, comme l'ancienne maîtresse d'hôtel, les sourcils froncés et les yeux fixes, ne répondait pas, absorbée qu'elle était par les efforts que tentait sa mémoire rebelle, un silence de quelques minutes se fit.

Mais elle s'aperçut, tout à coup, qu'Etienne, la croyant distraite, ne continuait pas.

— Parlez, monsieur, lui dit-elle; je cherche à soulever le voile que de longues années écoulées ont jeté sur cette partie de ma vie; mais je vous écoute très attentivement quand même, et je vous jure que, si lorsque vous serez parvenu à raviver mes souvenirs, le but que vous poursuivez me paraît honnête, je vous aiderai de toutes mes forces.

— Merci, madame, nous y comptons. Je vais tout simplement vous mettre au courant de la triste catastrophe qui nous a fait penser à vous, et les explications que nous vous donnerons vous feront en même temps connaître le résultat que nous désirons obtenir.

« Cette Mme de Lézignac a rapporté d'un de ses voyages une petite orpheline, qu'elle a prétendu avoir adoptée par charité.

« Mme de Lézignac, quoique mariée à un très honnête homme, avait une conduite si irrégulière que, dans le pays, personne n'a voulu admettre sa version; tout le monde, au contraire, a été persuadé que la petite étrangère était la propre fille, et non la protégée, de celle qui se disait simplement sa bienfaitrice.

« On racontait cette chose tout haut, si haut même que l'enfant, après l'avoir entendue maintes et maintes fois, a grandi avec cette idée et s'y est habituée au point qu'aujourd'hui elle n'en veut pas démordre, alors que son honneur et peut-être sa vie dépendent de la conviction contraire. Les preuves les plus convaincantes, telles par exemple que la parole d'honneur du docteur Donneau, ne peuvent ébranler sa conviction.

Mais, à ce nom du docteur Donneau, Mme Auréjac avait vivement porté la main à son front.

— Ah! s'écria-t-elle, le docteur Donneau... vous dites que le docteur Donneau soignait votre Mme de Lézignac?...

— Oui, affirma Jeannine, et cela pendant près de dix ans, au moins.

— Attendez! Attendez! s'écria l'ancienne maîtresse d'hôtel, je me souviens! je me souviens!... Mon pauvre mari avait déjà, à cette époque des crises de la maladie à laquelle il a succombé plus tard, et c'est en voyant le docteur Donneau venir chez nous que j'ai eu l'idée de le consulter pour lui.

Jeannine était toute palpitante.

— C'était une créature superbe, fit-elle pour aider au souvenir de l'Auvergnate, grande, très grande même.

— Avec un profil de médaille antique, ajouta Etienne, une noblesse, une tournure, une démarche qui impressionnaient tout le monde.

— Oui, oui, je me la rappelle... Mais c'est de la marquise dont vous me parlez-là!...

— La marquise? interrogea Jeannine.

— Eh oui! fit Etienne, qui, connaissant la vieille histoire du pays, croyait qu'Eglantine, en voyage, s'était parée du titre qui appartenait jadis au nom qu'elle portait; la marquise de Lézignac...

— Non, ce n'est pas de Lézignac, le nom était plus doux...

— Plavès, peut-être?

— C'était plus doux.

Etienne chercha de nouveau.

— Ne serait-ce pas Candale? interrogea-t-il, au bout de quelques secondes.

Mme Auréjac répéta lentement, et à plusieurs reprises, ce dernier nom.

— Candale... faisait-elle, en scandant chaque syllabe. Candale... c'est possible... oui, peut-être bien...

« Cependant, je dois vous avouer que cette consonance ne me revient pas complètement... mais il y a si longtemps de cela!

— Oh! madame! fit Jeannine, en joignant les mains, je vous en supplie, cherchez, cherchez encore... Elle était belle, paraît-il, admirablement belle.

— Oh! ce n'est pas ce qui manquait, chez nous, les femmes jolies et riches, car il en venait, à l'hôtel, un peu de tous les pays!

— Mais cette marquise, dont vous parliez tout à l'heure, que savez-vous?

— Des détails qui ne vous serviront à rien; du reste, le souvenir que j'ai d'elle est extrêmement effacé; je me rappelle surtout qu'elle était malade, fort malade même, et que le docteur Donneau venait la soigner.

La voix de Mme Auréjac maintenant était toute changée: elle hésitait, semblait chercher ses paroles... Ce n'était plus la même femme qui parlait.

Est-ce que le premier moment d'expansion passé, la prudence, bien connue du paysan et du montagnard, reprenait le dessus?

C'était à redouter; et l'Auvergnate, mise en défiance par l'ignorance où étaient les jeunes gens du nom de celle dont ils s'informaient, ne voulaient probablement plus rien confier dans ce moment-là.

Avec sa remarquable finesse, Jeannine pressentit l'écueil.

— Oh! madame, recommença-t-elle, les mains jointes, ne nous refusez pas! Faites un effort surhumain! Forcez votre mémoire à s'ouvrir devant ces souvenirs du passé. Du reste, comme je ne veux pas que vous puissiez soupçonner nos intentions, voici en quelques mots tous les détails de l'affaire qui nous a conduits près de vous.

« Mme de Lézignac se trouve accusée, dans ce moment-ci, d'un horrible crime: l'empoisonnement d'une jeune femme, mariée avec un individu qui, pendant de fort longues années, et sans qu'aucun doute soit possible à ce sujet, a été son protégé.

« L'enfant qu'elle a autrefois adoptée est devenue une grande et belle jeune fille, qui a toutes les qualités et toutes les vertus, surtout celle du dévouement.

« Mme de Lézignac, désignée par la justice comme la coupable, a eu l'adresse de faire retomber une partie des soupçons sur l'enfant qu'elle dit avoir recueillie. Cette infamie ne l'a pas disculpée; mais, sa filleule a été accusée de complicité, et toutes deux, aujourd'hui, sont en prison.

« Elle pourrait en sortir, de cette prison, la pauvre petite! Elle n'a qu'un mot à dire pour cela, nous en sommes tous persuadés; mais, ce mot, elle ne veut pas le prononcer, parce que, se croyant la fille, et non pas la filleule de Mme de Lézignac, elle suppose que tout ce qui aggrave sa situation décharge d'autant la coupable.

— C'est très beau, fit Mme Auréjac, dont les traits quelque peu rigides jusque-là s'attendrissaient visiblement, c'est très beau, mais comment vous intéressez-vous autant à cette jeune fille, madame, puis-je le savoir?

— Volontiers; Mlle Marguerite est la fiancée de mon frère!... de mon frère qui est un artiste de grand talent, mais qui, dans ce moment-ci, en Amérique, ne peut défendre celle qui lui est chère! Il reviendra néanmoins dans quelques mois, et je voudrais lui éviter ce désespoir de la voir prisonnière et accusée!

« Pour arracher Marguerite à sa prison, j'ai déjà tenté l'impossible.

« M. Donneau a non seulement envoyé une déclaration écrite à la justice, mais il m'a, à moi, donné sa parole d'honnête homme que Mme de Lézignac, qui a été sa cliente pendant plus de dix ans, était atteinte d'une maladie qui la condamnait à une stérilité absolue, et l'empêchait matériellement d'être la mère de Marguerite.

« Mais cette déclaration ne suffit pas à ma pauvre petite amie; elle prétend que la science peut se tromper, et, pour se décider à parler, elle exige que nous lui apportions le nom de sa mère véritable. Hélas! hélas, où vais-je le trouver, ce nom?

« A Paris, la police avait été impuissante à donner sur vous la moindre indication; en dépit de tous les obstacles, vous le voyez, je suis ici!... mais, quelle déception!... mon Dieu!...

« Je croyais si fermement que vous nous donneriez un renseignement, un indice, un rien... qui pût nous mettre sur la voie des nouvelles démarches à tenter... Tout est inutile!... Ma pauvre petite amie est bien perdue, et mon frère Jacques, au retour, en mourra de chagrin!...

— Eh bien! non, interrompit Mme Auréjac, définitivement conquise, il ne sera pas dit que vos larmes me laisseront indifférente; le peu dont je suis capable est à votre disposition.

— Ah! s'écria Jeannine, vous savez quelque chose, nous sommes sauvés!

— Ne vous réjouissez pas encore, ce n'est rien de bien extraordinaire. J'ai tout simplement conservé, ici, ou plutôt mon pauvre mari a eu la manie de rapporter de Paris les livres de compte de notre gestion.

« Nous allons consulter ces vieux registres; peut-être y trouverons-nous les renseignements qui vous sont utiles; peut-être, hélas! aussi, ne renfermeront-ils rien du tout.

Commencé dans l'édition du 10 juin 1950.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Elle se leva tout aussitôt, et, ouvrant une des deux grandes portes qui se voyaient au fond de la pièce, elle appela :

— Migotou ?

Une vieille paysanne, du même âge à peu près que sa maîtresse apparut au bout de quelques secondes.

— Va là-haut, lui ordonna Mme Auréjac, fais-toi aider de Léonard, ou d'un autre, et rapporte les livres de Paris.

La paysanne disparut, et, moins d'un quart d'heure après, elle revenait, portant deux ou trois gros livres sous son bras.

On les plaça sur la grande table du milieu, et Mme Auréjac en parcourut les pages, tandis qu'Étienne et Jeannine, placés de chaque côté, suivaient anxieusement son travail des yeux et lisaient les noms en même temps qu'elle.

Subitement, un même cri s'échappa des lèvres des deux jeunes gens, pendant que de son doigt fin et blanc Jeannine montrait ce mot :

« Marquise de Montlezun. »

« De Montlezun, redit Mme Auréjac, ah ! oui, maintenant, je me souviens ! Je la revois, en effet, comme si elle était devant mes yeux, et je me rappelle parfaitement qu'elle est venue à cette époque-là avec une toute petite fille.

— Une, ou deux ?

— C'est confus dans mon souvenir ; mais Mme de Montlezun était une fort grande dame, tellement habituée à se faire servir, que nous la prenions pour une créole. Tout le temps que duraient ses séjours à l'hôtel, Migotou était spécialement attachée comme femme de chambre à sa personne ; car cette fille que vous venez de voir est ma soeur de lait, et elle ne m'a jamais quittée. Elle a conservé une mémoire prodigieuse ; nous allons l'interroger, peut-être se souviendra-t-elle ?...

On appela de nouveau la paysanne. Ah ! oui, elle se souvenait, en effet.

Une dame qui parlait très peu et était encore moins généreuse, tout en se faisant servir comme pas une ; mais, en revanche, elle recevait de fréquentes visites, et les gens qui venaient la voir ainsi ne marchandait pas les pourboires.

Tout cela intéressait peu Jeannine, qui coupa court aux racontars de la montagnarde.

— Vous rappelez-vous, lui demanda-t-elle, en l'interrompant vivement, si cette Mme de Montlezun est jamais venue à l'hôtel avec deux petites filles, l'une plus âgée que l'autre ?

— Oh ! oui, madame ; mais la marquise est d'abord arrivée avec la petite demoiselle, l'aînée, et même je me rappelle d'une chose qui a beaucoup intrigué tous les gens de l'hôtel : c'est que cette enfant dormait toujours, même en marchant.

« Madame est arrivée tard, a passé la nuit seulement, et est repartie le lendemain de fort bonne heure ; trois jours après, elle est revenue, mais la petite fille dormait plus que jamais. Mais, Madame, qui n'était pas capable de se chauffer ni de porter un paquet de sa chambre à la voiture, soutenait sur son cou une autre fillette, qui n'avait certainement pas un an. Toutes ces choses ont paru drôles ; on en a longtemps parlé chez nous.

On feuilleta le registre, et les souvenirs de Migotou se trouvèrent confirmés ; la marquise de Montlezun, en effet, arrivée de Bordeaux, avait couché à l'hôtel, dans la chambre no 12, et elle était repartie le lendemain matin sans dire où elle allait.

Trois jours après, elle était revenue, dans une voiture de place, portant le numéro 15.167.

— D'où venait-elle ? demanda Jeannine.

— Je ne le sais pas, déclara Migotou ; mais elle était toujours allée sur

quelque navire, car l'aînée des petites filles avait eu le mal de mer, et j'ai dû nettoyer ses vêtements, qui étaient tout souillés.

— Et vous n'avez rien entendu, interrogea encore Jeannine, les yeux brillants ; vous n'avez rien compris ; sur aucune malle vous n'avez vu nulle indication ?

— La marquise n'avait qu'une petite valise, madame, et cette valise, elle l'avait probablement conservée avec elle, car elle ne portait aucune mention de gare ou de pays.

— Attendez, dit Mme Auréjac, nous allons peut-être en savoir davantage encore ; car, évidemment, Mme de Montlezun est partie tout exprès pour aller chercher cette enfant, et ne l'a pas recueillie d'une façon accidentelle sur son passage, comme elle a voulu le faire croire.

« Retourne là-haut, continua-t-elle, en s'adressant encore à la paysanne, et rapporte-moi le petit livre violet.

Et comme Étienne, intrigué, dissimulait à peine sa curiosité :

— Oui, continua l'ancienne maîtresse d'hôtel, il y a à Paris une manière d'agir, des trucs, comme on les appelle, auxquels tous ceux qui sont dans les affaires doivent se soumettre.

« Ainsi, chaque fois qu'un cocher amène un voyageur dans un hôtel, on a l'habitude de lui donner un pourboire,

faire pour les autres, Jeannine ferma les yeux.

Dans sa tête, son sang bourdonnait, et il eût été possible de compter les battements de ses tempes ; les secondes lui paraissaient des siècles !...

Enfin, la voix d'Étienne s'éleva :

— Gare de l'Ouest, dit-il.

Jeannine se pencha anxieusement à son tour :

— Et après, murmura-t-elle, après... n'y a-t-il pas autre chose ?

— Non, voyez vous-mêmes...

— Ah ! mon Dieu ! c'est tout !... c'est tombant de toute la hauteur de son espérance. Que voulez-vous que nous devenions ?... C'est si vague... Gare de l'Ouest...

— Et qu'importe ? interrompit Étienne, c'est peu de chose, soit ! mais nous savons toujours deux détails essentiels, deux choses qui corroborent encore les souvenirs de la marquise de Blanquefort, qui vous a dit, vous vous le rappelez, avoir vu beaucoup de navires.

« Il y a vingt ans, Mme de Lézignac est allée, dans un court voyage de trois jours, dans une petite ville maritime, exprès pour chercher Margot ; cela ne peut plus laisser de doutes.

« Dans cette ville, on arrive par la gare de l'Ouest ; eh bien ! avec ce peu d'indications, quand nous devrions visiter l'un après l'autre tous les vil-

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Dans le premier chapitre, nous avons vu qu'à la suite d'une enquête, on a démontré que Lucie Lesparre a bel et bien été empoisonnée. On arrête donc Mme de Lézignac, femme séduisante et sans scrupule, de même que son ami Justin Lesparre, mari de la victime. Vient les rejoindre bientôt, Margot, fille adoptive de Mme de Lézignac qui, pour se défendre, a porté des accusations contre la première.

Chemin faisant, l'auteur nous fait assister, par une vue rétrospective, à une scène, où Laurent Bergès et sa femme Véronique héritent du nom et de la fortune du marquis de Lézignac, qui, sur son lit de mort, craint que son nom ne lui survive, son unique fils l'ayant renié et définitivement quitté pour l'Amérique. Mais, il a pris bien soin de leur faire jurer, et de transmettre ce serment de génération en génération, si jamais un des descendants de son fils revenait en France et réclamait son nom et sa fortune, de les lui remettre, tout en gardant une partie de la fortune.

Dans le troisième chapitre, en reprenant le fil de son récit, l'auteur nous révèle que les amis de Margot, convaincus de son innocence, et craignant qu'elle ne se sacrifie stupidement pour Mme de Lézignac, qu'elle croit être sa mère, entreprennent de déchiffrer l'énigme de sa naissance.

qui n'est, en définitif, qu'une sorte de prime, et il y a même des cochers qui finissent par faire presque partie d'une maison.

« A la fin de l'année, outre le pourboire de chaque jour, on donne encore une récompense à ceux qui ont conduit le plus de clients à l'hôtel.

« Comme chez nous les choses se faisaient très honnêtement et en toute justice, nous avions l'habitude d'inscrire ces arrivées avec le numéro de la voiture et l'indication de la gare où la personne avait été prise. Tous ces détails étaient fournis par le cocher lui-même.

« A moins d'extraordinaire complication, il est probable qu'en feuilletant le petit livre des cochers nous saurons à quel endroit le numéro 15.167 avait pris la marquise de Montlezun.

Jeannine joignit les mains :

— O chère madame ! s'écria-t-elle, après tant d'épreuves, il me semble que le bonheur d'avoir un renseignement certain ne va pas pouvoir nous arriver.

— Pourquoi ? Les événements finissent toujours bien par obéir à ceux dont la volonté est assez puissante pour les diriger ; et vous me paraissez dans cette catégorie-là, madame.

L'artiste ne répondit pas.

Migotou venait de déposer le livre sur la table, et Mme Auréjac s'appretait à le parcourir comme elle venait de le

lages du littoral de France d'abord, tous ceux de la côte anglaise ensuite, est-ce que nous n'arriverons pas à trouver le renseignement qu'il nous faut ?

« Debout, Jeannine, ayez du courage ; quelque chose me dit que nous réussissons et que Mlle Marguerite et Jacques Landry nous devront tous deux le bonheur, à vous comme à moi.

La parole à la fois convaincue et vibrante du jeune homme avait non seulement relevé le courage de Jeannine, mais enthousiasmé Mme Auréjac, qui, ainsi que toutes les natures primitives, droites et expansives, était facile à remuer.

— Que ne pouvons-nous partir ce soir même ! s'écria Jeannine. Il y a tant de distance d'ici au bord de la Manche ! Ah ! nous n'y arriverons jamais !

— Si j'étais plus jeune, répondit Mme Auréjac, je vous proposerais de partir avec vous ; les montagnards passent pour posséder une certaine dose de perspicacité, et je serais si heureuse de mettre la mienne au service d'une cause aussi belle que la vôtre !

— Merci, madame, dit Jeannine, mais je vous assure que vous avez déjà fait beaucoup pour nous, en nous donnant l'indication de jour et même de direction que nous avons maintenant.

« Grâce à cela, nous réussirons peut-être !...

— Ne voulez-vous pas passer deux ou trois jours avec moi ? demanda Mme

Auréjac, après le dîner qu'elle avait offert aux deux jeunes gens.

— Non, répondit Jeannine, vous savez bien, n'est-ce pas, que dans la prison de Violaines, il y a une jeune fille qui, follement, compromet son honneur et sa vie ?... Chaque minute qui s'écoule, en augmentant le danger qu'elle court, me semble comme une violation de mon devoir. Je vous en supplie, ne nous retenez pas ; plus tard, si jamais notre tâche est remplie, nous... nous...

Elle s'interrompit brusquement, et, la gorge un peu serrée, tandis que sa voix également était moins distincte, elle ajouta :

— Je reviendrai, je vous le jure !

— Eh bien ! je n'insiste pas, car je comprends votre délicatesse et vos scrupules ; mais alors, allez vous coucher tout de suite, vos chambres sont prêtes ; la vôtre, ma chère enfant, est à côté de la mienne, au premier étage ; vous devez être fatiguée, et vous avez encore une longue course à faire demain matin.

Jeannine suivit Mme Auréjac, tandis que Migotou conduisait Étienne dans une chambre d'amis, située au rez-de-chaussée, derrière le salon.

Après avoir examiné si rien ne manquait à la jeune fille, discrètement l'ancienne maîtresse d'hôtel la quitta.

Elle lui avait donné la pièce qu'occupait sa belle-fille, lorsque celle-ci passait la belle saison au refuge.

IV

L'avocat de Margot

DEPUIS la visite de Jeannine, la marquise de Blanquefort n'était plus la même.

Sa conscience, un instant troublée, avait repris toute son énergie et toute sa clairvoyance.

Oui, Jeannine avait raison ; il fallait sauver Margot !... Là était le devoir ; mais il fallait la sauver en dépit d'elle-même et sans avoir à se prononcer contre celle qui devait lui rester sacrée, malgré ses erreurs et peut-être ses crimes.

Anne avait d'ailleurs dans Gratien le plus généreux et le plus adorable de tous les amis.

C'était bien maintenant que le jeune homme tenait son serment ; qu'Anne était la chair de sa chair, et cela, mille fois plus encore dans le malheur qu'elle ne l'avait été dans la joie.

Malgré l'extraordinaire bouleversement de sa vie, la jeune femme avait trop de cœur et de délicatesse pour s'y tromper un seul instant ; aussi, la visite de Jeannine lui avait montré le salut de Margot comme un but à atteindre, elle se jeta vers cette idée de toutes les forces de sa nature aussi ardente et aussi entière que celle de Gaëtan, malgré la couche d'originalité et de froideur dont elle essayait de s'envelopper, ainsi que son père l'avait fait toute sa vie.

Mme Dansaus lui fut d'un précieux secours.

La marquise avait la plus grande confiance dans le tact et l'honnêteté de la mère d'Étienne.

— Non, lui dit un jour l'excellente créature, Margot n'est pas la fille de Mme de Lézignac ; j'ai eu à mon service une femme de chambre qui était restée dans votre maison depuis la naissance de votre frère jusque bien longtemps après l'arrivée de l'orpheline.

« Quelque habile qu'ait été Mme de Lézignac, elle n'aurait jamais pu cacher sa grossesse à cette fille, qui était, du reste, des plus intelligentes.

« Vous avez entendu Mlle Noyelle... je vous garantis, moi, que les affirmations de cette Justine étaient tout aussi catégoriques que celles du docteur de Paris.

« Donc, si cette pauvre petite n'est pour Mme de Lézignac qu'une fille d'a-



**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

doption, vous ne pouvez pas, vous, ma chère enfant, la seule qui l'avez protégée et aimée depuis qu'elle est au monde, vous ne pouvez pas accepter son héroïque sacrifice.

— Ah! s'écria alors Anne, convaincue, vous avez raison! J'aurais dû partir avec votre fils et Jeannine à la recherche de ce nom, qui me rendra peut-être cette enfant bien-aimée!

Mais Mme Dansaus secoua légèrement la tête.

— Non, dit-elle, votre place est ici, auprès des deux prisonnières, l'une, à qui votre cœur appartient; l'autre, qu'un cruel et rigide devoir vous ordonne de ne pas quitter.

« D'ailleurs, Margot a toujours besoin de vous; le notaire et Mme de Lézignac ont déjà choisi leur avocat, avec lequel ils confèrent journellement... Mais Margot! Margot n'en a pas... et l'époque du jugement approche... et il faut, hélas! tout prévoir!... même que Jeannine ne pourra pas être de retour.

— Vous croyez?

— Je ne crois rien; je redoute et j'ai peur.

— Mme Dansaus a raison, ma chère Anne, affirma Gratién à son tour; nous avons, vis-à-vis de cette enfant, si cruellement éprouvée par la faute des nôtres, le devoir de ne rien négliger. Or, qui vous dit que son honneur d'abord, sa vie peut-être, ne seront pas compromis par la faute d'un avocat d'office, c'est-à-dire du premier individu, sans tact et sans talent qu'on lui donnera comme défenseur?

« Nous devons garantir Margot de ce nouveau danger; il faut que nous lui trouvions quelque homme de cœur, capable de partager notre appréciation sur elle, et surtout, de la faire entrer dans l'esprit des juges.

« Vous connaissez le pays, ma chère enfant, Mme Dansaus le connaît aussi, cherchez, voyez vous-même à qui nous pouvons nous adresser.

— J'ai vécu fort retirée, mon cher Gatién, vous le savez, dit Anne, tristement; malheureusement, j'ai vu peu de monde; mais j'ai entendu dire cependant, qu'à Toulouse, et même à Agen, il y avait des avocats de grand mérite.

Gratién se retourna vers Mme Dansaus.

— Et vous, madame, pouvez-vous, personnellement, nous recommander à quelqu'un?

— Oh! oui! répondit-elle; je connais celui qui, avec un talent au-dessus de tous les talents, un cœur, une énergie, un tact comme personne, a également passé par de telles tortures qu'il est capable de tout comprendre, de tout juger, de tout ménager.

— Partons, madame! s'écria le jeune homme, partons tout de suite! Nous sommes riches, Dieu merci! les uns et les autres et nous pouvons également rémunérer ses peines et ses soins!

— Il est aussi riche que vous, répondit tristement Mme Dansaus, et, malheureusement, ses amis affirment qu'il a juré de ne jamais plus plaider.

— Ah! mon Dieu! s'écria Anne, mais vous parlez de Jacques Descat, n'est-ce pas!... De Jacques Descat, le mari de cette adorable femme, dont tout le pays a connu autrefois les malheurs et admire aujourd'hui la bonté et les vertus.

— Précisément. Je suis parente avec M. Boutin, leur ami intime.

— L'ancien président du tribunal de Roqueberre?

— Oui, celui qui a donné son nom et sa fortune au second fils de Jacques et de Marianne; peut-être cette recommandation, d'un côté, l'extraordinaire malheur de notre pauvre petite prévenue, de l'autre, tout cela touchera-t-il ces gens à la nature si grande et si généreuse? Dans tous les cas, nous pouvons essayer.

« Jacques Descat et sa femme Marianne de Sauvétat habitent une superbe résidence à quelques kilomètres de Roqueberre; allons lui demander de compatir à notre peine; ils l'ont connu la douleur tous deux, peut-être auront-ils pitié de la nôtre.

— Est-ce qu'il faut que j'aille avec vous? demanda Anne.

— C'est indispensable, répondit Gratién.

— Allons, fit la jeune femme, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues, gravissons le calvaire jusqu'au bout. Ah! pourvu que les dernières étapes ne soient pas au-dessus de mes forces!

Elle cacha sa figure dans ses mains et demeura un instant immobile; au mouvement de ses épaules, on voyait qu'elle sanglotait.

— Si une chose peut vous consoler, dit doucement Mme Dansaus au bout de quelques minutes, ce doit être d'abord l'idée de faire du bien à cette pauvre petite qui, si généreusement, se sacrifie, sans vous marchander ni son désespoir ni sa honte!... Puis ensuite vous verrez quelles consolations cette admirable femme, qui s'appelle Mme Jacques Descat, trouvera dans son cœur pour remonter votre courage.

Elle a encore plus souffert que vous, celle-là qui s'est laissé condamner à vingt ans de travaux forcés pour sauver l'honneur de son frère mort.

— Allons, dit Anne, partons, je suis prête.

— Pardon, madame, objecta encore Gratién, est-ce que M. Descat n'est pas député?

— Oui, c'est vrai, et il habite Paris tout le temps des sessions; mais dans ce moment-ci il est à Roqueberre, et je vous garantis qu'il ne passe pas ses vacances en dehors du pays, qu'il aime et où il est si profondément estimé par tous.

Douze ans et plus passés sur la splendide beauté de celle que nos lecteurs ont connue sous le nom de Marianne de Sauvétat, loin de l'atténuer, l'ont au contraire admirablement développée.

Comme Mme Dansaus l'a dit à Anne de Blanquefort, Jacques Descat est adoré aux environs de Roqueberre et le bien qu'il a fait est immense.

Il est maintenant député de son pays; ses discours à la Chambre sont remarquables et remarquables.

Marianne, dans son petit hôtel du parc Monceau, le seconde et fait de sa maison le lieu de rendez-vous des artistes, des lettres, des penseurs, de tout ce que Paris renferme d'intelligent et d'honnête.

Cinq grands enfants grandissent autour d'eux; Lucien, l'aîné, ressemble à sa mère, M. de Boutine a, en effet, donné tout ce qu'il possède au second; le troisième est le portrait vivant de Jacques; quant aux petites filles, elles rappellent toutes les deux la chère petite morte qui, la première, a éveillé dans le cœur de Marianne les sentiments maternels: l'aînée le porte, ce nom bien-aimé de Marguerite, et personne, dans la famille, ne s'étonne de la tendresse infinie que lui prodigue la jeune femme; la deuxième, un tout petit bébé qui a les cheveux blonds et les magnifiques yeux de sa mère, se nomme Chériffa.

La maison est grande, confortable et spacieuse; les oeuvres d'art la peuplent de tous côtés; l'éminence sur laquelle est bâti le château permet de découvrir au loin une quantité considérable de pays.

Sous ces grands arbres, plusieurs fois centenaires, au milieu du calme et de la joie qui l'entourent, Jacques, toujours éperdument épris de sa femme, se repose des fatigues de Paris, et s'occupe exclusivement, avec elle, d'élever la petite famille dont il est si fier.

Il a tenu sa promesse, et depuis les assises, restées à jamais fameuses dans le pays, nul tribunal ne l'a plus revu à sa barre, nul accusé n'a pu obtenir d'être défendu par lui.

Dans sa voiture, la marquise de Blanquefort, toute bouleversée d'angoisses, se demandait si, pour elle, le jeune député voudrait trahir son serment et oublier la promesse qu'il s'était faite.

— Il faut d'abord nous adresser à Mme Descat, conseilla Mme Dansaus, si nous pouvons parvenir à toucher son cœur, nous réussirons certainement, car son mari ne lui refuse rien.

On introduisit les visiteurs dans un petit salon, dans lequel les anciens familiers de la maison de Sauvétat eurent reconnu, mêlés avec un pieux respect, tous les objets qui avaient appartenu à Lucien Sauvétat, à la pauvre petite Marguerite, au général de Sauvétat et à Chériffa, la fille des cheiks arabes.

Mme Dansaus, qui avait maintes fois entendu parler de ces choses par M. de Boutin, expliquait leur origine à Anne, qui, trop enfant lors du procès de Marianne, ne se souvenait pas en avoir entendu parler.

Les superbes peaux de bêtes sauvages; les grandes tentures aux couleurs éclatantes emmêlées d'or et d'argent; la guitare de nacre incrustée d'or; la croix d'honneur du général de Sauvétat; les grands meubles de chêne qui étaient dans la chambre de son frère Lucien; le petit pupitre sur lequel Marguerite, enfant, avait appris à écrire; le piano, dont les touches d'ivoire avaient si souvent traduit les regrets et les sanglots de son pauvre cœur blessé; tout cela était rassemblé dans le lieu où Jacques et Marianne passaient leur vie, lorsqu'ils étaient dans le pays. Anne, les larmes aux yeux, examinait tout cela.

Comme elle comprenait bien ce culte ardent du souvenir éternel, qui faisait que le mari et la femme vivaient constamment avec la mémoire de ceux qui avaient poussé si loin tout ce qui était sacrifice et abnégation?

Ne comprendrait-elle pas le désespoir d'Anne, elle dont le cœur avait été tout aussi déchiré et froissé que celui de la jeune femme?

La marquise de Blanquefort était debout, pensant à ces choses, tout en regardant la croix d'honneur du général de Sauvétat, celle que Mme Marie-Aimée, la religieuse, avait conservée à la détenue de Cadillac, tout le temps qu'avait duré son séjour dans la maison centrale.

Un bruit léger comme un souffle fit tourner la tête à Anne.

Au milieu des draperies mal relevées, la silhouette élégante de Mme Jacques Descat apparaissait.

Le bonheur, le calme, l'amour dont elle était entourée, avaient adouci les contours de sa beauté toujours souveraine, mais jadis un peu sévère.

Les yeux étaient plus doux et plus veloutés; la bouche, en souriant, mettait comme un voile de grâce et de charme sur l'ensemble de cette figure, dont le temps avait respecté la jeunesse et la pureté.

La maternité n'avait pas déformé ce corps aux lignes toujours admirables; au contraire, en le développant, elle lui avait donné une plénitude qui était le dernier mot de la perfection.

— Vous ne me connaissez pas, madame? commença la marquise.

Marianne l'interrompit.

— Vous vous trompez, madame la marquise, dit-elle: je vous connais, et je dois ajouter que c'est avec joie que je vous vois franchir le seuil de ma maison, car vous êtes malheureuse, et vos douleurs sont de celles qui ne peuvent me laisser indifférente.

La voix était chaude, à la fois vibrante et douce; elle enveloppait comme d'une caresse; elle faisait plus en-

core : en allant droit au coeur, elle le réconfortait.

— On m'avait dit que vous étiez bonne, recommença Anne, très émue : on ne m'a pas abusée.

— Ce n'est pas difficile : je suis heureuse. Mais, avant de l'être, j'ai passé par un dur et sanglant chemin ; j'ai connu la honte, le découragement, la lutte ; j'ai vu plus d'une fois la voie du devoir s'obscurcir, et mon âme, pliant sous le poids d'un chagrin au-dessus de mon courage, vouloir lâchement reculer.

« J'étais dans une impasse terrible : mon frère était mort, je devais sauvegarder son honneur, et, pour en arriver là, je bravais le coeur de l'homme que j'aimais...

« Chère madame, continua Marianne, qui ne parlait évidemment de ces choses que par excès de délicatesse, et pour donner confiance à la pauvre éprouvée, chère madame, celui que vous aimez est debout à vos côtés, il partage vos peines et ne vous accusera jamais... Que de force vous devez puiser dans cette seule idée !

— C'est vrai, balbutia la jeune femme, en jetant un regard d'amour vers son mari, c'est vrai ?... Mais, l'accusée... est ma mère !...

Rien ne saurait dépeindre le sentiment d'accablement et de confusion avec lequel Anne prononça ces trois mots.

— Oui, répondit presque malgré elle Marianne, oui, vous avez raison, c'est horrible !

— Horrible !... horrible !... reprit Anne, vous l'avez dit !... Ah ! que ne suis-je, moi, innocente, accusée et vilipendée à la place d'eux tous !... La sérénité de ma conscience me soutiendrait, et Gratien ferait ce qu'a fait votre mari, madame, il m'admire, ne douterait pas de moi une seconde, et m'aimerait mille fois davantage !...

« Mais non !. Je reste seule debout au milieu des miens !...

« Je n'ose plus prononcer le nom de ma mère, et je ne reverrai peut-être jamais mon père, qui est allé cacher sa honte aux extrémités de la terre !...

Marianne serra les deux mains de la jeune femme.

— Je vous plains, murmura-t-elle de sa voix qui remuait si profondément.

— Eh bien ! vous pouvez m'aider, et par vous, notre dur chagrin peut s'alléger.

— Oh ! parlez, parlez !... Si mon dévouement est acquis à tous ceux qui souffrent, à plus forte raison l'est-il à ceux dont les épreuves ressemblent si singulièrement à celles que j'ai subies moi-même !

— Que votre mari nous donne le concours de son talent, et tout mon courage reviendra, car l'espérance sera alors au bout.

Marianne crut que la marquise de Blanquefort venait lui demander d'obtenir de Jacques qu'il soit le défenseur de Mme de Lézignac.

Ses fins sourcils se contractèrent.

Comment ! cette jeune femme dont la physionomie, la tenue, le langage, tout, enfin, décelait une si exquise délicatesse, comment pouvait-elle vouloir mettre Marianne dans cette impasse, d'avoir à lui dire que Jacques n'avait jamais prêté l'appui de sa parole à une semblable cause ?

Sa voix, son attitude, le jeu de son expressive physionomie, trahirent instantanément l'indignation dont Marianne n'était pas maîtresse.

— Madame la marquise, dit-elle, mon mari ne plaide plus. Il y a douze ans, et davantage, qu'il a juré de ne plus faire entendre sa voix en faveur de n'importe quel accusé ; je ne dois pas essayer de lui faire manquer à sa parole.

Gratien, qui, plus maître de lui, avait observé la jeune femme, intervint.

— Pardon, madame, dit-il, je crois que nous ne nous entendons pas. Pour qui croyez-vous que nous venons solliciter une faveur à laquelle nous attachons encore plus de prix que vous ne le pouvez supposer ?

— Mais pour l'accusée certainement, pour Mme de Lézignac.

Et comme la marquise faisait un mouvement :

— Ne protestez pas madame, lui dit-elle, je sais ce qu'une démarche semblable doit vous coûter.

— Mais je vous le répète, madame, interrompit de nouveau Gratien, que vous vous trompez. Ma chère Anne est devenue, comme vous l'avez été vous-même au début de votre vie, la mère d'une enfant adoptive que Mme de Lézignac avait rapportée d'un de ses voyages.

« Cette enfant s'appelle comme s'appelaient votre fille aînée : elle se nomme Marguerite.

« Au souffle généreux de l'admirable créature qui s'est dévouée à elle, toutes les vertus sont nées dans son coeur : elle est pure, généreuse et dévouée, comme vous l'avez été vous-même !... Comme vous, elle se laisse accuser d'un crime qu'elle n'a pas commis, parce qu'elle croit diminuer ainsi la responsabilité de Mme de Lézignac.

— Et Mme de Lézignac, n'est-elle pas sa mère ?

— Non, madame.

Et minutieusement, pendant que les yeux de Marianne brillaient maintenant d'admiration, Gratien raconta la déclaration du docteur Donneau, l'histoire de Jeannine, sa visite à Violaine, son intervention, le voyage qu'elle faisait actuellement, l'absence de Jacques Landry, la crainte qu'avaient les uns et les autres que Jeannine revint sans rapporter le nom qui devait ouvrir les lèvres de Margot.

— Si elle le retrouve, ce nom anxieusement attendu, madame, ajouta le jeune marquis, notre pauvre petite détenue parlera, elle sortira de prison, et, sans attendre la fin du procès, nous partirons aux extrémités de la terre, nous rejoindrons M. de Lézignac, et nous oublierons toutes les tristes infamies que nous laissons derrière nous !...

« Mas si Jeannine est impuissante, quel autre que M. Descat peut faire entrer dans l'esprit des juges cette conviction que Margot est la pureté et la noblesse incarnées ; qu'elle se dévoue et qu'elle se tait, parce que, lorsqu'il s'agit de celle qui, en définitive, peut être sa mère, elle n'a pas le droit de prononcer une seule parole ?

« Je vous en supplie, madame, continua Gratien, ayez pitié de nous ! Vous seule pouvez nous délivrer de cet horrible fardeau de savoir cette innocente accusée par la faute des nôtres ! Vous si bonne et si généreuse, souvenez-vous de ce que vous avez souffert, et aidez-nous à sauver Marguerite !

Marianne ne cherchait plus à contenir son émotion, et de grosses larmes maintenant inondaient son visage.

— Vous avez raison, madame, dit-elle en prenant les mains d'Anne, vous êtes bien malheureuse. Je vais chercher mon mari ; Jacques est toujours l'homme généreux et ardent qui a aimé l'orpheline sans vouloir connaître le secret de sa naissance, et qui l'a défendue sans vouloir croire à sa culpabilité. Je vais le chercher ; attendez-moi là ; lorsque je vous le ramènerai, je l'aurai probablement convaincu.

Elle s'échappa en courant, et, traversant toute la maison, alla ouvrir une porte dans l'aile opposée.

Le plus adorable de tous les spectacles se présenta alors devant ses yeux.

Dans un grand cabinet de travail, Jacques et ses trois enfants travaillaient.

C'était l'heure de l'étude, le père, la tête penchée sur des livres et des brochures qu'il annotait soigneusement, étudiait un grand projet qu'il devait présenter au commencement de la session prochaine.

Les enfants apprenaient dans des livres ouverts ; ou bien, de leurs tout petits doigts, traçaient sur les feuilles blanches de leurs cahiers, de gros caractères.

De temps à autre, l'un d'eux se levait et allait demander à son père l'explication d'un passage qu'il ne comprenait pas.

Jacques s'interrompait patiemment de sa besogne, et le sévère député, le grand orateur, le futur ministre, se faisait le plus indulgent et le plus doux des répétiteurs.

Au bruit que fit la jeune femme entrant, les quatre têtes se levèrent d'un même accord.

— Toi ! fit Jacques, dont le grand oeil s'illumina du même éclair de bonheur qu'autrefois lorsque, chez son tuteur, il entrevoyait sa fiancée.

— Maman ! crièrent les petits avec une expression tout aussi profonde mais plus bruyante.

Elle sourit et couvrit de baisers tous les fronts qui cherchaient ses lèvres.

— Ont-ils bien travaillé, Jacques ? demanda-t-elle.

— Oui ; ils sont très studieux et très sages, et je suis fort content.

— Eh bien ! mes amours, allez jouer dans le parc avec Marguerite et Chériffa ; j'ai besoin de parler à votre père.

Ils obéirent, pendant que le jeune député, habitué à lire sur les traits de Marianne comme dans un beau livre ouvert, s'apercevait de l'extraordinaire émotion qui la bouleversait, et lui disait :

— Que t'est-il arrivé ?... Ton coeur bat à se rompre.

Elle avait déjà appuyé sa tête sur l'épaule de son mari, et, toujours aussi heureuse qu'au premier jour, elle s'enivrait du son de cette voix, de l'éclair bleu et profond de ces grands yeux où tout sentiment se reflétait si vite, de cette sollicitude qui, à son égard, ne se lassait jamais.

— Si tu savais, fit-elle, en laissant entourer sa taille par le bras de Jacques, si tu savais ! Je viens de souffrir pendant une demi-heure comme autrefois ! Je viens de revoir toutes mes douleurs passées, j'ai fait plus, je les ai ressenties.

— Toi, Marianne !... Qui donc est venu te rappeler tout cela ?

— Une jeune femme plus malheureuse et plus éprouvée que je ne l'ai été encore moi-même !... Une jeune femme dont la vie est plus brisée que la mienne ne l'a jamais été, et qui, avec une pureté sans pareille, succombe sous la plus épouvantable de toutes les hontes.

— Mais alors, tu me parles de Mme de Blanquefort.

Marianne fit signe que oui.

— Et elle veut que je plaide dans cette épouvantable affaire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et elle t'a conquise, je le vois.

— Absolument.

— Ce n'est pas difficile ! Elle a parlé à ton coeur, t'a dit que la honte l'écrasait, qu'elle voudrait être à la place de celle qu'on accuse ; qu'elle n'avait pas le droit de la juger... Elle t'a peut-être même rappelé des souvenirs à jamais sacrés... Et tu n'as pas su résister... et tu ne t'es pas dit que moi, l'ennemi de ces gens faux, menteurs, lâches, et misérables qui s'appellent Delorme, je ne prêterai jamais l'appui, non seulement de ma parole, mais même de mes conseils, à aucune créature ayant dans ses veines une goutte de leur sang !

— Tu te trompes, mon Jacques ; un instant, j'ai cru en effet, et comme tu

Une journée étouffante est idéale



pour essayer Tampax

Le meilleur temps pour se familiariser avec Tampax c'est de choisir une journée de chaleur accablante. La différence est alors saisissante. Voici une méthode de protection mensuelle qui ne comporte ni ceinture ni serviette humide — car Tampax absorbe intérieurement. Lorsqu'il est en place, il devient invisible et vous en oubliez la présence. De plus, il est si propre !

Un médecin inventa Tampax pour libérer la femme de certains soucis mensuels. Se portant intérieurement, il ne cause ni irritation ni plissements révélateurs sous vos toilettes légères ou ajustées. Toute odeur est impossible. Tampax est fabriqué de ouate surfine solidement cousue et comprimée en de minces applicateurs. Il est facile d'en disposer.

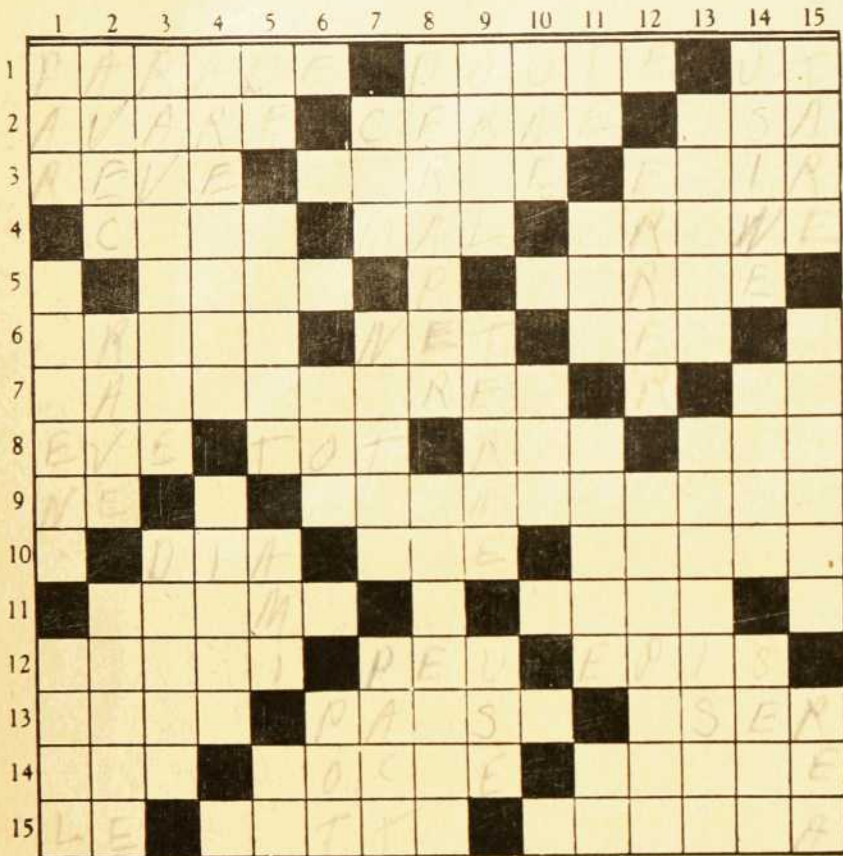
Saviez-vous que Tampax se porte même pour nager ?... que vous pouvez en glisser une provision d'un mois dans votre sac à main ?... qu'il est facile d'en disposer — même en voyage ? Ne laissez pas passer l'été sans essayer Tampax. Procurez-vous-en aux pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. Trois degrés d'absorption — Régulier, Super, Junior — pour répondre à vos besoins particuliers. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.
 Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré :
 () RÉGULIER () SUPER () JUNIOR
 Nom
 (écrire bien lisiblement)
 Adresse
 Ville..... Prov..... TXO-16F

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 972

HORIZONTALLEMENT

- 1—Montre, étalage. — Incertitude. — Note.
- 2—Vorace, goulou. — Cercle bleuâtre autour des yeux battus. — Vainqueur des Madianites.
- 3—Songe. — Presqu'île montagneuse du Japon. — Gouverneur d'une province mahométane.
- 4—Ville du Dahomey. — Maison de campagne. — Arbre forestier.
- 5—Petite hutte. — Brimade.
- 6—Violation très grave de la loi. — Propre. — Genre de poissons.
- 7—Qui s'enchaînent, en parlant de certains appareils. — Immédiatement.
- 8—Première mère. — Au bout de peu de temps. — Plate-forme flottante. — Juge d'Israël.
- 9—Négation. — Auteur de pièces dramatiques.
- 10—Cri des charretiers. — Ville des Pays-Bas. — Ville de Palestine, au sud du Thabor.
- 11—Domaine rural. — Réunion de trois choses.
- 12—Port d'Athènes. — Petite quantité. — Tiges de blé.
- 13—Chef-lieu de canton (Somme). — Après. — Un des fils de Jacob.
- 14—Fleuve de Suède. — Ile de la Méditerranée. — Espace sablé.
- 15—Chemin de halage. — Languette de cuir servant à fermer un porte-feuille. — Ville d'Ukraine.

VERTICALEMENT

- 1—A travers. — Expression de la voix. — L'un des apôtres.
- 2—En même temps que. — Espèce de chou-navet. — Ville d'Italie et port de l'Adriatique.
- 3—Concurrence. — Terre à porcelaine.
- 4—Tumeur bénigne, formée par le tissu des glandes. — Morceau de parchemin pour attacher des papiers.

- 5—Petit cube. — Celui qui fait les affaires d'autrui. — Habitant. — Cela.
- 6—L'un des Juges d'Israël. — Marmite de cuisine.
- 7—Préfixe d'adjonction. — Nom vulgaire de l'azotate. — Collaboration.
- 8—Ne pas adhérer au sol, en parlant des roues. — Dextérité du corps.
- 9—Dès maintenant. — Epoque à laquelle on doit effectuer un paiement. — Affaibli.
- 10—Seule. — Mesure algérienne.
- 11—Règle double. — Calotte turque. — Unité de mesure de volume pour le bois. — Préfixe qui signifie vers, pour.
- 12—Aller ça et là. — Femelle qui ne donne naissance qu'à un seul petit.
- 13—Doux. — Servent aux jeunes écoliers.
- 14—Etablissement de fabrication. — Facile à tromper. — Direction.
- 15—Corrompu. — Médiocre en intensité. — Roue à gorge d'une poulie.

Solution du Problème No 971

P	A	R	C	P	A	M	P	E	S	E	M	E
A	N	E	M	I	D	A	S	P	I	T	O	N
R	A	P	E	T	O	N	D	A	L	O	T	
A	L	O	R	I	S	D	E	M	O	N	C	
T	R	O	U	V	E	L	I	P	P	E	A	H
O	U	T	R	E	B	A	R	I	L	A	R	A
N	E	U	V	I	C	C	A	L	E	B	E	N
M	S	U	L	L	Y	S	A	M	O	A	C	
E	T	E	L	I	E	R	T	O	U	R	N	E
R	O	C	E	S	U	L	E	U	R	I	E	L
R	I	R	U	S	S	E	I	S	R	A	E	L
E	R	O	S	E	E	A	N	S	E	S	E	
R	O	G	E	R	C	I	T	E	R	O	R	
M	O	T	U	S	M	O	D	E	S	C	R	I
A	B	E	E	S	A	L	E	R	C	O	T	E

viens de le faire toi-même, que c'était en faveur de cette grande criminelle qui s'appelle Mme de Lézignac, que sa fille, Mme de Blanquefort, venait solliciter l'appui de ton talent. Plus que toi, je me suis indignée et j'ai protesté, car ta dignité m'est en effet mille fois plus chère que la mienne propre. Mais non, Mme de Blanquefort a trop de tact pour tenter une semblable démarche, et ta femme trop d'amour au coeur pour l'aider si elle l'eût fait!

« Mme de Blanquefort, comme je l'ai fait pour ma pauvre chère Marguerite, a élevé aussi une petite fille, une orpheline à laquelle elle a donné son coeur, un coeur très noble, Jacques, tu peux me croire.

— Je connais, murmura le jeune député, on m'a parlé d'elle.

— Par je ne sais quelle infernale adresse Mme de Lézignac, a fait accuser cette enfant de complicité.

« Ne pouvant rejeter sur elle l'accusation tout entière, Marguerite, — car elle s'appelle Marguerite, Jacques, comme la mienne, — Marguerite, qui se croit la fille de cette horrible femme, se tait, et ne se disculpe pas; il lui semble que son devoir est de ne pas prononcer une parole qui puisse aggraver la situation de l'autre, cette grande coupable.

« Ah! Jacques!... Jacques!... Si l'impitoyable hasard eût voulu que la terrible accusation qui pesait sur moi fût tombée sur ma chère petite morte bien-aimée, est-ce qu'elle n'aurait pas fait de même?... Est-ce qu'elle ne se serait pas sacrifiée?...

— Comme tu l'as fait, murmura Jacques.

— N'était-ce pas le devoir?

« Mais, tout à l'heure, quand cette jeune femme mourant de honte, a trouvé, dans son affection quasi maternelle pour cette petite, la force de me parler d'elle, de me dire quelles vertus, quel dévouement étaient dans ce jeune coeur, il me semblait que c'était pour elle qu'on m'implorait; que c'étaient ses premières tortures qu'on me retraçait.

« Je revoyais vivante cette enfant dont je n'ai pas fermé les yeux; ce doux nom, — le même que prononçait sans cesse Mme de Blanquefort, — ravivait en moi tout un monde de souvenirs et de douleurs!

« Cette enfant est, comme je l'ai été moi-même, dans une certaine mesure, une victime des Delorme: Jacques, tu ne peux refuser de m'aider à la sauver.

— Mais si elle ne parle pas, ce sera bien difficile?

— Précisément, parce qu'elle ne parle pas, toi seul peux persuader aux juges qu'une délicatesse surhumaine clôt ses lèvres et qu'un petit caractère aussi vaillamment trempé que celui-là est incapable de l'infamie qu'on lui prête.

— Ils me répondront tous en invoquant l'hérédité...

— Mais précisément, Jacques, elle n'est pas la fille de Mme de Lézignac et pas le moindre lien ne l'attache à cette famille maudite, dont tu as juré de poursuivre les vices et les mensonges.

« Elle est leur victime, te dis-je, et n'a rien d'eux!

Et de sa voix enthousiaste et passionnée, Marianne, qui, à certains moments redevenait toujours la fille sauvage du désert, Marianne raconta la visite de Jeannine, le dévouement de celle-ci, la déclaration catégorique du docteur Donneau.

— Ah! Jacques, s'écria-t-elle, Jacques tu peux me croire: au milieu de tous ces sacrifices... volontaires de ces gens qui, plus admirablement les uns que les autres, s'oublient eux-mêmes, de la pure et loyale Mme de Blanquefort, de son mari, si droit et si rigide, au milieu de ces grands coeurs, Jacques,

tu seras à ta place!... Toi seul, avec la double autorité de ton caractère et de ta situation, peux faire comprendre aux juges de cette pauvre Marguerite que, dans l'atmosphère de corruption qu'elle a si souvent respirée, elle est restée foncièrement honnête et pure!

« Les Delorme ont habilement soulevé contre elle l'indignation publique; toi seul, Jacques, peux détruire cette fâcheuse impression!

« Et puis, en plaidant pour cette pauvre enfant qui se tait par dévouement, à cette même barre où tu m'as si courageusement défendue... où avilie, blessée et meurtrie, je n'avais jamais, cependant, été aussi fière et aussi heureuse, parce que j'entendais ta chère voix proclamer, tout haut, l'amour qui remplissait ton coeur; Jacques, est-ce qu'il ne te semblera pas que nous revenons à cette période douloureuse et mille fois chère de notre vie, et que de nouveaux liens se créent encore entre nous?...

Comme un instant auparavant la marquise avait conquis Marianne, de même la jeune femme convainquit son mari.

— Je ne t'ai jamais rien refusé, mon adorée, lui dit-il, tu le sais. Tu es bien toujours pour moi la créature sainte et parfaite qui ne peut me conseiller que des choses droites, nobles et belles comme toi. J'avais juré de ne plus plaider, je voulais que ton nom bien-aimé fût le dernier qui ait été prononcé par moi derrière cette barre, où pourtant j'avais été si longtemps heureux de m'appuyer...

« Tu désires qu'il en soit autrement; est-ce que je ne t'appartiens pas, aujourd'hui comme alors?

« Est-ce que je peux te rien refuser, ma souveraine bien-aimée?

« Où est Mme de Blanquefort? Veux-tu me mener près d'elle, ou veux-tu aller toi-même lui annoncer cette nouvelle?

— Viens, mon Jacques, elle t'attend. Et puis, je veux qu'elle te voie; je suis toujours si fière et si orgueilleuse de toi!... tu le sais bien, n'est-ce pas?

Et vivement, elle entraîna Jacques vers le petit salon, où la pauvre Anne, mourant d'appréhension et de douleur, ne se laissait consoler ni par Gratien, ni par Mme Dansaus, et répétait sans cesse:

— Il ne voudra pas... il ne voudra pas!...

A l'aspect de Marianne, revenant avec son mari, la jeune femme poussa un cri et devint toute blanche.

En effet, Mme Descat n'avait-elle pas dit:

« Je vous le ramènerai convaincu et décidé! »

Marianne prit les deux mains que lui tendait la marquise, et les baisant avec la grâce souveraine qui lui avait toujours appartenu, elle murmura doucement:

— Je vous vénère, et, en obtenant de mon mari qu'il se fasse le défenseur de votre fille je veux que tout le monde en soit convaincu!

« Mon ami, continua-t-elle en s'adressant à Jacques, ne pourrais-tu pas, pour tous les détails qu'il te faut, te passer de Madame?

Bien sûr que oui, répondit Jacques. M. de Blanquefort me dira tout ce que je dois savoir.

— Bien. Je vais alors la conduire dans le parc, où sont nos enfants. Je veux qu'elle les embrasse.

Gratien, très ému, s'inclina.

— Merci, madame, murmura-t-il.

Marianne, en effet, par une suprême délicatesse, ne voulait pas que toutes les explications dont Jacques avait besoin, explications si pénibles à entendre pour une fille, fussent données devant cette jeune femme, déjà à moitié morte de désespoir et de honte.

— Va sans crainte, continua le marquis, en s'adressant à sa femme, tu sais,

hélas! que je connais aussi bien que toi le moindre détail de l'affaire!...

« Je parlerai de Margot à M. Descat avec autant de sollicitude et de tendresse que tu pourrais le faire toi-même.

Anne s'éloigna. Si elle souffrait mille tortures lorsqu'il fallait parler de sa mère à des étrangers, ces tortures, par un sentiment d'amour profond et exquis, bien fait pour être compris de Marianne, se décuplaient quand Gratien était là.

Minutieusement Jacques fit expliquer chaque chose à Mme Dansaus et au marquis de Blanquefort.

— Deux points, monsieur, lui dit-il, lorsque les explications furent terminées, deux points me paraissent établir la complicité de Mlle Marguerite: c'est la préparation, par elle, de la tisane dans laquelle, par l'affirmation de Mme de Lézignac, elle aurait versé elle-même l'acide prussique; ensuite la disparition de la fameuse lettre qu'elle seule peut être allée chercher entre cinq heures et demie et six heures. N'est-ce pas?

— Oui, monsieur, c'est jusqu'ici au moins la seule accusation de l'enquête.

— Bien. Que cette enfant dise alors l'emploi de son temps lorsqu'elle est sortie du salon, et que la lettre se retrouve... et elle est sauvée.

— Oui, dit Gratien. Mais Margot ne parlera pas, et la lettre est introuvable.

— Elle ne parlera pas? l'interrompit Jacques, même si Jeannine retrouve le nom de ses parents?

— Même si Jeannine retrouve le nom de ses parents. C'est une certitude que je n'ai jamais voulu émettre devant ma femme, car la pauvre enfant est assez tourmentée comme cela; mais je suis convaincu que, le jour même où l'on fournirait à Mlle Marguerite les preuves indiscutables qu'elle n'est pas la fille de Mme de Lézignac, elle se tairait encore.

« En effet, avec une nature semblable à la sienne, Margot se dévouera plus que jamais à la marquise de Blanquefort qu'elle adore, à Mme de Lézignac, qu'elle vénère.

— Et comment M. de Lézignac l'a-t-il ainsi abandonnée?

— Persuadé intimement qu'elle était la fille de Mme Eglantine, il était convaincu également que Margot n'avait rien à redouter dans les événements qui se préparaient.

« De plus, ajouta le marquis plus bas, et comme avec un sentiment de confiance plus intime, il n'était peut-être pas fâché de laisser derrière lui une créature vaillante sur laquelle — le mystère du cœur et surtout ceux du cœur de M. de Lézignac sont si insondables — sur laquelle il comptait pour amener une impression de repentir dans l'âme gangrenée que vous connaissez.

— C'est possible, dit Jacques. Mais, si cette enfant persiste à se taire, et, d'après ce que vous me dites, elle se taira, il ne me restera qu'à persuader les jurés qu'elle était incapable de toute action basse ou mauvaise.

« Pour en arriver là, j'ai besoin d'une grande liberté d'allures; il me faudra détruire un à un les mille faits que la famille Delorme a inventés contre elle. Ce que je ne pourrais dire contre ces gens — mes ennemis jurés depuis de longues années — ne vous froissera-t-il pas, et me donnez-vous toute autorisation contre eux! Mes paroles qui seront violentes ne vous blesseront-elles pas?

— Ah! Dieu! non... En devenant l'époux de Mlle de Lézignac, j'ai renié tout ce qui n'était pas elle et son père. Je me suis détaché de cette épouvantable famille, que je connaissais d'avance — et ma femme autant que moi —

au point qu'ils nous sont aujourd'hui absolument indifférents et étrangers!

« Dites et faites contre eux tout ce que vous voudrez, vous êtes libre! Mais je crois bien que vous n'avez plus actuellement rien à apprendre au pays qui, depuis longtemps, est fixé sur leur compte.

— Bien; je vous remercie de la confiance que vous me témoignez. Je suis heureux également d'oublier la promesse que je m'étais faite de ne jamais plus plaider, en faveur de Mme la marquise de Blanquefort, et de vous, monsieur.

« Mais, afin d'étudier cette affaire, pour laquelle du reste, je n'ai qu'un temps très limité, je crois indispensable de voir Mlle Marguerite et de m'entretenir avec elle...

« Y voyez-vous un inconvénient? — Pas le moindre; et si Mme Descat et vous, vouliez accepter notre hospitalité, vous nous rendriez fort heureux, je vous l'assure.

— Ma femme abandonne difficilement sa petite famille; mais cependant elle fera une exception en faveur de Mme de Blanquefort, pour laquelle elle éprouve, je le vois, une réelle sympathie.

Gratien, sous ses apparences glaciales, avait un cœur très chaud que toute générosité touchait à l'extrême.

Il ne pouvait se méprendre au sentiment qui faisait parler Jacques Descat.

Dans la situation où ils se trouvaient, sa femme et lui, les gens de cœur leur devaient mille fois plus d'égards qu'à n'importe qui.

Il fut convenu que Mme Descat accompagnerait son mari à Violaines, et, tout heureux de la bonne impression que cette visite ferait à Anne, en guise de remerciement, il serra à plusieurs reprises les mains de Jacques.

On prit jour pour le rendez-vous qui devait avoir lieu à très peu de temps de là, et Anne, toute reconfortée par les bonnes paroles de Mme Descat reprit, avec Mme Dansaus et son mari, la route de Violaines.

Quelques jours après, ainsi qu'il l'avait promis, Jacques, un matin, arrivait chez M. et Mme de Blanquefort.

Comme le marquis l'avait pressenti également, sa femme l'accompagnait.

Une démarche de la part de cette Marianne, si fière, et qui ne se prodiguait pas, loin de là, était la chose la plus propre à impressionner favorablement le public en faveur d'Anne, et la jeune femme en eût eu besoin.

Mais à Violaines, l'opinion lui était entièrement acquise, aussi entièrement que la malveillance et l'indignation l'étaient à Mme de Lézignac et M. Lesparre.

Pendant que Marianne s'enfermait avec la marquise, Jacques se dirigea tout droit vers la prison de Violaines, où il demanda à conférer avec sa petite cliente.

La marquise avait préparé Margot à cette visite; et la jeune fille très heureuse, malgré son stoïcisme, d'avoir un pareil défenseur, l'attendait avec un certain trouble, il faut l'avouer.

En effet, qu'allait-il lui dire, cet homme qui s'était trouvé dans une situation à peu près semblable à celle dans laquelle Margot plaçait Jacques Landry?...

Allait-il la blâmer ou l'approuver? Et tout ce que lui avait dit Jeannine lui revenait à l'esprit, la pauvre petite souffrait plus que jamais du doute, de l'indécision et de l'angoisse.

Elle ne connaissait pas Jacques Descat; mais elle avait maintes et maintes fois entendu parler de lui par son parrain, qui l'avait en très haute estime.

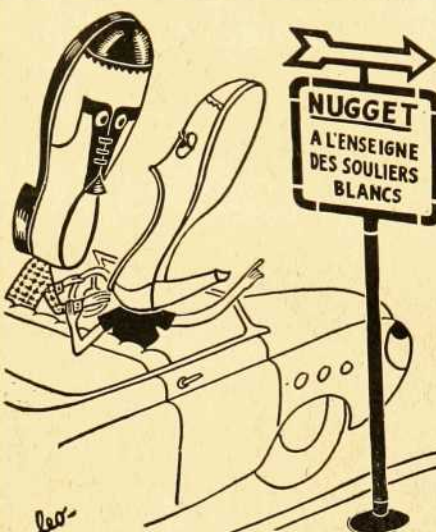
Au fond de l'âme, elle était cependant heureuse; son fiancé, en effet, ne la croirait peut-être pas coupable, puis-

Comme le Thé Glacé peut être Délicieux!

Faire du thé deux fois plus fort qu'à l'ordinaire et, tandis qu'il est encore chaud, le verser dans des verres remplis de cubes de glace... Ajouter du sucre et du citron au goût.

THÉ GLACÉ "SALADA"





AUCUN DOUTE!
Voici le chemin de la Blancheur!

Le nouveau Nettoyeur Blanc Tout-Usage NUGGET conserve le blanc plus blanc. Le Brun et le Noir NUGGET font briller le cuir de couleur. Chacun de ces poliss est facile à employer... il est économique... durable. Naturellement pour les souliers tout blancs, il n'y a rien de mieux que le Blanc à Chaussures Tout-Usage NUGGET.

ROUGE, NOIR, BLANC ET TOUTES LES COULEURS DE BRUN 6F-50

Avez-vous "NUGGET" sur vos souliers ce matin?



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE: Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

UNE PECHE DE NUIT

[Suite de la page 19]

clin d'oeil complice à L'hôtelier, comme pour requérir son concours.

Mais le vieux mousse se garda de lui faire écho. Cette fois, il dévisageait avec un intérêt non dissimulé la « souris », plus ravissante certes qu'il n'eût jamais pu le supposer et si « gouleyante » à la lumière du matin.

Les trois inconnus ne semblaient pas disposés, pour l'instant, à répondre.

— Je crois, messieurs, fit le clergyman, que notre amie Meg a loyalement gagné son pari.

— A part la salve dans la voile, indice d'une nervosité excessive et d'ailleurs inutile, ajouta le second, qui portait dans l'orbite un carreau isolé.

Il souligna son appréciation d'un bref regard vers les deux pêcheurs, pas encore très farauds, un regard quelque peu dédaigneux dont le père Thin se montra extrêmement mortifié.

Le troisième, ni monocle, ni binoclé, se rallia à la majorité sans peine. Mais il commença par ôter sa courte pipe de ses lèvres avant de faire le point.

— Les bases de l'enjeu étaient bien déterminées. Notre amie Meg avait parié de s'emparer nuitamment, seule et sans aucun concours, d'un picoteux armé, de le conduire de Saint-Vaast à Grandcamp pour nous y embarquer à titre de témoins, puis de regagner son point de départ avant le lever du soleil, par les moyens de son bord. Pour une artiste comme elle, qui ne connaissait pas ce bateau et ignorait à peu près tout du bolinder, sinon de la navigation, j'estime que c'est un succès magnifique ! Quelle publicité on va en tirer pour le lancement du film, avec les photos que je viens de prendre !

Le père Thin commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

— Si je vous comprends, les gars, vous êtes là tous les quatre à vous féliciter de votre bonne blague et à vous entrepasser la pommade, sans penser aux dindons de la farce, ces pauvres péquenots de marins... On embarque, en versant un bon pourboire, on tire dans le tas, ou presque, on s'amuse à manoeuvrer toute la nuit et, à c'tte heure, c'est la dame qu'on complimente ! Mais tout beau ! Faut que je vous prévienne, l'Amirauté n'a pas été inventée pour les chiens. Vol à main armée d'un navire de pêche, détérioration dudit, ça pourrait lui coûter cher à la petite dame, quelque chose dans les cinq ans de réclusion. Et à vous aussi peut-être, comme complices !

L'homme à la pipe retira son tuyau de sa bouche — il devait avoir des dents de loup — puis, sortant son portefeuille :

— Je ne crois pas, mon brave. D'abord, parce que nous avons bien l'intention de vous indemniser très largement de votre nuit et de la marée perdues, comme de vos angoisses...

— M'en fous de votre argent, jeta le père Thin, non sans s'être assuré, d'un regard en biais, que le porte-billets était confortablement rembourré.

— Et aussi, continua le type à gueule de clergyman, imperturbable, parce qu'il n'y a pas eu vol... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur Thin. Il est sans doute temps que nous mettions les choses au point, puisque aussi bien il s'agit d'une affaire. Votre picoteux, vous aviez chargé les courtiers maritimes de Cherbourg de vous le vendre, sur une mise à prix de cent mille francs. Il paraît que vous aspirez à la retraite et voulez cultiver en paix le jardin de Candide...

— Il m'engueule, à présent ? protesta mezzo voce le bonhomme.

— Or il s'est trouvé que les Producteurs Associés, l'important groupement cinématographique dont je suis l'administrateur, avaient besoin d'un chaliotier, pour les raisons que je vais vous dire. Ils ont acheté le vôtre pas plus tard qu'hier soir, contre huit cent billets au shipbroker chargé par vous de défendre vos intérêts. Vous voyez qu'il ne s'en est pas mal tiré, votre mandataire !

— Alors, vous êtes armateur ?

— Pas question ! trancha le clergyman. Il nous arrive de vendre des navets, jamais du poisson. Non, vous ne pouvez pas comprendre... D'ailleurs, il ne s'agit pas cette fois-ci d'un navet, mais d'un film de toute première bourse. *Amour au chalut*, d'après le roman de Vulpès.

Le gentleman sortit un papier de sa poche.

— Si vous doutez encore, voici le reçu du chèque et le contrat de vente de votre raflot.

— Raflot !

— J'ajoute que nous avons l'intention, le mettre en scène, son assistant, ces messieurs que voici, et moi-même, de procéder aux premières prises de vues ici, en octobre...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ? bougonna le père Thin. Toutes vos histoires de cinéma, ça ne me regarde point !

— Peut-être bien que si ! Parce que nous avons aussi l'intention d'engager, comme conseillers techniques et à des appointements considérables, pour toute la durée des prises de vues, les nommés Thin et L'hôtelier, dont on nous a vanté les mérites et que vous connaissez probablement... Je précise que les extérieurs seront tournés ici même et les raccords à Paris, en studio. Voyage et frais de séjour payés, bien entendu !

Le père Thin ne savait plus cette fois s'il était éveillé ou s'il vivait un drôle de rêve. Mais lorsqu'on l'eût présenté dans les formes à Meg Villars, la célèbre star, qui se trouvait être en même temps l'inconnue de la nuit, il prit le parti d'estimer la gageure originale et même drôle. Surtout lorsque la belle artiste l'eût embrassé sur les deux joues, à la bonne franquette, probablement pour se dédommager de ses émotions nocturnes.

— Crédié ! fit-il en se passant la main calleuse sur la joue mal rasée, à l'endroit même où venait de se poser les lèvres parfumées, c'est rudement plus plaisant que vos coups de mitraillette, ma belle dame ! Mais, la prochaine fois, faudra me prévenir au moins une marée d'avance, pour que je me fasse gratter la couenne...

MAURICE-CH. RENARD

LE CHEVAL BILINGUE

Un jour, sur un chantier, on attela au même camion un cheval de la province de Québec et un autre de l'Ontario. Un Canadien français prit les rênes et commanda : « Avance. »

Le cheval du Québec seul bougea ; l'autre resta figé sur place. Il ne comprit pas.

Un Anglais prit à son tour les rênes et cria « Get up ! »

Les deux chevaux partirent comme un seul homme.

Preuve de la supériorité du cheval de la province voisine : il est bilingue !

que un homme de si austère probité consentait à s'occuper d'elle, et à la défendre.

Moitié confiante, moitié terrifiée, elle attendit l'arrivée du jeune député.

A l'aspect de ce visage ouvert, de ces grands yeux indulgents et doux, de ces cheveux dont les fils d'argent faisaient maintenant ressortir un visage toujours jeune et extrêmement attirant, Margot éprouva une étrange sensation de calme et de bien-être.

Lui, l'avait déjà examinée de la tête aux pieds, et avait, durant quelques secondes, laissé peser sur elle un de ces regards habituels aux hommes qui doivent lestement se faire une opinion sur le compte de leurs semblables.

L'ensemble de Margot plut à Jacques d'une façon extraordinaire.

Dans ces grands yeux aussi clairs que l'eau limpide qui jaillit des montagnes, il ne pouvait y avoir l'ombre d'un mensonge ou d'une mauvaise pensée.

Le nez était petit, mais très ferme dans sa pureté exquise ; le menton un peu proéminent, ajoutait à l'énergie de cette jeune physionomie, tandis que la pâleur presque diaphane du visage, l'amaigrissement de toute cette petite personne, disaient que Margot ne s'était pas dévouée inconsciemment, par une sorte d'apathie irraisonnée et plutôt subie que voulue, mais qu'elle avait, au contraire, senti très vivement l'apreté de son sacrifice, et que ce n'était peut-être pas sans de violentes luttes et de durs combats qu'elle l'avait accepté.

— Mademoiselle, lui déclara-t-il dès le seuil de la porte, Mme la marquise de Blanquefort a dû vous dire que c'était à moi qu'elle avait confié votre affaire ; m'acceptez-vous comme défenseur ?

— Je fais plus, monsieur, je vous suis reconnaissante jusqu'au fond de l'âme d'avoir bien voulu vous charger de cette cause ingrate ; et quelque décision que vous preniez, lorsque notre entrevue sera terminée, soyez sûr que je n'oublierai jamais que vous, M. Jacques Descat, vous avez eu pitié de l'orpheline.

Jacques était fort ému.

Cette enfant qui lui parlait avec la même énergie et avec la même volonté que l'avait fait jadis Marianne, remuait en lui tout un monde d'impressions et de souvenirs.

— Mademoiselle, reprit-il au bout de quelques minutes, j'accepte votre reconnaissance et je la retiens. J'ava's juré de ne jamais plus faire entendre ma voix devant aucun tribunal ni en faveur d'aucun accusé quel qu'il fût ; mais on m'a parlé de votre caractère, de vos douleurs, de votre courage, et je me suis décidé sur-le-champ. Cette confiance que j'ai eue en vous, la démarche que je fais en ce moment-ci, l'intérêt que je vous porte, la sympathie que ma femme éprouve pour Mme de Blanquefort, — sympathie qui fait qu'à l'heure actuelle Mme Descat est auprès de votre sœur, la fortifiant et la consolant, — toutes ces choses ne me donnent-elles pas quelques droits à votre amitié ?

— Mon amitié ? s'écria Margot ; vous parlez de l'amitié d'une pauvre petite orpheline comme moi, qui, dans le passé, n'a connu ni son origine ni son nom, et que, dans le présent, tout le monde accuse d'infamie...

— Je tiens à l'amitié de tout ce qui est grand et noble, mademoiselle, fit observer Jacques gravement ; mais qui dit amitié, dit aussi confiance, et il ne faut pas marchander la vôtre.

— Telle n'est pas mon intention, monsieur ; mais vous, que la vie, m'a-t-on dit, a grandement éprouvé autrefois, vous ne pourrez certainement pas me blâmer des scrupules auxquels j'obéis.

« Je vais certainement recommencer l'éternel refrain que vous avez dû sou-

vent entendre dans votre carrière d'avocat.

« Non je ne suis pas coupable.

Jacques ébaucha un geste de satisfaction.

— Attendez, monsieur, reprit Margot, ne vous réjouissez pas encore. Je suis innocente ; l'idée que vous n'en doutez pas plus que n'en a douté ma sœur, puisque vous êtes ici, me procure une bien grande satisfaction, je vous le jure. Ma's, tout en n'étant pas coupable, je dois le paraître.

— Mais c'est une aberration du sens moral, mademoiselle, et quelle chose qu'on ait pu vous dire pour vous pousser à ce sacrifice, qui est héroïque, je l'avoue, on a faussé votre droiture naturelle, on vous fait commettre une mauvaise action.

— Hélas ! monsieur, l'intérêt que vous me portez vous égare ! Du reste, laissez-moi vous expliquer mes raisons, et vous verrez si après m'avoir écoutée, vous ne me dites pas, au contraire que je fais bien d'agir ainsi que je le fais.

« Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ma mystérieuse naissance ; Mme de Lézignac m'a, dit-on, rapportée d'un de ses voyages ; malheureusement, avec le caractère qu'on lui connaît, ma marraïne n'est pas femme à avoir recueilli une orpheline par pure bonté d'âme... Deux choses ont seules pu la décider à cet acte de charité : un intérêt majeur concentré sur ma tête, ou... la maternité.

« Un intérêt ?...

« Lequel ?...

« Je vous avoue que toute ma vie je me suis posé cette question, et que, toujours, la même réponse est venue à mes lèvres : une pauvre petite orpheline comme moi n'en saurait présenter aucun.

« Reste la maternité.

« J'y ai longuement réfléchi aussi, monsieur, je vous le certifie et la première surtout étant écartée, je suis persuadée que la deuxième est la seule qui ait quelque valeur.

— Cependant, mademoiselle, M. Villiers vous a parlé une première fois de la déclaration du docteur Donneau, et un peu plus tard, la grande artiste, qui est votre amie, est venue après le juge corroborer cette affirmation, à l'aide de ses impressions personnelles.

« Elle est incapable de mentir, vous le savez, et son assurance formelle a dû vous convaincre, il me semble.

— Non, monsieur, parce que je sais à quel point la science est sujette à l'erreur. Ce que les savants appellent des phénomènes se produit tous les jours. Comment ? On ne le sait pas.

« J'ai entendu mon parrain longuement parler de ces choses, et aujourd'hui, c'est la frayeur de me trouver devant une de ces exceptions terribles qui clôt mes lèvres.

« N'y aurait-il qu'une seule chance pour que je sois la fille de Mme de Lézignac, j'admettrais cette chance-là, et je me tairais ; car une chose au monde me paraît redoutable par-dessus tout, c'est de prononcer la moindre parole contre celle qui pourrait être ma mère.

« A part cela, demandez-moi tout ce que vous voudrez, je suis toute prête à vous le dire et à vous fournir les explications dont vous pouvez avoir besoin.

— Eh bien ! répondez-moi à ces seules questions : où étiez-vous avant le dîner, entre cinq et sept heures ? Où êtes-vous allée, lorsque, à la vue des premières convulsions de Mme Lesparre, vous avez subitement quitté le salon ?

— Si je ne me trompe, répliqua Margot lentement, c'est avec ces deux points qu'on établit ma complicité.

« Or, monsieur, vous avez trop l'habitude des gens et des choses pour ne pas comprendre que la part de culpa-

bilité dont je me laisse ainsi couvrir dégage d'autant Mme de Léznac; de plus le mystère qui m'entoure, tout ce qui reste problématique et éventuel au premier chef vis-à-vis de moi, jettera, peut-être, dans l'esprit des juges, un trouble dont bénéficiera ma marraine.

«Et vous croyez que je peux dire un seul mot, quand j'entrevois la chance de dégager la mère d'Anne, la femme de mon parrain! Mais, ne serais-je pas liée par l'autre raison, que celle-là à jamais fermerait mes lèvres.

«Qu'on me déshonore!... qu'on me tue s'il le faut!... Si je peux alléger d'une honte ou délivrer d'une torture ceux qui ont déjà tant souffert en le méritant si peu, j'oublierai mon honneur, mes larmes et mes douleurs pour mourir heureuse...

Et comme Jacques Descat ouvrait la bouche pour protester.

— Ah! monsieur Descat, continuait-elle, il est inutile que vous vouliez ébranler mes résolutions; si vous saviez ce qu'ils ont été pour moi! J'étais seule au monde, ils m'ont aimée!... Je ne savais rien... Anne m'a tout appris! Tout ce que je veux, c'est à elle que je le dois; tout ce qui est bon en moi me vient d'elle; toutes les joies de mon enfance ont été son oeuvre! Je les adore tous deux, voyez-vous, et leur donner ma vie, plus que cela, mon honneur, m'est une suprême satisfaction!

Jacques se rapprocha plus près de Margot.

— Je vous admire, mademoiselle, lui dit-il, et je suis heureux de reprendre ma robe d'avocat pour défendre une telle accusée. Mais, permettez-moi de vous rappeler que, dans ceux qui vous aiment, et vis-à-vis desquels vous avez des devoirs à remplir, il y en a un que vous oubliez.

Imperceptiblement, Margot frémit, tandis que ses joues, déjà si blanches, se recouvraient d'une nouvelle tombée de neige.

— Vous savez bien de qui je veux parler, n'est-ce pas, mademoiselle? reprit Jacques, au bout de quelques secondes. Et, tandis que votre bouche me nomme tous les autres, je suis bien sûr que votre coeur pense surtout à celui dont vous ne parlez pas.

— Ah! murmura la jeune fille, en cachant sa tête dans ses mains, pourquoi évoquez-vous un semblable souvenir?

— Parce que je le dois; votre image, l'affection que vous lui avez promise, l'espoir de vous conquérir, ont fait de lui un grand artiste; le moment approche où vous deviez lui payer la dette contractée, il y a longtemps déjà, et, en acceptant son nom, couronner ses efforts.

«Voyez-vous, à l'instant où il va revenir des lointains pays, où son amour l'a envoyé; voyez-vous, lorsqu'il viendra mettre à vos pieds la fortune gagnée et la gloire acquise, voyez-vous son désespoir et son malheur?

— Il ne me croira pas coupable.
— Qu'en savez-vous?

Les yeux de Margot s'arrondirent. Au fait, qu'allait lui apprendre celui qui était devant elle?

Il avait passé par l'épreuve qu'elle imposait à Jacques Landry; qu'allait-il lui dire?

Et, comme si le jeune député eût voulu répondre aux pensées les plus intimes de Margot:

— Je me suis trouvé dans la même situation que Jacques Landry, mademoiselle, lui dit-il; j'aimais ma femme comme il vous aime; j'avais pour Marianne une estime tout aussi grande que celle que votre fiancé peut vous avoir vouée... et cependant!... ai-je souffert?

«Que de fois cette pensée maudite est venue, comme un fer aigu, me labourer le coeur...

— Elle ne parle pas, me disais-je durant mes longues nuits d'insomnie...

elle ne parle pas!... Le pourrait-elle seulement?... Et est-ce le dévouement seul qui lui clôt ses lèvres, ou bien une suprême habileté?...

«Ah! je le sais bien, c'était indigne de ma part! Et lorsque la saine raison reprenait le dessus, je me maudissais et je me faisais horreur!

«Hélas! malgré cela, le découragement revenait; avec lui, la souffrance et le doute.

«Qu'y faire? Rien!

«La nature humaine est partout et toujours la même; et Jacques Landry n'échappera pas plus que les autres à cette torture.

«Que dis-je? Il l'éprouvera mille fois plus encore si c'est possible, lui, un artiste, dont l'enthousiasme ne doit avoir d'égal que la faiblesse et le découragement!...

— Il comprendra que Mme de Léznac peut être ma mère, il m'excusera.

— Vous vous trompez encore. On admire l'héroïsme chez tout le monde, excepté chez celle qu'on aime.

«Celle-là vous appartient exclusivement; et, tout sentiment éprouvé par elle en dehors de vous, fût-ce même celui d'un dévouement aussi pur que celui qui a fait agir Marianne, tout pareil à celui auquel vous obéissez vous-même, nous fait horriblement souffrir, parce que, même en dehors du doute, il a sa cause en dehors de nous. Jacques, qui faisait à cette enfant un aveu qui, jusque-là, certainement, n'était jamais tombé de ses lèvres, baissa la tête, tandis que Margot, le visage baigné de larmes, murmurait:

— Mon Dieu! que vous me faites souffrir! J'avais promis à Jeannine de me disculper, si elle parvenait à retrouver le nom de ma vraie mère; mais, j'ai été si malheureuse depuis que je lui ai fait cette promesse, qu'il me semblait avoir mal agi. Cependant elle m'avait un peu parlé comme vous.

— C'est qu'elle est honnête, interrompit Jacques; sa conscience est droite, et elle vous conseillait bien.

«Je comprends, moi, que vous vous sacrifiez, même à ce seul doute de maternité qui vous trouble; mais je vous dis en vérité, si une preuve indéniable vous est fournie, sacrifier votre fiancé à la reconnaissance serait une chose absolument criminelle.

«Vous n'enlèverez pas à M. de Léznac et à Mme de Blanquefort l'horrible torture que toute la vie a broyé leur coeur, et vous ferez une victime de plus.

«Vous me paraissez très droite et très honnête, ma chère enfant; soyez persuadée qu'un homme comme moi ne peut rien vous conseiller qu'il ne soit prêt à faire lui-même, et laissez-vous guider par moi.

Margot, les sourcils froncés et les yeux fixes, demeura un instant immobile, tandis que Jacques respectait sa méditation.

— Monsieur, dit-elle enfin au bout de quelques instants, tout ce que vous m'avez dit m'a profondément touchée.

«Je viens de me demander très sérieusement si je ne vous ouvrerais pas mon âme tout entière, et si je ne vous dirais pas cette chose que vous me demandez.

«Une considération peut-être plus grave que celle que vous soupçonnez, me fait du silence absolu un nouveau devoir.

«Cependant, si Jacques Landry revient, je vous jure de lui tout confier, et, s'il m'ordonne de parler, je vous en donne ma parole d'honneur, j'obéirai!

A la netteté de la voix, à la fermeté revenue dans le regard, dans le geste et dans l'attitude, le jeune député comprit que Margot serait inébranlable.

— Bien, mademoiselle, fit-il, en s'inclinant, je vous vois trop décidée pour qu'il me soit permis d'insister encore.

COMMENCE à agir en 2 SECONDES



ARRÊTEZ LE MAL de TÊTE AVEC ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA

PRIX LES PLUS BAS

12 comprimés... 18c
24 comprimés... 29c
100 comprimés... 79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI



Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

LA VIE COURANTE ... par Georges Clark



— Que veux-tu, ma chère. l'influence du mari l'emporte: je voulais en faire un poète et le père le voit plutôt en "gentleman farmer"...

Coupon d'abonnement **LE SAMEDI**

Canada: 1 an \$3.50, 6 mois 2.00, Etats-Unis: 1 an \$5.00, 6 mois 2.50

IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom:
Adresse:
Ville: Province:

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE
978-988 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Cependant, votre héroïsme, loin de me rebuter, m'a donné comme une ardeur de lutte : si vous le permettez, je serai quand même votre défenseur.

Si elle le permettait la pauvre petite !... Si elle le permettait !

Mais, être acquittée, sans prononcer une parole et sans que la condamnation des autres soit son fait, mais c'était là son rêve !

Elle ne demandait pas autre chose.

Et si un être au monde était capable de la faire arriver à ce résultat, c'était à coup sûr Jacques Descat.

Silencieusement, elle porta la main du jeune député à ses lèvres et, après l'avoir baisée, murmura :

— Que vous êtes bon ! Ah ! vous méritez bien d'être aimé comme vous l'êtes !

C'était dans une angoisse qui touchait au délire qu'Anne avait attendu le retour de Jacques Descat.

Comme l'avait pensé Gratien, la visite de Marianne avait fait un bien énorme à la pauvre affligée.

Nulle créature au monde, en effet, n'était capable, comme Mme Descat, de panser une blessure, ou de calmer un désespoir.

— Elle ne parlera pas, répétait la marquise.

— Qu'importe ? répondait Marianne ; mon Jacques vous la sauvera tout de même.

— Eh bien ! lui demandèrent les trois voix à la fois, lorsque Jacques franchit le seuil du salon d'Eglantine, eh bien ! qu'a-t-elle dit ?

Le jeune député, encore sous le coup de l'attendrissement profond auquel il avait été en proie, raconta minutieusement son entrevue avec la pauvre petite prévenue.

Malgré son désespoir, Anne l'interrompait à chaque phrase, par quelques remarques débordant d'admiration.

Elle était fière, on le voyait, de cette enfant, dont, moralement, elle était la mère.

Mais, lorsque Jacques en arriva aux dernières hésitations de la jeune fille, qu'il parla du scrupule nouveau qui l'avait tout à coup saisie, la marquise porta les deux mains à son front, et, tandis que ses sourcils se fronçaient, elle balbutia :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Gratien, est-ce que l'horrible soupçon que nous avons eu deviendrait une amère réalité ?... Ah ! je suis donc tout à fait maudite !

Elle poussa un long soupir et, anéantie sous le coup d'un désespoir plus grand, elle tomba dans une sorte de prostration dont il lui fut impossible de l'arracher.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? demanda Gratien à Marianne, en l'aidant à monter en voiture dans le jardin même de la maison de Lézignac.

— Oh ! je vous le jure ! vous pouvez compter sur mon dévouement, et sur celui de mon mari aussi, n'est-ce pas, Jacques ?

— Certes, affirmez à Mme de Blanquefort que je sauverai sa protégée ou que je ferai tous mes efforts pour cela ; sur mon âme, elle peut y compter !

V

Mme Henri

LE VOYAGE de Jeannine fut long et pénible. En effet, des montagnes du Cantal au bord de la Manche, le trajet est interminable.

On avait commencé par revenir à Paris, et là, avant de repartir, Jeannine avait réfléchi de nouveau aux paroles de Mme Auréjac et de la vieille Migotou.

Il n'y avait pas de doute possible ; Mme de Lézignac était arrivée à la gare de l'Ouest ; elle était allée sur la mer, puisque les vêtements de la pe-

tite Anne portaient les traces du mal auquel elle avait été en proie.

Jeannine, sur-le-champ, voulait se diriger directement vers les côtes de l'Angleterre. Etienne lui fit observer qu'il était prudent, d'abord, de visiter tous ceux des ports français dans lesquels s'arrêtaient des bateaux venant d'outre-Manche.

Il ne fallait penser ni à Calais, ni à Boulogne, ni à Dunkerque qui sont en relations avec Paris et l'Angleterre par la gare du Nord ; restaient le Havre et Dieppe ; le premier communiquant avec Southampton, le second avec Newhaven.

Peut-être dans un de ces deux ports, Jeannine trouverait-elle quelques renseignements qui faciliteraient ses recherches.

Eglantine avait dû aller tout droit en suivant un itinéraire fixé d'avance, et n'avait certainement pas pris le loisir de réfléchir en route, si l'on en jugeait par le peu de temps — trois jours seulement — qu'elle avait mis à accomplir son voyage.

Ils partirent et se dirigèrent vers Dieppe ; la ville est plus petite que le Havre ; Jeannine espérait y avoir plus facilement des renseignements.

Etienne, toujours à ses ordres, ne fit pas d'objections.

La plus parfaite intimité, du reste, régnait entre eux ; néanmoins dans cette vie de contact perpétuel, ils étaient admirables l'un et l'autre de discrétion et de retenue.

Jeannine, naturellement très honnête, avait dans le caractère une très réelle dignité accompagnée de cette simplicité de manières qu'on retrouve si fréquemment chez les personnes réellement vertueuses.

Elle ignorait absolument tout ce qui était calcul, minauderies ou coquetterie ; sa conversation et ses manières étaient simples comme son cœur lui-

même, qu'un mensonge n'avait jamais flétri.

Quant à Etienne, il respectait infiniment sa compagne d'abord ; puis il était fier de la preuve de confiance que lui avait donnée la tragédienne en acceptant sa protection ; enfin, Mme Dansaus avait accueilli Jeannine, l'avait au départ pour ainsi dire placée elle-même sous l'égide du jeune homme, et, pour rien au monde, celui-ci n'eût d'un mot, ou même d'un geste, profané les sentiments exquis qui avaient dicté tout cela.

Il lui semblait qu'il était chargé de l'accompagner ; et si, quelquefois, la nuit, comme dans le Refuge de la montagne, Etienne se relevait pour aller raconter aux étoiles combien il aimait Jeannine, s'il ne pouvait résister à la tentation de venir s'agenouiller sous sa fenêtre et d'envoyer son âme dans un baiser à celle qu'il croyait endormie, jamais, dans la journée, ses paroles ou son regard n'avaient laissé deviner à Jeannine la préoccupation constante de son cœur.

En se dirigeant vers Dieppe, la jeune fille avait eu une raison de plus, raison qu'elle ne confia à Etienne que durant le trajet.

Avant d'être veuve, Mme Noyelle avait été, comme on le sait, abandonnée de son mari ; la pauvre femme, trop pauvre pour avoir pu demander aux tribunaux la protection d'une séparation, craignait sans cesse un retour de l'ivrogne qu'on ramassait de temps à autre au coin de toutes les rues.

Elle avait alors, à cette époque, quitté Paris et s'était réfugiée à Dieppe, où sa mère, du reste, était née.

Son renom d'ouvrière parisienne, avait escorté Mme Noyelle dans la petite ville, et, en arrivant, elle avait immédiatement trouvé de l'ouvrage.

Mais c'était un ouvrage de journées, et, pour gagner quelques sous, elle devait confier Jeannine du matin au soir

à une étrangère, une femme du Pollet.

La tragédienne se rappelait des moindres détails de ses séjours à Dieppe, et il lui semblait maintenant, que dans cette population de pêcheurs elle trouverait quelqu'un capable de lui donner des explications ; elle se souvenait en effet des braves gens chez lesquels logeait sa mère, des pêcheurs qui s'étaient intéressés à son malheur et qui l'adoraient.

Quand Mme Noyelle apprit la mort de son indigne mari, et qu'elle se décida à revenir à Paris, parce que là seulement elle avait la chance de pouvoir faire élever Jeannine, le père et la mère Bouzard la regrettèrent comme si elle avait été leur fille.

La mère Bouzard, à moitié infirme, quoique encore jeune, ne pouvait aller à la pêche qu'une partie de l'année ; le mari était employé sur le port, Jeannine ne se souvenait pas où ; si la chance voulait qu'il vécût encore, et c'était possible, puis, qu'il connût quelques camarades occupés aux bateaux de Newhaven, le bonheur de la jeune femme serait complet.

Elle se rappelait parfaitement d'eux, quoiqu'elle fut très jeune lors de son départ de Dieppe. Mais Mme Noyelle, très délicate de santé, était à diverses reprises revenue passer quelques jours durant les mortes-saisons d'été dans la cabane du Pollet.

Aussi, ce fut tout droit et sans la moindre hésitation qu'elle donna au cocher, qui lui proposa ses services à sa descente du chemin de fer, l'adresse du père Bouzard.

Là, elle avait goûté un des rares bonheurs de sa jeunesse, et elle avait à peine fini de le raconter à Etienne, lorsque la voiture s'arrêta à quelques pas de la cabane de la vieille pêcheuse de crevettes.

Comme jadis, la mère Bouzard raccommoiait ses filets, assise à la portée de son échope, de temps en temps, elle se levait pour surveiller le maigre fricot qui cuisait devant le feu.

Le temps avait glissé sur sa rude carapace brune et ridée sans y laisser de traces ; telle Jeannine l'avait vue jadis, telle la jeune fille la retrouvait avec le même hâle, les mêmes courbures, la même décrépitude.

La voiture s'était arrêtée au bout de la rue tortueuse, et le petit scandale de curiosité qu'elle avait provoqué n'était pas arrivé jusqu'à la vieille femme.

Néanmoins, elle leva la tête.

— Bonjour, mère Bouzard, dit Jeannine de sa belle voix d'or.

La vieille regarda cette splendide créature, et n'eut garde de reconnaître aucun des traits de l'enfant, qu'elle avait eue jadis chez elle.

En voyant son ahurissement, Jeannine comprit vite que la mémoire de la vieille pêcheuse de crevettes était ingrate.

— Vous ne me reconnaissez pas ? lui demanda-t-elle. Voyons, Jeanne Noyelle.

— Allons donc ! Est-ce possible ?... Après tout... dame !... vous étiez une bien jolie petite, et il me semble que votre voix, quasiment aussi douce qu'une musique, me revient dans l'oreille...

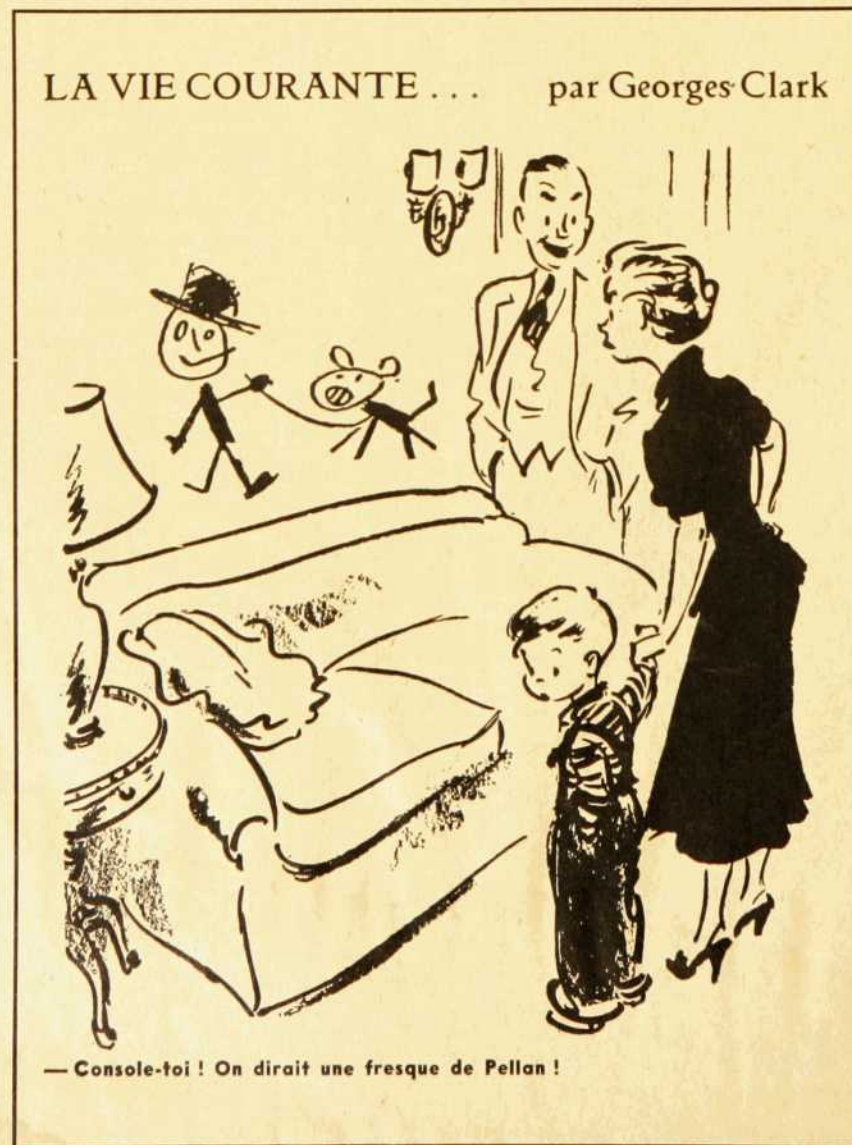
— Entrez donc, monsieur et madame.

Etienne et la jeune femme ne se firent pas prier, car déjà, des maisons voisines, des têtes curieuses émergeaient.

— Et votre maman ? demanda la vieille aussitôt que la jeune femme fut assise, elle va toujours bien, je suppose ?

— Hélas ! fit Jeannine avec un sanglot, ma mère est morte.

— Pauvre femme !... Je comprends que vous la pleuriez, madame, car elle vous aimait bien.



Puis, regardant Etienne, dont le visage attendri et sympathique parut lui plaire instantanément :

— Mais avant de partir, reprit la pêcheuse avec un bon sourire, elle ne vous a pas laissée seule, je vois, et elle vous a confiée à quelqu'un qui a l'air de vous aimer bien aussi.

Jeannine rougit au milieu de ses larmes, mais elle ne détrompa pas la mère Bouzard et se hâta de changer le cours de la conversation.

— Mère Bouzard, lui dit-elle doucement, je me souviens combien vous étiez bonne autrefois, vous n'avez pas changé, n'est-ce pas ?

— Dame ! je ne crois pas, fit la vieille.

— J'ai un service à vous demander ; d'abord, votre mari vit-il toujours ?

— Certes oui, le cher homme.

— Et il décharge encore les bateaux sur le port.

— Il ne les a jamais déchargés, sauf votre respect, madame !

L'artiste eut un violent battement de coeur.

— Cependant autrefois, il me semblait... fit-elle.

— Vous étiez trop jeune pour faire attention à ces choses, l'interrompit la pêcheuse.

« Mon homme fait aujourd'hui ce qu'il a toujours fait, il est employé à l'équipe des bateaux anglais.

La jeune fille étouffa un cri de joie. Non, elle n'avait pas espéré autant de bonheur que cela...

— Ecoutez, fit-elle toute palpitante : j'ai besoin de consulter les livres de bord, et de savoir si une marquise de Montlezun, accompagnée de sa petite fille, ne s'est pas embarquée ici, autrefois pour l'Angleterre. L'existence de ma meilleure amie dépend de ce renseignement. Il me la faut à tout prix.

— Ce sera facile à vérifier, madame, mon homme vient précisément dans un instant manger la soupe de midi ; je m'étonne même qu'il ne soit pas encore arrivé, il vous conduira à ses chefs.

A cet instant, une ombre épaisse se fit devant la porte, et un homme en cotte bleue apparut sur le seuil.

— Le père Bouzard ! s'écria Jeannine qui le reconnut instantanément.

La vieille s'empressa d'apprendre à son mari qui était cette superbe jeune femme, qu'il ne reconnaissait pas plus qu'elle ne l'avait elle-même reconnue un instant auparavant, et elle lui apprit en même temps quel service Jeannine venait leur demander.

— C'est facile, dit-il, et si Madame veut m'accompagner, nous allons de ce pas examiner les livres ; on me connaît assez dans les bureaux pour ne pas me refuser ce service-là.

Mais Etienne tenait à ses idées ; il se pouvait qu'Eglantine n'eût pas passé en Angleterre, et que ce fût à Dieppe même qu'elle eût recueilli la petite orpheline. Il se livra donc seul à une enquête qu'une période de vingt années rendait presque impossible, pendant que la jeune fille s'éloignait de son côté avec le mari de la pêcheuse.

Mais, en dépit de ses efforts, Etienne revint le soir au Pollet sans renseignement, absolument malheureux et découragé ; Jeannine, au contraire, l'attendait les yeux brillants et le visage tout empreint d'une expression de triomphe et de joie.

Elle avait songé, durant ses courses, à faire venir un succulent dîner d'un des restaurants de la ville, et la cabane du Pollet, avec son feu clair brillant dans l'âtre, la nappe blanche étendue sur la vieille table, l'odeur succulente des mets qui s'échappait des plats recouverts, avait relativement un air de fête.

— Etienne ! Etienne ! s'écria la jeune femme en battant ses petites mains l'une contre l'autre, aussitôt qu'elle l'aperçut, nous sommes sur la voie !...

— Comment donc ? Est-ce que vous avez trouvé une indication sur les livres de la Compagnie ?...

— Non ; car pour passer de France en Angleterre, les voyageurs ne donnent pas leurs noms ; mais j'ai eu la pensée d'entrer dans certains détails avec le père Bouzard, il s'est souvenu...

— Alors, c'est ici à Dieppe, qu'est venue Mme de Léznigac ?

— Non, ayez un peu de patience ! Elle est allée au Havre, où elle s'est embarquée sur un bateau faisant le service de Southampton.

— Est-ce bien certain ? demanda Etienne, qui croyait difficilement à une chance aussi extraordinaire.

— C'est absolument sûr, monsieur, affirma le vieil homme d'équipe ; un de mes cousins, pas tout à fait aussi vieux que moi, est, depuis trente ans et peut-être plus, à l'hôtel de l'Amirauté, au Havre ; je me souviens qu'il m'a plusieurs fois parlé d'une jeune femme excessivement belle qui était venue un jour, il y a de longues années de cela. Son courage avait stupéfié tout le monde ; car elle avait voulu s'embarquer malgré un temps abominable et une tempête imminente. Elle avait en effet avec elle une petite fille, qu'on parvenait à peine à réveiller pour la faire manger.

« Trois jours après, elle est revenue avec une seconde petite fille, à peine âgée de quelques mois, et mon cousin était fort ému lorsqu'il en parlait, parce que la dame prétendait qu'elle était allée fermer les yeux à une de ses amies d'enfance ; et elle ajoutait qu'elle avait exposé sa vie, mais qu'elle ne s'en repentait pas, puisqu'elle était arrivée à temps pour recueillir son dernier soupir.

Etienne, à son tour, tressaillit.

Le contre d'Eglantine changeait de nature : Margot, maintenant, n'était plus la fille d'une pauvre, inconnue et misérable, recueillie dans une mansarde de Paris, mais bien l'enfant d'une amie d'enfance.

Eglantine n'avait cependant jamais eu d'amie.

En effet, le peu de jeunes filles qu'elle avait pu connaître à la Bauge, étaient mariées aux environs de Roquebelle ou, tout au moins, dans le département du Gers, et jamais on n'avait entendu dire qu'aucune eût disparu du pays.

Il y avait là quelque mensonge évident, et probablement un mystère cachait un intérêt profond.

— Votre cousin est-il toujours à l'hôtel de l'Amirauté, au Havre ? demanda Etienne.

— Toujours, monsieur, et, certainement, il y mourra.

— Eh bien ! ma chère Jeannine, il nous faut partir le plus tôt possible ; ce soir, si nous le pouvons.

— Non, dit le vieillard, vous n'avez pas de train, ce soir, correspondant directement avec ceux du Havre ; il est, du reste, trop tard à cette heure.

Malgré toute l'impatience qui dévorait Jeannine, il fallut accepter cette nouvelle complication : d'ailleurs, elle était extraordinairement fatiguée.

Malgré son courage, en effet, son organisation de Parisienne, naturellement nerveuse et impressionnable, décuplée encore par l'enthousiasme et la susceptibilité qui étaient peut-être le résultat de son métier, se trouvait très mal de toutes les émotions auxquelles elle était en proie depuis quelques jours.

Les deux jeunes gens passèrent la nuit dans un des meilleurs hôtels de la ville, et Etienne ordonna à Jeannine, sur un véritable ton de commandement, de rester au lit le lendemain jusqu'à huit heures.

— Nous ne serons pas plus avancés lui dit-il, si vous tombez malade, et je vois à l'éclat de vos yeux, et à la chaleur brûlante de vos mains que ce malheur me menace.

Elle lui obéit, enchantée au fond de l'âme de la sollicitude vraie qui dictait cette douce et adorable tyrannie.

Mais le jeune homme avait raison ; elle était en proie à une fièvre qui décuplait la sensibilité extraordinaire de ses nerfs.

Elle passa une mauvaise nuit ; inquiète et agitée.

Mais, à huit heures, comme le lui avait permis Etienne, elle était toute habillée ; elle sonna, et, par la femme de chambre, qui arriva à son appel, elle fit prier le jeune homme de venir lui parler dans le petit salon précédant la chambre où elle avait couché.

Etienne ne se fit pas prier ; dès le seuil de la porte, il fut frappé de la voir pâle encore de fatigue, il voulut lui conseiller un repos d'un ou deux jours.

— Vous avez donc juré de me faire mourir d'angoisse et de désespoir ! lui dit-elle. N'insistez pas, c'est inutile. Je veux aller au Havre ! Je veux être convaincue que le père Bouzard n'a pas rêvé, que son cousin existe et, après cela, s'il faut partir pour l'Angleterre, eh bien ! je le ferai encore !

Comme elle mettait dans ce désir une sorte d'âpreté violente, qui n'était pas dans son caractère, Etienne eut peur de la rendre vraiment malade, en la contrariant, et partit avec elle pour le Havre.

Durant le voyage, qui ne devait pas être d'une longue durée, Jeannine fit à son compagnon cette curieuse remarque qu'accompagnait un petit rire dû à son extrême nervosité :

— Ne trouvez-vous pas que nous ressemblons fort à ces enfants qui se font un jeu de poursuivre des papillons dans la campagne ? Ils en voient un qui les attire, ils courent après, abaissent sur lui leur filet et le croient pris. Mais il n'est pas là, et déjà voltige plus loin. Ils recommencent sans cesse, et jamais avec plus de succès.

« De même, on nous indique une piste, nous nous élançons pleins d'ardeur, pour n'aboutir qu'à un échec. Une circonstance imprévue fait échouer notre tentative et nous rebondissons à nouveau sur une autre piste, avec un résultat analogue.

« La brave Mme Auréjac, en nous renseignant sur la voiture de place, nous indiquait cette gare de l'Ouest, d'où nous partions pour Dieppe. La piste semblait bonne. Nous allions peut-être découvrir ce que nous cherchions... Mais non ! Le papillon que nous poursuivions n'était pas là et, de Dieppe, nous fait rebondir au Havre...

« Quelle nouvelle déconvenue nous attend ici ?... »

— Vous avez raison, répliqua Etienne, devenu songeur. C'est une véritable course au clocher, mais comme vous, j'ai confiance, et nous finirons, en surmontant tous les obstacles, à atteindre notre but... Vous verrez !

Jeannine était dans le vrai, pourtant, en disant qu'une sorte de fatalité s'acharnait à entraver tous leurs projets.

Au Havre, encore une fois, ils allaient en faire l'expérience.

Sylvain Bouzard, le parent du père Bouzard de Dieppe, faisait bien encore partie du personnel de l'hôtel de l'Amirauté, où les deux jeunes gens étaient descendus dès leur arrivée au Havre.

Mais on était au mois d'octobre, et il avait profité du peu d'affluence de voyageurs à cette époque de l'année pour demander un congé à ses patrons.

Il fallut, deux jours, attendre son retour.



DU NOUVEAU EN FAIT DE COLD CREAM !

Un Moyen Exclusif d'Embellir votre Peau de 4 Façons

Voici enfin un cold-cream qui fait plus que nettoyer simplement votre épiderme ! C'est le Cold Cream Noxzema — une crème délicatement parfumée qui contribue à rendre votre peau plus douce, plus propre, plus fraîche — *légèrement médicalement*, pour le plus grand bien de l'épiderme.

Le Cold Cream Noxzema Rend 4 Services à votre Peau :

1. Nettoie à fond les pores de la peau.
2. Stimule et tonifie agréablement la peau.
3. Aide à conserver la peau douce et veloutée.
4. Légèrement correctif — Il aide aussi à soulager les affections cutanées.

Essayez donc le Cold Cream Noxzema ! Votre peau en sera tout de suite plus propre et plus fraîche, plus douce et plus satinée. Procurez-vous le Cold Cream Noxzema aujourd'hui même, aux pharmacies ou rayons de cosmétiques, 21¢, 39¢, 63¢.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMÉO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Poirier, Bessette & Cie, Ltée
975-985 rue de Bullion
Montréal 18, P.Q.

Mis au courant par Jeannine et Etienne des recherches auxquelles ils se livraient, il rassembla ses souvenirs, plutôt confus, à vingt années de distance. La mémoire lui revint pourtant, rappelée par des détails curieux.

La voyageuse en question était accompagnée d'une fillette de cinq à six ans environ. Elle était partie pour l'Angleterre avec elle, y était demeurée deux jours à peine, puis était revenue à l'hôtel, portant un bébé de quelques mois à peine. Elle avait expliqué l'absence de la fillette, en disant qu'elle l'avait remise à sa mère, une Anglaise, qui la lui avait confiée.

Assez précipitamment, la voyageuse avait quitté le Havre, oubliant dans la chambre un petit sac de nuit en toile, vide de son contenu, et que jamais elle n'avait réclamé.

Cet objet, Sylvain l'avait gardé. Il le retrouva, avec beaucoup de difficultés, au grenier, et s'empressa de le remettre à Jeannine. Une petite étiquette, à demi déchirée, était encore collée, portant cette inscription :

Care of Messrs Keller and Wallis Brothers, Southampton.

En consultant le Bottin de l'étranger, Etienne ne tarda pas à découvrir que la Maison Keller et Wallis frères était une firme d'armateurs de Southampton. C'était donc de ce côté qu'il fallait poursuivre les recherches.

Sylvain Bouzard, largement rétribué, se dessaisit du sac de nuit et, le soir même, Jeannine et son compagnon prenaient le vapeur de Southampton.

Ici, une nouvelle déception les attendait.

La firme d'armateurs existait bien, mais un incendie, survenu quelques années auparavant, avait détruit toutes les archives de la maison, dont le directeur, M. Keller, put cependant, fournir quelques indications.

Il se souvenait de l'histoire étrange — remontant à vingt années — d'une passagère, venue de Philadelphie sur l'un des bateaux de la Compagnie. Elle avait un bébé de quelques mois avec elle, et mourut à Southampton, peu de jours après son arrivée, et après avoir remis l'enfant à une Française.

— Cette dame, toute vêtue de deuil, fit M. Keller, se faisait appeler Mme Henri, tout court, mais les matelots, qui avaient un grand respect pour elle, la désignaient sous le nom de « la marquise », l'ayant entendu nommer ainsi par un monsieur âgé qui, en Amérique, l'avait accompagnée jusque sur le bateau.

« Je ne saurais vous donner de plus amples détails, conclut l'armateur. Mais allez, demain, dans la vallée de l'Itchen, à deux milles de Winchester, du côté d'Alton. Tout le monde vous indiquera le cottage du capitaine Murray c'est lui qui commandait la *Victoria*, le bateau sur lequel cette Mme Henri était embarquée.

« Il vous donnera certainement des renseignements sur elle, car il paraissait la connaître particulièrement. C'est même lui qui, son bébé parti, fit enterrer la mère.

Le même jour, après avoir remercié M. Keller de son obligeance, les deux jeunes gens se firent conduire en voiture au cottage du capitaine Murray qu'il leur fut aisé de trouver.

Ils trouvèrent là un vieillard, qu'une paralysie presque complète tenait cloué sur un fauteuil. Une vieille servante lui prodiguait ses soins.

Kate, était son nom. Quand elle sut que les deux étrangers venaient envoyés par M. Keller, et quel était l'objet de leur visite, Kate leur apprit que son maître avait été frappé de paralysie, six mois auparavant, à la suite d'une congestion. Il se trouvait incapable, non seulement de parler, mais même de comprendre ce qu'on lui disait.

— Mais il y a quarante ans que je suis au service du capitaine. Si vous voulez me confier ce qui vous amène, je pourrai peut-être vous aider.

Une fois encore, Jeannine et Etienne firent le récit que l'on sait.

— Cette histoire est l'une des seules dont mon maître ne voulait pas parler. Il assurait que l'existence de cette jeune femme, Mme Henri, devait renfermer quelque drame poignant ; et, toute sa vie, je lui ai entendu dire qu'il voulait aller dans le Midi de la France, pour éclairer certains soupçons qui lui étaient venus. C'est même lui qui a fait enterrer la jeune femme.

— Savait-il son vrai nom ? interrogea anxieusement Jeannine.

— Je l'ignore, mais si ce nom vous est absolument indispensable, il y aurait un moyen de le connaître...

— Lequel ? balbutièrent ensemble Jeannine et son compagnon.

— Allez à l'église de Saint-Michel, à Southampton. Là, mon maître a, je le sais, sur le registre de la paroisse, mentionné tous les noms et prénoms de Mme Henri. Il a également, il me semble, déposé entre les mains du vieux ministre, quelques papiers rapportés plus tard d'Amérique, à un autre de ses voyages.

Les jeunes gens poussèrent un cri de joie et tous deux, spontanément exprimèrent leur reconnaissance en embrassant la vieille Kate.

Cette fois, ils approchaient vraiment du but !

La voiture, qui les avait amenés, les reconduisit aussitôt à Southampton.

A cause de l'heure tardive de leur retour, il leur était impossible de poursuivre, ce soir-là, leurs recherches.

Mais, le lendemain, vers dix heures, ils se rendirent au joli cottage qu'habitait le desservant de l'église Saint-Michel.

VI

L'extrait mortuaire

C'ÉTAIT un brave homme, fort vieux, qui se souvint parfaitement d'avoir enterré la voyageuse et d'avoir reçu du commandant Murray, à plusieurs années de là, un coffret rapporté d'Amérique.

Il crut que Jeannine était la petite fille recueillie par la Française, elle ne le détrompa pas.

— D'après M. Murray, lui dit-il, la volonté expresse de votre famille d'Amérique, ma chère enfant, était qu'on vous remit tout cela à vous-même, et qu'on ne vous les envoyât pas. J'ai parcouru ces papiers sans me permettre toutefois de les lire ; ils sont précieux pour vous ; il y a l'acte de mariage de votre père et de votre mère, votre acte de naissance, une sorte de journal que votre mère a fait durant la traversée afin de vous être donné un jour.

— Comment êtes-vous en possession de ce dernier papier, mon Révérend, demanda Etienne, qui, moins impressionné que Jeannine, tâchait de se rendre compte de toutes choses. Il ne vous a pas été remis en même temps que les autres, n'est-ce pas ? Ce n'est pas possible.

— Non, comme vous le savez, le commandant Murray a déposé ces papiers chez moi longtemps après la mort de la voyageuse qui en avait elle-même, paraît-il, emporté un double, lors de son départ de son pays.

Sa famille d'Amérique, ayant appris sa mort, les renvoyait en France, en cas que les premiers se fussent égarés.

Quant au journal de Mme Henri, je l'ai trouvé sous son oreiller après sa mort.

Elle n'avait probablement pas eu la force et peut-être la volonté de le prendre pour le donner à l'inconnue qui était venue vers elle.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Sa mauvaise humeur provient d'un "manque à gagner", comme il dit. Il prétend qu'il pouvait répondre à la question-concours et gagner les \$500.

Toutes ces lenteurs exaspéraient Jeannine ; mais il fallait se contenir ; le méthodique vieillard se fût peut-être méfié d'une impatience trop grande, et eût sans doute alors hésité à rendre les précieux documents.

Enfin, il se leva.
— Attendez-moi un instant, dit-il, je vais revenir.

Au bout de quelques secondes, en effet, il était de retour, apportant une boîte assez grande en bois des îles, incrustée d'argent.

— Si les pièces que contient ce coffret ne vous suffisent pas, dit-il, nous irons à la paroisse, où vous verrez l'acte mortuaire avec les signatures authentiques. Ici, il y en a une copie.

Cet acte mortuaire, du reste, je l'ai établi d'après les indications très circonstanciées que j'ai trouvées dans le journal de la morte.

En prononçant ces paroles, il déposa le coffret sur la table du parloir.

— O monsieur ! s'écria Jeannine, si vous saviez comme une pauvre fille va vous bénir, elle à qui vous allez faire connaître son père, sa mère... et toute sa chère famille qu'elle a désirée et pleurée toute sa vie.

Là-dedans il n'y a plus d'eux que le nom et le souvenir ; mais que c'est donc précieux pour qui n'a jamais espéré autre chose.

De grosses larmes couvraient son beau visage ; sa voix était plus douce qu'un souffle ; ses yeux avaient un inoubliable regard de tendresse et de reconnaissance.

— Je suis très heureux de contribuer à votre bonheur, madame, répondit le vieillard attendri et continuant à se méprendre, tant l'émotion de la jeune fille était vraie et communicative ; mais en vous remettant ces choses précieuses, j'ai aussi la conscience d'avoir rempli mon devoir, et accompli la volonté de ce brave commandant Murray.

« Si jamais, m'a-t-il répété souvent, l'enfant de la morte revient, il faudra scrupuleusement lui rendre ce coffret, il renferme des choses inestimables pour elle. »

Lentement, Jeannine avait fait tourner la clef d'acier, le couvercle se souleva, et des papiers jaunis par le temps s'échappèrent de la boîte.

Trois noms écrits en lettres beaucoup plus grosses que les autres frappèrent ses regards, c'étaient ceux-ci : Adèle-Alexandrine, veuve de Henri...

— Voyez Etienne, s'écria-t-elle, voyez ! Il n'y a plus de doute possible.

Mais tout à coup ses yeux s'arrondirent ; un grand tremblement la saisit : du doigt elle montra un autre nom à Etienne. Celui-ci le lut, se redressa, blanc comme un linceul, et poussa un cri terrible :

— Ah ! pauvre Margot ! pauvre Margot ! répéta-t-il, quelle infamie ! Je comprends tout maintenant.

QUATRIÈME PARTIE

MARGOT

La tentation de Margot

LA VILLE D'AUCH est dans un indescriptible état de curiosité et d'angoisse.

Ses maisons, ses hôtels, ses faubourgs, ne peuvent plus contenir la foule des étrangers qui arrivent de tous côtés.

On va juger la fameuse Mme de Léziac.

Sa beauté, ses voyages, ses amours, l'aveuglement formidable de son mari, sa liaison quasi-conjugale avec ce difforme et grotesque notaire, actuellement son complice, tout cela a passionné l'opinion à un point extrême.

Qui doute, à l'heure actuelle, qu'elle ait empoisonné Lucie Lesparre?...
Personne, assurément.

Et néanmoins, il y a foule, autour du palais de justice; on se presse, on se bouscule.

Les gens les plus sérieux, les plus froids, ceux que le goût du jour condamne à ne jamais s'émouvoir de rien à ne s'intéresser à rien, les sceptiques, les blasés, les forts enfin, sont au premier rang et veulent entrer à tout prix.

Peut-être est-ce pour la voir assise sur son banc d'infamie, elle, la reine des fêtes, la belle Eglantine, si longtemps comparée à Calypso éclipsant sans cesse ses nymphes en jeunesse et en beauté?...

Peut-être aussi veut-on entendre une dernière fois Jacques Descat, le jeune et sympathique député, l'éloquent défenseur de Marianne, le fils toujours préféré de cette vieille terre gasconne, celui qui avait juré de ne plus paraître à la barre d'un tribunal, et qui a fait une exception en faveur de Margot l'enfant inconnue, l'orpheline recueillie par la charité de Mme de Léznac.

Dame!... On connaissait sa vieille haine pour les Delorme, et ses sorties contre cette ignoble famille vont être violentes, c'est sûr!... Il va en dire de belles... On s'y attend.

Et quoi donc?... Que peut-il apprendre?...

[Lire la suite au prochain numéro]

HONFLEUR ET LE CANADA

[Suite de la page 5]

Québec, de Trois-Rivières ou de Montréal, le savent bien, et c'est pourquoi Honfleur, lorsqu'ils se rendent en France, reçoit bien souvent leur première visite.

Le temps a passé sur la petite ville sans en changer profondément l'aspect depuis le XVI^e siècle. Si nos aïeux pouvaient y revenir, ils se reconnaîtraient aisément, même parmi les voies modernes, car elles se sont implantées à peu de choses près dans les traces de leurs devancières. De toutes parts, surtout, ils retrouveraient les ruelles tortueuses qu'ils ont connues, pavées de petites pierres inégales, bordées de demeures devenues vétustes, couvertes d'ardoises, dont les poutres sont apparentes, maisons déformées, biscornues, chaotiques, où vivent encore, comme naguère, des familles de pêcheurs qui se réunissent pour la veillée autour d'un âtre que nous jugeons préhistorique. L'église Sainte-Catherine, qui a donné son nom à tout un quartier de Montréal, est entièrement construite en bois: lorsque les habitants décidèrent de l'édifier, ils manquèrent de main-d'oeuvre, et s'adressèrent aux charpentiers des chantiers navals. Ceux-ci retournèrent deux coques de bateaux dont ils firent deux nefs parallèles, mais ils ne surent dessiner de transept, et comme ils ne pouvaient poser le clocher sur cet ensemble original, ils dressèrent celui-ci, carré, massif, solide de base et léger de faite, de l'autre côté de la place. Entre l'église et lui, comme naguère, se tient le marché en plein air, sous des toiles de tentes aux couleurs variées. Un peu plus bas, au carrefour de la rue Haute et de la rue de l'Homme de bois, c'est le port. Inutilisé, par force, de 1940 à 1945, il était, l'an dernier encore, presque totalement envahi par les limons de la Seine, mais il renaît chaque jour à la vie; des dragues fumantes s'y activent, et il reprend son aspect d'antan. Les barques de pêche y implantent à nouveau leurs cordages et leurs mâts.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

■ Réponse à M. L. Beausoleil, Montréal :

Les directeurs du club de baseball St-Jean, de la Ligue Provinciale de 1947, ont eu recours aux services de votre humble serviteur, au milieu de mois de juillet de cette année-là, parce que tout allait mal dans le camp de cette équipe. A notre arrivée à St-Jean, comme gérant, notre oeil droit — le meilleur des deux, malgré toutes les blessures et les affronts qu'il eut à subir au cours d'une carrière de 40 ans de baseball — conclut qu'il existait de la bisbille, que les joueurs canadiens-français, au nombre de douze, ne s'entendaient pas parfaitement avec les six autres joueurs américains. Ayant obtenu carte blanche de la direction du St-Jean, nous avons mis un brin d'harmonie dans le camp, à tel point que Jean-Pierre Roy, du jour au lendemain, un lanceur que nous avions jugé trop bon pour ce circuit, devint un artilleur gagnant, alors qu'il perdait la majorité de ses parties. Cette nature humaine est remplie d'un si grand nombre de paradoxes! Ah! vous voulez une preuve de plus! Eh bien! il a remporté six victoires sur sept par blanchissages, au cours des joutes éliminatoires de 1947! Contre Sherbrooke, il annula au pointage de 1 à 1, parce qu'il lança, à un frappeur, dont nous avons oublié le nom, une balle un peu haute, à la ceinture, alors que le club St-Jean menait par 1 à 0 à la septième manche. Le frappeur du Sherbrooke profita de cette balle pour l'expédier en lieu sûr et égaliser ce pointage... Un mérite monumental lui revient, à ce propos... Vous nous demandez de mentionner le salaire que nous touchions, alors, pour gérer l'équipe de baseball St-Jean, champion de la Ligue Provinciale de 1947! Question embarrassante à laquelle faut-il répondre! Allons-y! Il y a quatre ou cinq joueurs de cette équipe qui recevaient des salaires de \$100 à \$150 par semaine et leur gérant ne touchait que le tiers de cette somme... S'il fallait que nous ayons le droit de vous raconter tout ce qui se passe dans un club de baseball, jouant 5 ou 7 par-

ties par semaine, vos cheveux blanchiraient avant le temps! Vaut mieux pas! N'oubliez pas que, dans notre monde, l'ingratitude humaine est grande!... Vous nous demandez, de plus, si les joueurs du club St-Jean de 1947 priaient leur gérant! Nous le croyons, du moins la plupart d'entre eux. Présentez-nous un gérant d'un club de baseball de bon calibre qui est aimé de tous ses joueurs et nous lui élèverons, avant sa mort, le plus beau monument en marbre de Carrare. Même le sexagénaire Burt Shotton, gérant des Dodgers de Brooklyn, se voit détesté par trois ou quatre de ses lanceurs, âgés de 25 et moins. Vous savez, les joueurs de baseball professionnels sont de grands enfants gâtés par la foule. Ils croient que tout leur est permis, aussitôt qu'ils voient leurs photos et leurs noms dans tous les journaux.

■ Nous avons entendu, récemment, au cours d'une émission radiophonique de nouvelles sportives, à 8 h. a.m., donnée par l'excellent annonceur du poste C.B.F., René Lecavalier, après que les Royaux eurent vaincu le redoutable Rochester deux fois consécutives, au Stadium, cette réflexion que nous avons trouvée spirituelle: «Le baseball est imprévisible, comme la femme, d'ailleurs. C'est peut-être ce qui fait son charme!»

CHOSSES ET AUTRES

■ L'autre jour, on a posé à votre correspondant la question suivante: «Quelle est l'équipe de la Ligue Junior du président Gérard Thibault qui joue le meilleur baseball?» La réponse ne se fit pas attendre. Les joueurs du club Plateau Mont-Royal, habilement dirigés par Pamphile Yvon et le sergent Babe Tapin, évoluent sur un terrain de baseball comme il se doit. Nous savons, depuis toujours, qu'une ou deux brebis jalouses, au sein de tout club, causent un trouble considérable, croyant leur nombril le centre de l'univers, alors qu'il n'est pas mieux que celui de la plupart. Oui, la majorité des joueurs du Plateau Mont-Royal font leur possible pour exécuter les jeux de finesse,

demandés par leurs gérants. Souvent, ils ne les réussissent pas, à cause d'un manque de talent naturel. Toutefois, ils les essayent et tentent de les réussir, selon la norme. Vous verrez où ira le Plateau Mont-Royal, d'ici la fin de la saison! Il en est de même du club Ville-Marie, que dirige Charlie Culver, qui fut l'un de nos meilleurs joueurs semi-professionnels de 1918 à 1935. Nous aimerions en dire autant des autres gérants du circuit junior. Impossible, que voulez-vous?

■ Ray Schalk, le gérant des Bisons de Buffalo, ancien receveur des White Sox de Chicago, de 1912 à 1925, que l'on classe parmi les 5 meilleurs receveurs de tout temps, possède le record d'avoir officié en arrière du marbre au cours de 1,721 joutes des ligues majeures... Les amateurs de hockey de Montréal, dans des moments de colère ou de protestations, lancent sur la glace des sous, des coutchoucs, des journaux, même des dents artificielles. Le gardien du terrain, des Tigres de Détroit, de la Ligue Américaine, a vu mieux que cela, après un programme double contre New-York, à Détroit. L'un de ses assistants lui apporta, dans une boîte, deux yeux artificiels. C'est la trouvaille qui l'a surpris le plus, depuis ses 25 ans de service, au terrain du Détroit... Plusieurs records des grandes ligues ne seront probablement jamais abaissés, à moins que l'on décide de jouer avec une balle de golf et un poteau de barbier! Les 60 coups de circuit de Babe Ruth, en 1927; Hugh Duffy a conservé au bâton une moyenne de .438, au cours de la saison 1894, l'année de naissance de votre humble serviteur; les sept coups sûrs réussis par Wilbert Robinson, des Orioles de Baltimore de 1892, dans une joute de 9 manches; Jack Wilson, des Cubs de Chicago, a fait compter 190 points en 1939; les 170 buts sur balles de Babe Ruth, en 1923; Joe Sewell, du Cleveland, a été retiré 4 fois au bâton en 155 joutes, durant la saison 1925; Jim Bottomley, des Cardinals de St-Louis, a fait compter 12 points dans une joute, en 1924. Et combien d'autres!

MARÉE MONTANTE

[Suite de la page 6]

vous-mêmes!" Puis s'adressant ensuite au gouvernement fédéral, il lui exposa les griefs en cause, lui demandant de remédier sans délai à cette situation. La même année, le gouvernement institua une commission royale chargée de faire enquête. Après une étude approfondie du problème, les membres de la commission recommandèrent l'établissement de méthodes coopératives.

Le choix unanime désigna M. l'abbé Coady pour prendre la direction de ce mouvement. Ce dernier entreprit tout d'abord de gagner la confiance des pêcheurs, mais de le faire sans détour et sans flagornerie. "Je suis venu pour vous aider. Cessez de parler des droits des Maritimes. Faites plutôt votre examen de conscience et voyez où vous avez failli. Pour remédier au mal dont vous souffrez présentement, il vous faudra faire deux choses: premièrement, faire preuve d'intelligence et d'énergie; deuxièmement, croire en la coopération économique. C'est facile à réaliser! Vous êtes à la fois assez pauvres pour le vouloir et assez intelligents pour réussir".

L'abbé Coady ne perdit pas de temps. A l'université St-François-Xavier, à Antigonish, il prit la direction des études sociales dans le but d'inaugurer des cours spéciaux pour les pêcheurs. Il entraîna des organisateurs locaux, à qui il enseigna lui-même les principes coopératifs. Ceux-ci à leur tour partirent vers les villages de la côte pour y semer les germes d'une vie nouvelle.

Les résultats ne se firent pas attendre. Les pêcheurs eurent tôt fait de réparer leurs filets et leurs barques, pour construire des conserveries et des entrepôts frigorifiques. Lorsqu'ils avaient besoin de crédit, ils pouvaient emprunter à la Caisse populaire la plus proche, l'argent dont ils avaient besoin pour assurer le confort de leur famille, ou acheter des agrès nouveaux.

Les choses étaient bien changées. Dorénavant, ça valait la peine de faire la pêche. Aux Maritimes, la vie était devenue prospère et heureuse.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le mouvement d'Antigonish, ainsi qu'on le désigne, servira de modèle à d'autres

initiatives du même genre, non seulement au Canada, mais un peu partout à travers le monde. Aux Etats-Unis, à la Jamaïque, à Trinidad, à Porto-Rico, en Ecosse et en Chine on suivra l'exemple d'Antigonish. Tel le cours d'eau qui déborde de son lit lorsque vient la marée, le vaste programme coopératif qu'avaient entrepris les pêcheurs des Maritimes, a depuis longtemps dépassé les frontières de ces provinces, apportant à tous les ouvriers, dans tous les pays, un message d'espoir, une raison de vivre, une garantie de sécurité. La paix naîtra indéniablement de la coopération!

Telle est l'histoire du mouvement coopératif chez les pêcheurs canadiens. Une histoire authentique, une histoire émouvante que viennent de reconstituer les cinéastes de l'Office national du film dans un métrage de trente minutes, intitulé *Marée montante*, qui fut récemment déclaré l'un des quatre meilleurs documentaires de l'année par l'Academy of Motion Picture Awards, aux Etats-Unis.

RIEN DE SÉRIEUX

Une jeune Montréalaise, en villégiature à la campagne, se promenait à travers champs. Tout à coup, elle pousse un cri effrayé et se réfugie dans une ferme.

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ?

— C'est un taureau, là, dans le champ qui m'a regardée d'un drôle d'air.

— Ça doit être à cause de votre corsage rouge.

— De mon corsage rouge!?!... Je savais bien qu'il était un peu passé de mode mais je ne me serais jamais doutée qu'un taureau s'en apercevrait.

Une vieille dame rencontrant Mark Twain avec une boîte de cigares sous le bras, lui dit d'un ton de reproche.

— Vous fumez trop, M. Twain.

— Ce n'est pas cela, madame, je déménage.

— Dis, mon petit, est-ce que M. Z... est chez lui ?

— Non, monsieur, pas en ce moment, il est allé au cimetière.

— Ah!... et penses-tu qu'il rentre bientôt ?

— Je ne crois pas, m'sieu, vu qu'il y est allé pour s'y faire enterrer.

L'ami. — Vous ne paraissez pas bien !
L'autre. — Ça ne me surprend pas, je viens justement d'être sans connaissance pendant huit heures de temps.

L'ami. — Diable ! Mais qu'avez-vous eu ?

L'autre. — Oh ! rien de dangereux, j'étais tout simplement endormi.

Le patron. — Vous avez déjà demandé des journées de congé au magasin pour le décès de votre femme, le baptême de votre petite fille et la maladie de votre garçon. Pour quelle raison voulez-vous une journée de congé, cette fois-ci ?

L'employé. — Je me marie, monsieur.

Ponson du Terrail, qui avait beaucoup d'imagination, discutait un jour de littérature avec des confrères :

— An peut dire tout ce qu'on voudra, déclara-t-il avec autorité. Mais je sais tout de même mon français.

— C'est celui des autres que tu ne connais pas, lui répondit Alexandre Dumas.

Le commissaire. — Je crois que nous avons retrouvé votre femme, Monsieur.

Le monsieur. — Que dit-elle ?

Le commissaire. — Rien.

Le monsieur (s'en allant) : Alors, ce n'est pas ma femme.

Une bonne à tout faire se présente dans une nouvelle place.

La maîtresse de maison lui montre sa chambre et lui dit : « Voyez vous avez un bon lit, une table, deux chaises ; vous serez bien ici. »

La bonne cependant mesure le mur avec son parapluie.

— Que faites-vous donc ?

— Madame, je regarde si j'aurai assez de place pour loger mon piano et mon radio.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Maman, est-ce que nous pouvons être utiles à quelque chose : goûter les plats, par exemple ?...

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Jean s'offre à garder votre bébé : son ambition étant de devenir chanteur de charme, il croit que ça lui servira d'entraînement.

— S'il vous plaît, Madame, dit la nouvelle bonne, il y a en bas une étrange. Je lui ai demandé son nom, mais elle n'a pas voulu me le dire. Elle a immédiatement ôté son manteau et son chapeau. Elle a ouvert les tiroirs et elle a passé son doigt sur le piano en disant qu'il y avait de la poussière, puis elle a ouvert la porte de la salle à manger pour renifler l'air du corridor et elle a dit qu'il y avait une drôle d'odeur ; quand je l'ai quittée, elle était en train de...

— Oh mon Dieu ! s'exclama Mme Pottier, je pensais que la mère de mon mari n'arriverait pas avant une quinzaine de jours !

L'excellent acteur Raimu, que tous les amateurs de cinéma regrettent toujours, n'était pas commode. C'était, paraît-il, la terreur des studios ; il avait des colères terribles.

Un écotier rapportait, il y a quelques années, l'anecdote suivante :

« Pour un rien : une scène à recommencer, un changement de plan trop long, voici notre grande vedette, écume et apoplectique. »

Lorsqu'on tournait : « Les Gueux au Paradis », il éclata : le cinéma c'est un métier de c... c'est un métier de c...

Puis, il s'apaise, réfléchit quelques instants :

— Ça ne m'a pas trop mal réussi...

Le maréchal de Saxe, visitant le camp de ses troupes devant Tournai, voit passer, allant à la potence, un soldat maraudeur qui avait volé deux écus.

— Pouvais-tu, lui dit-il, risquer ta vie pour quelques sous ?

— Je la risquais bien tous les jours pour cinq sous.

Cette réplique le sauva.

Non sans peine, le jeune auteur est parvenu à forcer la porte d'un directeur de théâtre.

— Mon manuscrit ? interroge-t-il anxieusement, l'avez-vous lu ?

— Non seulement je l'ai lu, mais encore je l'ai fait lire à trois amis dans le jugement desquels j'ai pleine confiance.

— Et ils estiment que vous pouvez jouer ma pièce ?

— Oui, à condition que vous en coupiez un acte.

Le jeune auteur ravi va se déclarer prêt à accepter le sacrifice quand le directeur ajoute :

— Malheureusement, ils ne sont pas d'accord sur l'acte à supprimer ; chacun d'eux propose un acte différent.

— Tu as mal à la gorge ? c'est un mal de pauvres gens, cela !

— Selon toi, les riches n'ont jamais de maux de gorge ?

— Non : les médecins disent qu'ils ont une laryngite.

La voisine. — Monsieur, vous devriez être plus prudent et surveiller ce que vous plantez dans votre jardin.

Le voisin. — Pour quelle raison ?

La voisine. — Mes poules sont allées chez vous, hier, et elles sont revenues malades.

Une dame, plus riche que belle, venait de faire faire son portrait et le regardait sans beaucoup de complaisance.

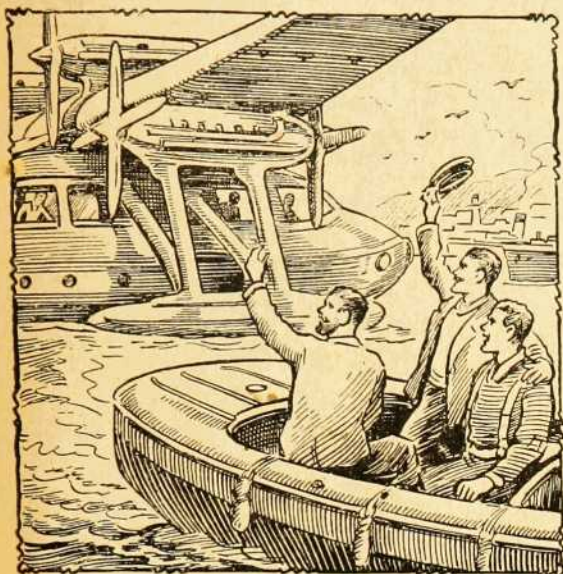
— Eh bien ! madame, êtes-vous satisfaite ? lui demande l'artiste.

— Oui et non. A vrai dire, je n'aime pas ce nez-là.

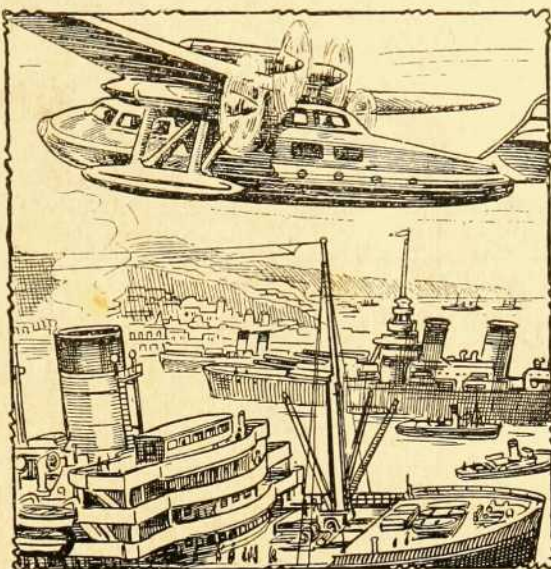
— Moi non plus, madame ; mais c'est le vôtre.

LA FANTASTIQUE ODYSSEE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-QUATRIEME EPISODE



1. Comme le canot-automobile s'éloignait de l'hydravion, le capitaine et les deux survivants de l'infortuné *Gloria* agitérent leurs chapeaux vers Robert et ses compagnons. "Adieu et bonne chance !" lancèrent-ils. "Et, bon voyage !"



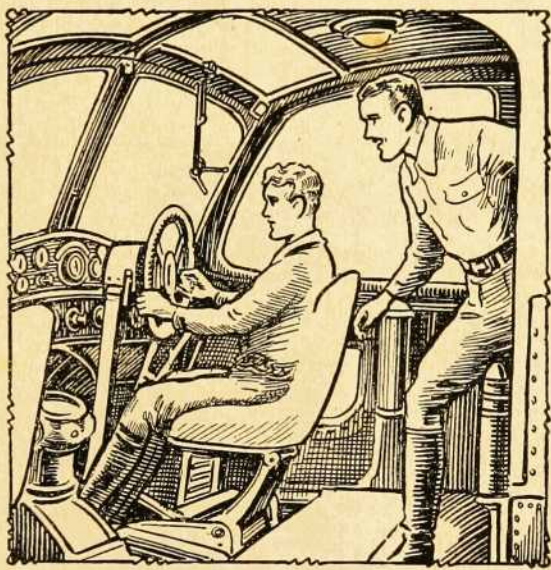
2. Pendant que, de la chambre aux commandes, Robert et le capitaine Evans retournaient aux marins leurs saluts, les quatre autres firent de même. Et quelques minutes plus tard, l'appareil était de nouveau dans les airs.



3. Au vrombissement des moteurs, l'énorme hydravion s'élança au-dessus des cuirassés, et des appareils reposant dans le havre en vue d'une prochaine envolée à travers l'Atlantique. Et finalement, il vola au-dessus des terres, vers le nord.



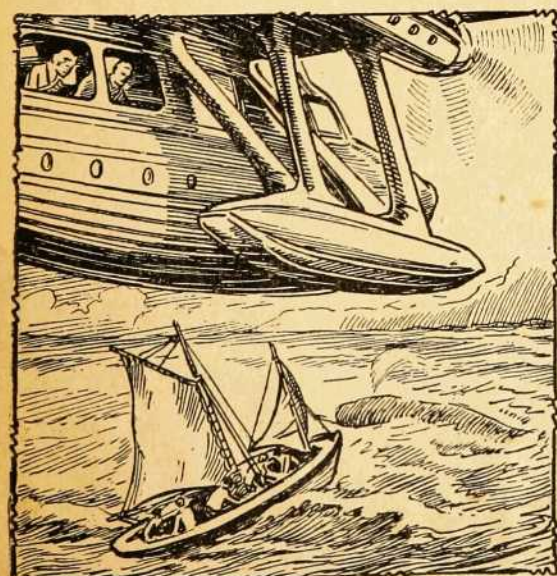
4. A dix mille pieds d'altitude, Robert pouvait voir les domaines s'étendre au-dessous de lui, comme sur une carte géographique. Dans la cuisine, Carl Ollsen et le capitaine Evans aidaient Eveline. "Le dîner sera prêt bientôt," dit Eveline.



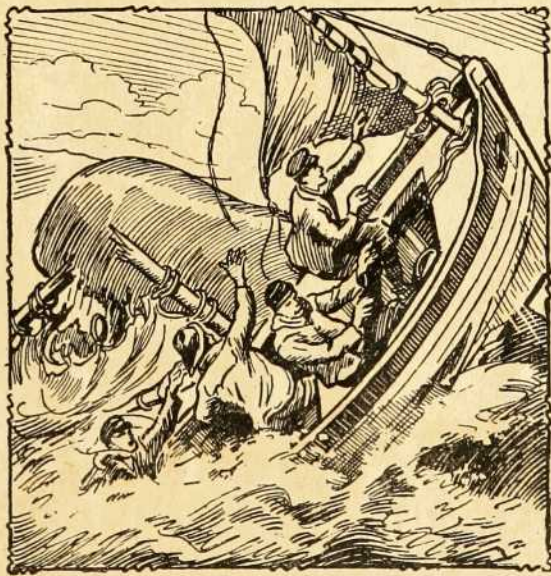
5. Le repas prêt, le capitaine Evans entra dans la chambre aux commandes. "Le dîner est servi, Robert", cria-t-il. "Et quel repas délicieux ! J'ai fini le mien. Va bouffer et te reposer, pendant que je te remplacerai aux commandes".



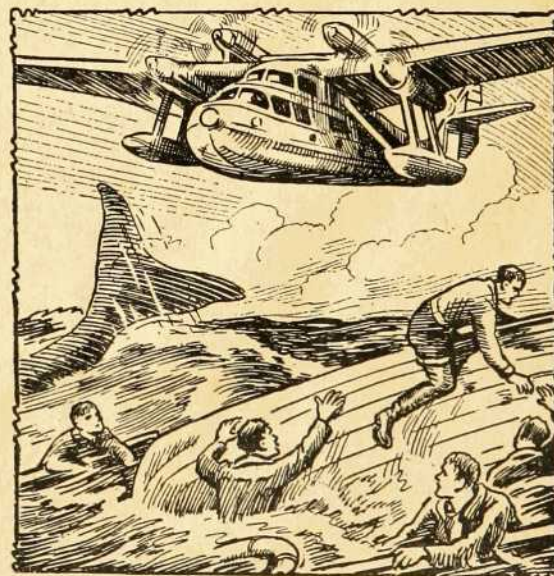
6. Robert se leva et, remerciant le capitaine Evans, se rendit dans le salon. Le repas fini, l'appareil avait quitté les rives de l'Angleterre et se dirigeait vers la Norvège. Tout à coup, Eveline attira l'attention de tous sur la mer.



7. Le capitaine Evans avait aperçu une baleine, et, pour que ses compagnons la voient bien, il avait plongé jusqu'à quelques centaines de pieds de l'eau. Comme ils regardaient, ils virent un petit voilier se diriger vers le cétacé.



8. Le bateau était encore à une certaine distance, quand le mammifère plongea, et, sans avertissement, se rua sous la quille, et souleva le navire comme s'il eût été en liège, et lança l'équipage à la mer.



9. Puis, Eveline vit le bateau tourner bout pour bout et l'équipage s'agripper au mât et à tout ce qui flottait, pendant que l'un d'eux, sur la quille, s'efforçait de les tirer à lui. "Allons à leur secours", s'écria-t-elle
(A suivre)

Paulix à la rescousse



No 11

RESUME. — Jim Barnell et Paul X rapportent, en Amérique, le diamant «Imperator». Les gangsters auxquels ils ont repris la pierre sont à leur poursuite.



— Est-ce que, par hasard, «les loups de Chinatown» seraient également attirés par notre diamant! s'exclame Jim.

— C'est bien possible, répond Paul, n'oublions pas qu'il s'agit d'une fortune!



«A propos, poursuit-il, n'avez-vous pas un microphone?»

— Si, dans la mallette marron, avec quelques outils de première nécessité.

— Je vais le poser; occupez-les pendant ce temps en leur proposant une partie de poker.



Jim aborde les deux hommes et leur demande s'ils sont disposés à lui offrir sa revanche.

Ceux-ci acceptent et Paul peut, en toute tranquillité, regagner sa cabine.



Muni d'un vilebrequin dont la mèche a été soigneusement huilée, il se met en devoir de percer la cloison qui sépare les deux cabines. Le trou fait, il dispose le micro avec soin, puis fait disparaître toute trace de ce petit travail.



Après dîner, Jim et Paul ayant regagné leur cabine, se mettent à l'écoute avec l'espoir d'en apprendre plus long sur les intentions de leurs adversaires.



Leur patience est bientôt récompensée car, dans le courant de la soirée, Bob Hope, l'homme qui semblait s'intéresser aux faits et gestes des deux gangsters, vient leur rendre visite. Leur entretien est d'abord cordial.



Il est chargé, déclare-t-il, de négocier pour le compte d'un tiers, désireux de garder l'anonymat, l'achat de l'«Imperator»; leur prix sera le sien.

Ses interlocuteurs rétorquent qu'ils ne céderont qu'au plus offrant et qu'il y a beaucoup de chance pour que le milliardaire Rollinson soit le dernier enchérisseur.

Hope, qui a perdu son sang-froid, les quitte en affirmant qu'il était idiot de leur offrir un marché et que, puisqu'il en était ainsi, il agira seul.

(A suivre)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

DEFINITIONS HUMORISTIQUES

Sapin : Bois qui sert à faire de très bonnes bières : la bière de sapin se conserve bien dans la terre.

Roulement : Musique de chambre.
Rond de cuir : Auréole gouvernementale.

Rancune : Conserve au vinaigre.

Quarantaine : Endroit de la traversée de la vie où les femmes se décident à avouer qu'elles ont trente ans.

Programme politique : Énoncé de ce que le candidat promet d'oublier.

Prévoyance : Qualité plus commune chez les animaux que chez les hommes.

Reconnaissance : Attente de nouveaux bienfaits.

Election : But où l'on arrive plus vite à quatre pattes que debout.

Porc : Animal mal élevé dont on trouve souvent les pieds dans les plats.

Larmes : Transpiration du chagrin.

Oignon : Tubercule qui tire les larmes aux yeux.

Mortier : Pièce d'artillerie qui sert tout à la fois à démolir et à construire.

Mémoires posthumes : Coups de pied que l'on donne sans rien risquer.

Mausolée : Seul luxe qui ne provoque pas l'envie.

Marionnettes : Farceurs qui laissent voir leurs ficelles.

Mariage : Mariage où il y a plus de chène que de charmes.

Piano : Piédestal pour statues.

Lucarne : Jour de faite.

Libre-penseur : Un qui exige que tout le monde pense comme lui.

Lampe : Ustensile absorbant le liquide, d'où le verbe lamper.

Jars : L'homme de l'oie. C'est dur l'oie, mais c'est de l'oie.

Gourmand : Homme qui mange sans répéter ni repos et ne quitte le repas que repu.

Girouette : Enseigne du parlement.

Gibet : Le plus haut degré que montent ceux qui se meitent au-dessus des lois.

Géant : Homme atteint d'une maladie de longueur.

Gare : Idé-halle d'architecture ; bureau de déplacement.

Agent de police : Accompagnateur au violon.

DIVERSES CORRECTIONS

Grâce à. — Ne dites pas : — Je suis ruiné grâce à un procès que j'ai perdu. Dites : — Je suis ruiné à cause, ou : « par la perte » d'un procès.

Autrement, vous auriez l'air de vous réjouir de la perte de votre procès comme ce négociant peu probe s'écriant : — Enfin, nous avons fait faillite !

Gros. — Ne dites pas : un gros succès. — Le gros public. Dites : Un grand succès. — Le grand public.

Cette impropreté de style remonte de haut. Boileau, qui déjà se plaignait de cette « suppléance » de grand par gros, disait spirituellement : — Il me semble pourtant qu'il y a bien de la différence entre Louis le Gros et Louis le Grand.

Le mot "ticket" est un ancien mot français émigré en Angleterre et qui nous est revenu tout à fait défiguré et presque méconnaissable. C'est le mot *étiquette* qui, amputé des deux bouts

et orné du *k* germanique, est revenu parmi nous en conquérant et triomphateur, et cela, grâce à la bonhomie de nos gens. On pourrait dire la même chose de budget (bougette) et de tunnel (tonnelle).

D. — Technicalité est-il français ? Les hommes de loi emploient souvent ce mot.

R. — Non, ce mot n'est pas français. C'est de l'anglais tout pur : "technicality". On dit *technicalé*, *point technique*, *caractère technique*. Ce mot a aussi le sens de *subtilité*, *truc*.

Noms de ville. — Nous rions des Anglais qui ont ajouté un *s* aux noms de deux grandes villes de France : ils écrivent *Lyons* et *Marseilles*. Mais de *London* et de *Dover*, n'avons-nous pas fait *Londres* et *Douvres* ? Oh ! la paille dans l'œil du voisin ! (Max O'Rell.)

Pour plusieurs noms de ville dont la notoriété est européenne, les atlas anglais ont adopté la nomenclature française et disent comme nous : Cologne, Florence, Turin, Rome, Naples, Venice, Mayence, Aix-la-Chapelle.

OPINION D'UN FRANÇAIS

Un qui doit s'y connaître en fait de langage, c'est bien M. François Veullot, journaliste, publiciste et sociologue français, proche parent du grand Louis Veullot, fondateur de *l'Univers*.

Il a été en contact avec les hommes de profession, les financiers tout comme avec l'habitant du Québec, Or, voici ce qu'il pense de notre prétendu patois :

Pour dire que les Canadiens français parlent un patois, il faut ou ne pas les avoir entendus ou ignorer ce que c'est qu'un patois. Des patois, j'en ai entendu en France en quantité, mais pas ici. Vous avez des expressions du terroir, des archaïsmes, qui prouvent tout simplement votre fidélité au patrimoine des aïeux. Non, décidément, cette question n'est pas discutable.

Quant aux anglicismes, il est vrai qu'on sent dans votre parler que vous avez été en contact avec la langue anglaise. Mais, au cours de mon voyage, jamais je n'ai perdu le sens d'une seule phrase, d'une seule idée. Les ravages de l'anglicisme ne sont pas aussi alarmants qu'on l'entend dire parfois. D'ailleurs, il se fait depuis quelques années une belle oeuvre d'épuration. Au reste, l'anglicisme est un petit défaut de la langue canadienne-française, c'est un gros défaut du français, même à Paris, où l'on se pique de faire du "footing" et du "yachting", où l'on se dit "sportsman" ou "gentleman".

C'est à nous, Français de France, à donner l'exemple. Et puis, sur bien des points vous dites mieux que nous. Je préfère votre « chaise bergante » à notre « rocking chair », vos « pardessus » à nos « snowboots ». Il est des mots que j'ai appris au Canada et que je veux implanter en France à mon retour, comme le mot « char » que je voudrais substituer au « tramway » et au « wägon » que l'on dit en France. Pour tout dire en un mot, ce n'est pas nous qui sommes les moins anglicisés.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On a découvert en France, trois gisements d'uranium près de Saint-Sylvestre, petit village de la Haute-Vienne. Si les sondages en cours confirment les espérances et révèlent des filons importants, la fortune du pays est assurée, car dans notre civilisation pré-atomique, l'uranium est en passe de détrôner l'or. D'ailleurs pour les trafics monétaires, c'est déjà chose faite.

Jusqu'au XIXe siècle, aux Etats-Unis, on présentait souvent aux femmes qui assistaient à des funérailles, une broche sur laquelle étaient inscrits l'âge et la date de la mort du défunt et qui contenait une mèche de ses cheveux. Lorsque l'assistance était trop considérable, personne ne semblait réaliser que pour trouver la quantité de cheveux requise pour ces broches, il fallait recourir à des chevelures d'inconnus.

Grâce au sculpteur Sandoz, les « Animaliers » de Paris, ont reçu cette année, l'hospitalité de la Suisse. C'est à Lausanne, au bord du lac, que leur exposition fut installée. A l'intérieur d'un pavillon d'une sobre architecture, on avait aménagé une vaste salle de sculpture. Certains artistes avaient taillé leurs envois dans le granit, d'autres ont préféré le bronze, et d'autres encore ont confié leurs oeuvres aux arts du feu. Dans d'autres salles les peintures, les aquarelles, les dessins et les gravures représentant, tigres, louves, chevaux, cerfs et biches, furent répartis de façon à constituer un ensemble artistique fort admiré.

Niels Ebbesen Hansen, après avoir transplanté aux Etats-Unis les plantes indispensables à ses plaines, s'intéressa ensuite aux fleurs et aux fruits des régions froides. Il rapporta, après de nombreuses expéditions, des melons muscat de Samarcand, des abricots de la Mandchourie, des prunes de la Chine et du Japon, des raisins de Terre-Sainte et, de Sibirie des roses doubles, sans épine. Hansen découvrit aussi une variété de prunes que l'on cultive maintenant du Texas au Manitoba. L'intrepide chercheur traversa 1.000 milles de chemin de fer chinois fuyant les bandits et le choléra pour découvrir une poire et un abricot pouvant se cultiver en Amérique. L'abricot de ses rêves poussait dans une région de la Mandchourie où le thermomètre descend à 50 degrés sous zéro.

Quatre fois au moins au cours des deux derniers siècles la Russie connut l'invasion de son territoire. Après Charles XII de Suède c'est Napoléon qui montre la voie menant au coeur de l'empire où régnait alors Alexandre 1er. Quand Alexandre II monte sur le trône, en 1855, les armées franco-anglo-piémontaises sont depuis un an en Crimée, où elles sont intervenues à

côté des Turcs. Le règne de Nicolas II (1894-1917) voit l'agression japonaise à Port-Arthur (1905) et la guerre avec l'empire nippon se solde par une lourde défaite des armées russes. La guerre mondiale (1914-1918) commence par des succès russes, mais bientôt le front se désagrège et sous l'impulsion de Lénine éclate la révolution russe.

Pierre Samuel Dupont de Nemours, le fondateur de la dynastie de grands industriels aux Etats-Unis avait été ennoblé en reconnaissance des services rendus lors de la signature du traité de Paris qui suivit la guerre de l'Indépendance américaine. Après la Révolution française, Pierre Dupont, qui était très lié avec Thomas Jefferson, décida d'émigrer aux Etats-Unis. Accompagné de ses fils, Victor et Eleuthère-Irénée, de leurs femmes et de six jeunes enfants, il s'embarqua à bord d'un vieux bateau chargé de sel, *The American Eagle*. La traversée fut pénible et dura 91 jours pour se terminer à Newport le 1er janvier 1802. La sixième génération de la famille Dupont compte aujourd'hui, avec leurs alliés, 700 membres, et leurs usines sont installées dans 26 états. Les produits chimiques Dupont varient des engrais aux parfums, des

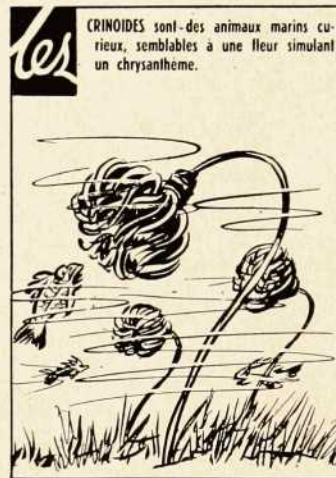
vitamines aux teintures, de l'acide sulfurique à la peinture et comprennent le caoutchouc synthétique, le cellophane, la rayonne, le nylon et le D.D.T.

Il est peu de personnes, hors les milieux scientifiques, qui se doutent de la somme d'efforts désintéressés fournie par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire dans ses recherches sur le passé de l'Egypte pharaonique

parallèlement à ses recherches sur la civilisation arabe. Pour le grand public l'Institut de Mounira est surtout un ancien palais turc qui, au-dessus de ses vastes salles de réception, abrite une magnifique bibliothèque, toute consacrée à l'orientalisme. A peine mieux connue est son imprimerie, dont la richesse en caractères hiéroglyphiques est unique au monde.

La cathédrale de Palerme en Sicile, fut élevée au XIIe siècle par les rois normands. La crypte massive et sobre fut recouverte par des constructions du XIVe et du XVe siècle. Elle possède des tombeaux des rois de Sicile et de curieuses mosaïques représentant la création du monde, le déluge et autres scènes de la Bible.

Knut Hamsun, le célèbre romancier norvégien, prix Nobel, qui fut arrêté après la libération pour avoir collaboré avec ostentation, fait sa rentrée littéraire avec un roman sur la deuxième guerre mondiale. Un journal norvégien assure que ce livre est d'une étonnante jeunesse de pensée. Hamsun, traduit en justice, en 1946, avait été acquitté comme « atteint de démence sénile » !



Les CRINOIDES sont des animaux marins curieux, semblables à une fleur simulant un chrysanthème.

Vous
aimez

**les Romans,
les Nouvelles,
les Feuilletons...**

Vous serez donc admirablement servi en vous abonnant à nos trois magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*. En effet, nos trois publications vous offrent ces trois genres sous les meilleures signatures de l'heure. Et ce n'est pas tout:

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

sont chez nous, les magazines dominants, ceux qui donnent le ton. Une riche variété d'articles illustrés traitant de mille et un sujets sont autant de sources d'informations et de distractions en ces belles soirées d'été où la lecture prend sa pleine signification. En tout temps, la lecture demeure la distraction préférée de tous. Sportifs ou pantouflards, mondains ou casaniers aiment toujours, aux heures de loisir, trouver sous la main une lecture illustrée, qui soit à la fois instructive, informative, distrayante. C'est sous la forme du magazine qu'on est assuré de la trouver telle qu'on la souhaite. Sans compter que l'abonnement constitue une aubaine d'avant-guerre en cette vie chère d'après-guerre. C'est tout simple: remplissez le coupon ci-contre, et vous serez ravi du résultat.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.



**REMPLEZ CE COUPON D'ABONNEMENT
SELON VOTRE CHOIX**

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT: — Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18